

Osire Glacier

Femmes politiques au Maroc d'hier à aujourd'hui



La résistance et le pouvoir au féminin

Tarik Éditions ■ Essais

Osire Glacier

Femmes politiques au Maroc d'hier à aujourd'hui



La résistance et le pouvoir au féminin

Tarik Éditions ■ Essais

Osire Glacier

Femmes politiques au Maroc
d'hier à aujourd'hui :
la résistance et le pouvoir
au féminin

Tarik Éditions ■ Essais

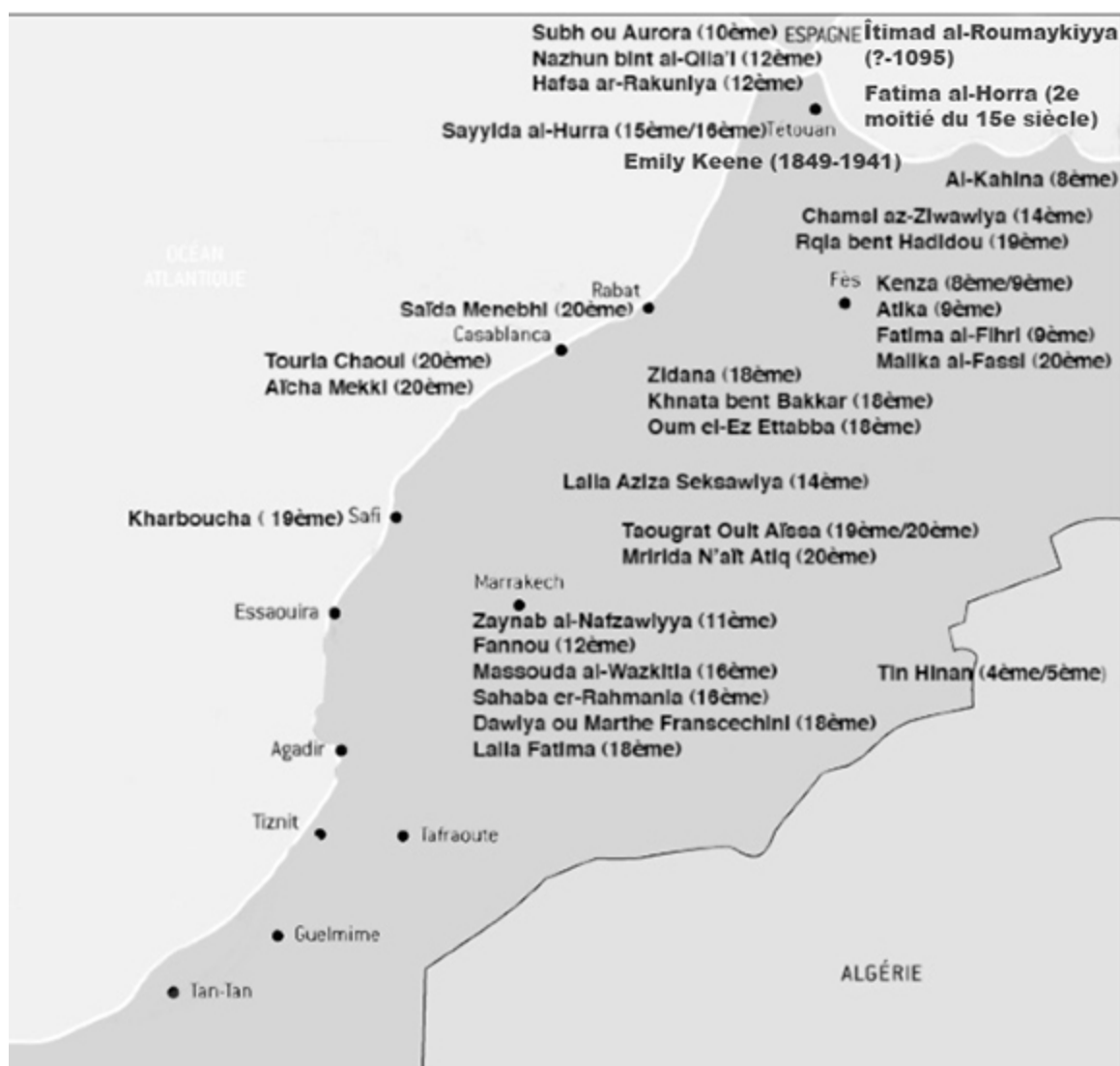
Remerciements

Je tiens à remercier l'université Bishop pour le soutien qu'elle a apporté à ce projet.

Je remercie également Marie Leblanc pour son aide précieuse.

Annexe I

Carte localisant le lieu d'activités des femmes étudiées



Annexe II

Chronologie

Le royaume vandale (439-533)

Tin Hinan a fondé son royaume à Abalessa, devenant ainsi la reine des Touaregs.

Conquête arabo-musulmane (649-702)

Al-Kahina, reine des Aurès, a combattu les armées arabo-musulmanes. Sa défaite a marqué la fin de la résistance berbère.

Fondation du Maroc (789)

Kenza al-Mardhia a assuré la continuité de la monarchie idriside ainsi que l'unité politique et territoriale du Maroc.

Dynastie idriside (789-985)

Atika a réussi à faire transférer le pouvoir des chérifs (nobles) de Fès aux Idrisides.

L'opulente *Fatima al-Fihri* a contribué à faire de Fès la capitale culturelle et spirituelle du monde arabo-musulman.

Suzeraineté des Omeyyades de Cordoue (985-1058)

Suhb, Sabiha ou Aurora, a été la reine de facto de Cordoue.

Empire almoravide (1055-1147)

Zaynab al-Nafzawiyya a été la reine de facto des Almoravides.

Îtimad al-Roumaykiyya aurait entraîné le royaume abbadide de Séville dans sa chute.

La soldate *Fannou* a combattu les Almohades lors de la prise de Marrakech en 1147.

Empire des Almohades (1125-1269)

Nazhun bint al-Qila'i, poète dans la cour de Grenade, serait l'une des premières consciences féministes du monde.

Hafsa ar-Rakuniyya a été une puissante poète dans la cour de Grenade, puis l'éducatrice des princesses almohades dans le palais du calife Yacoub al-Mansour.

Dynastie des Mérinides (1258-1465)

Chamsi az-Ziwawiyya a été la caïda (leader) de la tribu des Bani Yznaten, à Ziwawa, dans la région du Rif actuel.

Lalla Aziza Seksawiya a été une femme politique dont les pouvoirs temporels et spirituels se confondaient, dans la vallée de Seksawa.

Dernier Royaume nasride de Grenade (1482-1492)

Fatima al-Horra a été « le génie diabolique » de son fils Mohammed XI Abou Abdallah, dernier sultan arabo-musulman en Espagne.

Dynastie Ouattasside au nord (1471-1554)

Dynastie saadienne au sud (1509-1659)

Sayyida al-Horra a gouverné Tétouan et a réussi à faire échouer les plans expansionnistes des envahisseurs portugais et espagnols.

Ouda ou Massouda al-Wazkitia a contribué à la construction des grands monuments saadiens.

En jouant le rôle d'ambassadrice auprès du sultan ottoman Salim Ben Sulaymane, ***Sahaba er-Rahmania*** a indirectement contribué à faire du Maroc l'une des nations les plus prospères de son temps.

Dynastie alaouite (1659-présent)

Zidana a participé dans l'exercice du pouvoir despotique de son époux, le sultan Moulay Ismaïl.

Oum el-Ez Ettabba a joué le rôle d'ambassadrice du Maroc auprès des nations européennes.

Lors du décès du sultan Moulay Ismaïl, ***Khната bent Bakkar*** a été dirigeante de facto pendant seize ans.

Dawiya ou Marthe Franscechini aurait été ambassadrice du Maroc auprès des nations européennes.

Lalla Fatima a représenté la monarchie dans les tribus autonomes, et a été ambassadrice du Maroc auprès des autres nations.

Emily Keene a été une chérifa liée à la célèbre zawiya (sanctuaire) Dar Damana d'Ouezzane.

Rqia bent Hadidou a été la caïda (leader) de la tribu autonome des Aït Zedeg, dans la région du Rif, aux frontières d'Oujda.

La poète et chanteuse ***Kharboucha*** a mené les luttes de sa tribu des Oulad Zayd contre la tyrannie du pouvoir central.

Protectorats français et espagnols (1912-1956)

La poète analphabète **Taougrat Oult Aïssa** a mené les luttes anticoloniales dans son village d'Arbala.

Malika al-Fassi a été l'une des pionnières du mouvement féministe moderne. De plus, elle a été la seule femme signataire du Manifeste de l'Indépendance de 1944.

La poète et chanteuse analphabète **Mririda N'aït Atiq** représente une conscience féministe précoloniale, c'est-à-dire endogène à la société marocaine.

Pour célébrer l'avènement de l'Indépendance, la jeune pilote **Touria Chaoui** a survolé les cieux de Casablanca en lançant dans les airs des tracts anticolonialistes.

Le Maroc indépendant

En consacrant ses chroniques aux laissés pour compte, la journaliste **Aïcha Mekki** a participé discrètement au changement social et politique de la société marocaine.

La militante et féministe **Saïda Menebhi** a œuvré clandestinement pour l'avènement d'une révolution socialiste au Maroc.

De nombreuses femmes œuvrent pour l'avènement de la démocratie et pour la démocratisation de la sphère privée sur la scène politique actuelle.

Introduction

Cette recherche a été conçue à la suite des résistances rencontrées par les associations de femmes au Maroc, dans leurs efforts de promotion de la présence des femmes dans les instances politiques, depuis le début de la campagne de sensibilisation dans les années 1990 jusqu'aux requêtes exigeant la consécration constitutionnelle de la parité entre les sexes dans tous les domaines, en 2011. En effet, ces efforts ont montré que si la présence des femmes dans la sphère publique ne constitue plus un tabou de nos jours, en revanche, leur accession aux postes de pouvoir le demeure. D'un côté, les partis politiques et les autorités gouvernementales se montrent encore réticents au principe de la parité entre les sexes dans les postes de responsabilités. Les timides réformes constitutionnelles de juin 2011 témoignent de cette réticence. De l'autre côté, le grand public tend à percevoir les requêtes des associations de femmes portant sur leur participation aux prises de décision politique comme des idées issues des politiques imposées par les institutions financières internationales et les bailleurs de fonds étrangers. Autrement dit, le grand public tend à ne pas prendre au sérieux la nécessité de remettre en question le monopole du pouvoir par les hommes parce que celle-ci serait insufflée de l'extérieur, et par conséquent, elle représenterait une menace à la culture et aux traditions de la société marocaine.

Cependant, ce n'est pas la première fois que la sauvegarde de l'identité religio-culturelle est évoquée pour s'opposer aux réformes du statut des femmes. En fait, chaque fois que le mouvement des femmes se mobilise pour déstabiliser les structures sociales patriarcales, une vive résistance

s'ensuit au nom de la culture, de la religion, ou des traditions. En 1992, par exemple, quand l'Union de l'action féminine a collecté un million de signatures en trois mois pour exiger la réforme de la moudawana, le code de la famille qui réduisait les femmes au statut de mineures, certains islamistes radicaux ont qualifié la requête des femmes d'atteinte grave aux fondements culturels et religieux de la société. D'ailleurs, à cette occasion, de nombreuses féministes ont été traitées d'athées et menacées de mort. De façon analogue, en 1999, quand Saïd Saâdi, secrétaire d'État auprès du ministre de l'Emploi, chargé de la protection sociale, de la famille et de l'enfance, a élaboré le Plan d'intégration de la femme au développement économique et social, plusieurs groupes islamistes ont accusé ce plan de menace, cette fois-ci, à la charia (la loi islamique).

Or l'opposition aux progrès des femmes sous prétexte de vouloir sauvegarder l'identité religio-culturelle trouve une résonance chez le public parce que ce dernier tend à considérer la résistance des femmes aux structures patriarcales comme l'apanage des sociétés occidentales. Certes, l'hégémonie de la production universitaire occidentale, combinée à la méconnaissance de l'histoire des femmes d'ailleurs explique cette croyance erronée. En effet, contrairement à l'histoire des femmes en Occident qui a été amplement étudiée, l'histoire des femmes marocaines, par exemple, est encore inédite. Cependant, en associant les voix progressistes à l'Occident et inversement l'immobilisme à l'identité religio-culturelle de la société marocaine, cette croyance contribue indirectement à la marginalisation des efforts des associations de femmes au Maroc.

La question de l'instrumentalisation de la culture, de la religion et des traditions se pose quand leur interprétation officielle consacre le statut inférieur des unes et inversement, le statut supérieur des autres. Toutefois, cet essai ne cherche pas à analyser les vraies causes de la résistance des décideurs politiques, des partis politiques et du grand public à la présence de femmes dans les instances politiques. Il vise plutôt à déconstruire la croyance populaire selon laquelle cette présence serait étrangère à la société marocaine. Pour ce faire, il dresse la biographie de trente-et-une Marocaines qui ont investi la sphère politique, de façon continue, des temps anciens à nos jours. En rappelant que de nombreuses femmes ont soit exercé le pouvoir, soit participé à l'exercice du pouvoir et/ou à la gestion des affaires publiques, soit contesté les expressions du pouvoir de leur temps, cette recherche montre que la présence des femmes dans les

instances dirigeantes fait partie intégrante de l'héritage religio-culturel marocain. Aussi, cet essai aspire à contribuer aux changements des mentalités concernant le leadership féminin.

Tin Hinan

(Deuxième moitié du IV^e-V^e siècle)

Trois sources, qui parfois convergent, parfois divergent, nous renseignent sur la reine Tin Hinan, à savoir la tradition orale des Touaregs Ahaggar, les excavations du mausolée de Tin Hinan réalisées au début du siècle dernier et une série d'articles scientifiques qui se sont intéressés à la reine énigmatique. En effet, à quelques variantes près, les chants et récits des femmes et hommes du désert véhiculent les mêmes informations au sujet de Tin Hinan⁽¹⁾. Cette dernière quitte sa tribu qui vit au Tafilalet, dans le Maroc actuel, avec sa servante Takama. Trouvant le pays vide, les deux femmes s'installent à Abalessa, au cœur du massif Ahaggar, dans l'Algérie d'aujourd'hui. D'ailleurs, Tin Hinan signifie en tamachek, langue des Touaregs, « celle qui se déplace », ou encore « celle qui vient de loin ». Tin Hinan a eu une fille, Kella, de qui descendent les membres de la noble tribu Kel Rela, et Takama a eu deux filles de qui descendent les tribus plébéiennes Dag Rali et Ait Loaïen. Tin Hinan est donc l'ancêtre des Touaregs Ahaggar qui, jusqu'à nos jours, l'appellent encore « notre mère à tous ». Tin Hinan est également une « tamenokalt », c'est-à-dire celle qui possède le pays, ou encore la reine des Touaregs Ahaggar.

Par ailleurs, toujours d'après les chants et récits des femmes et hommes du désert, Tin Hinan a été une femme grande, charismatique et irrésistiblement belle. Seize siècles plus tard, celle-ci impressionne encore autant par sa beauté que par sa personnalité, quoique les historiens ne

comprennent pas tout à fait les raisons pour lesquelles la reine énigmatique exalte encore la mémoire collective des Touaregs.

Pourtant, à y regarder de plus près, les accomplissements de Tin Hinan sont loin d'être insignifiants. Celle-ci prend la décision de quitter le Tafilalet. Serait-ce suite à un conflit personnel avec des membres de sa tribu ? Ou encore pour des raisons politiques, puisqu'au IV^e siècle l'Afrique du Nord est le théâtre de révoltes violentes contre le pouvoir romain qui domine déjà une partie de la région ? De toute façon, derrière la décision de s'exiler se dissimulent autant une certaine rébellion que la capacité de prendre une décision ferme et de la mener à terme. Tin Hinan se met donc en route, et une route bien périlleuse : elle traverse l'un des déserts les plus hostiles au monde.

Comme Tin Hinan et Takama n'ont pas péri en chemin, les historiens pensent qu'elles ont dû probablement avoir une monture et quelques animaux domestiques leur fournissant au besoin du lait et de la viande. De même, ils supposent qu'elles connaissaient les principales étoiles, tout comme elles savaient décoder le tracé d'une route. Rappelons à ce propos que les peintures rupestres du Sahara révèlent l'existence d'une route ancienne, où sont marqués les points d'eau, oueds et oasis. De toute vraisemblance, Tin Hinan et Takama ont emprunté cette route. Les deux femmes arrivent à Abalessa, oasis inhabitée, mais qui ne manque ni d'eau ni de pâturages. Non seulement Tin Hinan traverse le Sahara sans périr, mais elle réussit à faire d'une terre vide le berceau de tout un peuple. En fait, elle instaure les conditions nécessaires à la survie humaine à Abalessa, elle y organise la vie sociale, et comme l'indiquent le mobilier et les objets trouvés dans son mausolée, elle développe des relations commerciales avec les personnes qui traversent le Sahara. Autrement dit, elle crée une communauté prospère.

Ici, mentionnons que comme le matriarcat n'est pratiqué nulle part ailleurs en Afrique du Nord, les historiens n'ont toujours pas de réponses quant aux origines de l'organisation matriarcale des Touaregs Ahaggar. Rappelons que bien que les hommes de cette communauté soient de redoutables guerriers, ils se voilent, se maquillent à l'aide de khôl, tressent leurs longs cheveux et se pomponnent avant de rencontrer l'autre sexe, pendant que les femmes choisissent leurs partenaires, donnent leur nom à la famille et établissent l'héritage selon la lignée maternelle. De plus, les femmes dominent les assemblées tribales, y compris celles qui portent sur

la guerre. Et si les tribus élisent un sultan comme chef de guerre, ce dernier représente la reine. Dès lors, une question se pose : dans quelle mesure le matriarcat des Touaregs Ahaggar est-il influencé par leur puissante ancêtre Tin Hinan ?

Quoi qu'il en soit, la tradition orale des Touaregs Ahaggar finit par inspirer des fouilles archéologiques majeures à Abalessa, d'abord par une mission franco-américaine en 1925, ensuite par celle de l'équipe de Maurice Reygasse en 1933. Certes, les archéologues y ont découvert un monument funéraire qu'ils ont attribué à Tin Hinan. Cependant, cette découverte renforce le mystère qui entoure cette reine plutôt que de l'élucider. D'abord, les Touaregs doutent que ce monument soit le mausolée de leur ancêtre pour au moins deux raisons. D'une part, d'après la tradition orale, la tombe de Tin Hinan se trouverait au pied de la colline, et non à son sommet. D'autre part, cette tombe serait munie d'une dalle sur laquelle on pourrait lire : « Mes petits enfants, mon or est sur ma tête », ce qui n'est pas le cas avec le monument funéraire des fouilles. Ensuite, si ce n'était pas pour les objets typiquement féminins (bijoux en or et en argent) qui y ont été trouvés, les spécialistes pencheraient pour le squelette d'un homme, car la taille de ce squelette est trop grande pour qu'il soit celui d'une femme. Dans ces circonstances, les experts ont conclu que la reine des Touaregs était une femme exceptionnellement grande, mesurant de 1,72 mètres à 1,75 mètres. De plus, l'examen du squelette montre que cette femme souffrait d'une lombarthrose qui l'obligeait à boiter. Notons ici que ce dernier détail rejoint bien une précision apportée par l'historien Ibn Khaldoun au sujet de Tin Hinan : les Touaregs Ahaggar se décrivent également comme « les enfants de tiski », c'est-à-dire « les descendants de la femme qui boite ». Enfin, le même examen révèle qu'étant donné l'étroitesse du bassin, Tin Hinan était probablement nullipare, et que donc elle n'aurait pas enfanté.

Pourtant, tout un peuple se réclame de sa descendance. De surcroît, la tradition orale de ce peuple a bel et bien conduit les archéologues jusqu'à ce monument funéraire, qui date de la moitié du IV^e ou du début du V^e siècle, et dont l'aspect rappelle les mausolées du Tafilalet, de la Mauritanie et de l'Algérie. Par conséquent, comme le suggèrent certains chercheurs, Tin Hinan a existé. Cependant, pour élucider le mystère qui entoure son existence, des fouilles plus approfondies de son mausolée restent à faire.

(1) Ces récits ont été recueillis entre autres par l'anthropologue Henri Lhote et par l'ermite jésuite Charles de Foucauld au début du XX^e siècle.

Sources

~ Charles de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, t. 2 (Paris : Imprimerie nationale de France, 1951-1952), 535.

~ Count Byron de Prorok, *In Quest of Lost Worlds* (London : Frederick Muller, 1935), 3-56.

~ E. F. Gautier, "The Monument of Tin Hinan in the Ahaggar", *Geographical Review* 24.3 (July 1934) : 439-443.

~ Élizabeth Kalta, « Une reine atlante vénérée par les Touaregs : Tin Hinan », dernier accès le 27 mai 2013, <http://artchives.samsara-fr.com/alt-antinea.htm>

~ Gast Marceau, « Témoignages nouveaux sur Tine Hinane, ancêtre légendaire des Touaregs Ahaggar », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 13-14 (1973) : 395-400, dernier accès le 27 mai 2013, www.persee.fr

~ Henri Lhote, *Les Touaregs des Hoggar (Ahaggar)* (Paris : Payot, 1944), 69, 72-74, 116-117, 132, 182-183, 191, 195, 207 et 211.

~ Ibn Khaldoun, trad. Baron de Slane, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, t. 1 (Paris : Geuthmer, 1925), 273.

~ Jacqueline Sorel (avec la collaboration de Simone Pierron), « Femme de l'ombre : Tin-Hinan, reine des Touaregs », *Radio France internationale* 05/09/2002, dernier accès le 27 mai 2013, <http://www.rfi.fr/fichiers/Mfi/CultureSociete/657.asp>

~ Michael Brett et Elizabeth Fentress, *The Berbers* (Malden : Blackwell Publishing, 1997), 206-213.

Al-Kahina

(?-702)

Les informations dont nous disposons au sujet de la reine berbère al-Kahina sont à la fois limitées et contradictoires. D'abord, son vrai nom n'a pas été retenu par l'histoire. Selon les sources, al-Kahina s'appellerait Dahiya, Damiya ou Daya. Cependant, cette reine est principalement connue sous le nom de « al-Kahina », surnom qui signifie voyante, sorcière et prophète. Elle aurait pratiqué la divination lors des prises de décisions politiques et militaires – ce qui est crédible, car dans la société berbère archaïque, la personne dirigeante est reconnue pour ses capacités à prédire l'avenir.

L'histoire n'a pas retenu non plus l'origine d'al-Kahina. Certains disent qu'elle descend d'une longue lignée royale des Aurès, région située à l'est de l'Algérie actuelle, pendant que d'autres avancent qu'elle est la fille d'un certain Matiya, Matthias ou Matthew. Cette dernière hypothèse suppose qu'al-Kahina est issue d'un mariage mixte, à savoir berbère et byzantin. Quoi qu'il en soit, celle-ci se marie avec un Grec avec qui elle aura deux ou trois fils.

De même, les historiens ne s'entendent pas non plus sur la religion d'al-Kahina. Certains spéculent qu'étant donné son affiliation à la tribu Jerawa, la reine des Aurès est juive, et d'autres avancent qu'elle est chrétienne, puisque cette tribu se serait convertie au christianisme.

Malgré ces incertitudes, certaines informations véhiculées au sujet d'al-Kahina concordent. En effet, cette dernière apparaît dans l'histoire lors des

premières invasions arabes en Afrique du Nord. Plus précisément, quand Moawiya, chef de la dynastie omeyyade, entreprend la conquête de ce territoire à la fin du VII^e siècle et confie le commandement d'une armée à Oqba ben Nafi al-Fihri. Certes, ce dernier parvient à fonder al-Kairouan, première ville musulmane au Maghreb, dans l'actuelle Tunisie, et à étendre ses raids jusqu'à Tanger et Souss, dans le Maroc d'aujourd'hui. Néanmoins, il mobilise à son insu la résistance berbère. En fait, à l'aube de l'arrivée des Omeyyades en Afrique du Nord, un premier royaume berbère indépendant est déjà établi, et son unité politique et administrative est assurée par Kusayla. Oqba ben Nafi al-Fihri se heurte d'abord à ce chef berbère. Puis, quand il décède autour de 686, Oqba ben Nafi al-Fihri se heurte à al-Kahina, qui a été désignée par le conseil d'une confédération de plusieurs tribus comme reine des Aurès. Désormais, celle-ci commandera la tribu des Jerawa pendant soixante-cinq ans, ou trente-cinq ans selon d'autres sources. En dirigeant la résistance berbère contre les envahisseurs arabes, al-Kahina devient la seule femme de l'histoire à avoir combattu l'empire omeyyade.

Dans un premier temps, la reine des Aurès ordonne la mort d'Oqba ben Nafi al-Fihri. Grisé par ses premières victoires dans les territoires berbères, celui-ci a fait l'erreur d'envoyer ses troupes vers l'est. Cette exécution met un frein à l'invasion omeyyade pendant cinq ans. Durant cette trêve, al-Kahina procède à la réunification de nombreuses tribus, étendant de la sorte son pouvoir dans la quasi-totalité de l'Afrique du Nord. Mais la trêve ne dure pas. Derechef, le gouvernement omeyyade envoie une armée au Maghreb, cette fois-ci sous le commandement de Hassan ibn Numan, qui fait l'erreur de sous-estimer l'ingéniosité guerrière de la reine. Celle-ci lui inflige deux défaites cuisantes qui l'obligent à se retirer jusqu'à l'est de Tripoli. Ainsi, lors de la première bataille, al-Kahina prend en embuscade les troupes omeyyades, après avoir dissimulé son armée pendant la nuit, en partie dans la montagne et en partie derrière ses chameaux, dans la vallée déserte de Miskyana (Constantine actuelle). Plus tard, en 695, lors d'une deuxième bataille, al-Kahina écrase les troupes omeyyades malgré leur supériorité numérique.

Si ibn Numan se retire à l'est de Tripoli, al-Kahina sait pertinemment que cette retraite est temporaire. Croyant que les envahisseurs convoitent les richesses du Maghreb, quand en fait ces derniers cherchent à l'islamiser, la reine des Aurès décide de pratiquer la politique de la terre brûlée pour les dissuader. Aussi, elle convoque les chefs des tribus à un conseil de guerre,

et leur recommande de saccager les villes, de ravager les champs et d'étendre une frontière de désolation entre les Berbères et leurs ennemis. Aussitôt dit, aussitôt fait. De Tanger à Tripoli, les villes sont mises à terre, avec comme conséquence immédiate l'aliénation d'al-Kahina au sein de son propre peuple : révoltées, certaines tribus berbères se seraient ralliées à Hassan ibn Numan. Précisons toutefois que de nombreuses sources contestent cette information. Les historiens omeyyades auraient exagéré la situation pour discréditer une reine hostile à leur expansion. Certes, des villes ont bel et bien été détruites, mais al-Kahina n'y serait pour rien, puisque suite à la chute de l'empire romain, l'Afrique du Nord a été la scène d'affrontements répétitifs entre Berbères et Byzantins, mais aussi entre tribus berbères. En tout cas, les Berbères ne forment plus un front commun contre les Omeyyades.

Par conséquent, lorsque Hassan ibn Numan envahit les Aurès vers 702, les premiers affrontements sont largement défavorables à la reine berbère. Sachant sa défaite éminente, al-Kahina conseille à ses fils de se rallier à ibn Numan avant que ce ne soit trop tard. Une fois rassurée quant à leur sécurité, la guerrière des Aurès reprend le combat. Vaincue, celle-ci est décapitée et sa tête est envoyée en trophée au calife omeyyade. Al-Kahina serait décédée vers l'âge de 127 ans – les historiens sont unanimes à ce sujet ! Son décès marque la fin de la résistance berbère contre les Omeyyades.

En 2003, une statue a été érigée à l'effigie de « la Jeanne d'Arc berbère », dans la Wilaya de Khenchela, en Algérie.

Sources

~ Abd al-Majid An-Naïnaï, *Tarikh ad-dawlah al-amawiyyah fi al-Andalous* (Beyrouth : Dar nahda, 1986), 39.

~ Abdelmajid Hannoum, « Historiographie et légende au Maghreb : la Kâhina ou la production d'une mémoire », *Annales, Histoire, Sciences sociales* 54. 3 (1999) : 667-686, dernier accès le 27 mai 2013, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_03952649_1999_num_54_3_279771

~ Abou Obeïd el-Bekri, trad. Mac Guckin de Slane, *Kitab al-mughrib, Description de l'Afrique septentrionale* (Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1965), 22-23, 48, 69, 121, 277 et 340.

~ Gabriel Camps, *Les Berbères, mémoire et identité* (Paris : Collection des Hesperides, 1987), 96-98.

~ Gustave Le Bon, *La civilisation des Arabes* (Paris : Librairie de Firmin-Didot, 1884), 254.

~ H.T. Norris, *The Berbers in Arabic Literature* (Beyrouth : Librairie du Liban, 1982), 47-53.

~ Henri Terrasse, *Histoire du Maroc*, vol. I (Casablanca : Atlantides, 1949), 82-89.

~ Ibn Idhari, *Kitab an-bayane al-mughrib fi akhbar al-Andalus wa al-Maghreb*, vol. 1 (Leiden : Brill, 1948), 35-38.

~ Ibn Khaldoun, trad. Slane, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, vol. III (Paris : Librairie orientaliste, 1934), 192-194.

Kenza al-Mardhia

(Deuxième moitié du VIII^e-début IX^e siècle)

En assurant la continuité de la monarchie idriside à deux reprises, Kenza al-Mardhia a joué un rôle déterminant dans l'histoire politique du Maroc. À ce propos, rappelons qu'en 788, Moulay Idriss I fuit la persécution des descendants du Prophète et de leurs sympathisants par les dirigeants abbassides au Moyen-Orient. Il trouve refuge à Volubilis, au Maroc. De plus, à peine quelques mois plus tard, il se fait désigner chef religieux et politique de nombreuses tribus. Dès lors, il entame la formation de l'unité politique et territoriale du Maroc. Il se montre tellement habile dans son projet que la rumeur des triomphes de la monarchie marocaine parvient jusqu'à Bagdad, et plus précisément jusqu'à l'oreille du calife abbasside Haroun Er-Rachid. Dépit, ce dernier envoie au Maroc Souleymane Bendjerir, un homme artificieux, pour qu'il empoisonne Idriss I. Le complot réussit, si bien que celui-ci meurt empoisonné en 791.

Comme le trône est menacé de s'écrouler, Rached, compagnon et conseiller d'Idriss I, rassemble les chefs et notables berbères et leur tient le discours suivant :

Idriss n'a pas d'enfant, mais il a laissé sa servante Kenza enceinte de sept mois. Demandez si vous croyez devoir attendre jusqu'à l'accouchement de cette servante. S'il naît un enfant mâle, nous lui donnerons une éducation soignée, et arrivé à l'âge d'homme, nous le proclamerons pour soutenir le parti de la famille sacrée et nous attirer les bénédictions de la descendance du Prophète. S'il naît une fille, vous aviserez alors à ce que vous aurez à faire⁽²⁾ !

C'est à partir de ce moment que Kenza entre dans l'histoire, quoiqu'avec des variantes : certaines sources avancent que celle-ci est la fille du vizir Abd al-Madjid ben Mosab et l'épouse du feu Idriss I, alors que d'autres soutiennent qu'elle est plus modestement l'esclave, et donc la concubine de ce dernier. En tout cas, Kenza donne naissance à un fils, Idriss II, situation qui assure désormais la continuité de la monarchie idriside.

Apprenant la nouvelle, le calife abbasside Haroun Ar-Rachid décide d'assassiner Idriss II et Rached, régent et tuteur légal de ce dernier. Mais si le calife parvient à éliminer Rached, il n'atteint pas l'héritier présomptif au trône : Kenza veille de très près sur sa sécurité. Par exemple, elle prépare la nourriture de son fils de peur qu'il ne se fasse empoisonner. De même, elle veille aussi sur son éducation. Certes, Abou Khaled Yezid ben Elias el-Abdi a été désigné comme le régent et l'éducateur d'Idriss II. Toutefois, d'après certaines sources, celui-ci l'a été de jure, pendant que Kenza l'a été de facto. Celle-ci aurait amplement conseillé son fils en matière de gestion des affaires publiques. De ce fait, elle aurait contribué à faire de lui l'enfant prodige qu'il a été. Celui-ci a assumé le pouvoir vers 804, à l'âge de onze ans. Or malgré son jeune âge, il a réussi à consolider son autorité politique, à étendre le territoire de son royaume et à accroître la sécurité et la prospérité de ses sujets.

Kenza aurait également conseillé Idriss II dans ses affaires personnelles. D'ailleurs, c'est elle qui aurait choisi une épouse pour lui. Dès lors, le jeune sultan aurait eu deux conseillères loyales, à savoir sa mère et sa conjointe, Hosna bent Solaïmane ben Mohammed an-Najaï. Bien que peu d'historiens parlent d'elle, des sources soutiennent qu'elle aurait eu un certain impact sur la politique du Maroc de la fin du VIII^e siècle et du début du IX^e siècle. Hosna bent Solaïmane aurait montré une telle habileté dans la gestion des affaires publiques que le sultan ne prenait aucune décision sans la consulter.

Si tous les historiens ne mentionnent pas le rôle joué par Kenza auprès de son fils, ils le font en revanche au sujet de son intervention auprès de son petit-fils Mohammed ben Idriss. Mais ils tendent à la considérer de mauvais conseil. Selon eux, ses suggestions auraient abouti à la fragmentation de la nation et à des guerres fratricides. Il s'agit là d'une mauvaise lecture de la situation politique de l'époque. Rappelons à cet égard qu'en 828, Idriss II meurt subitement, étouffé par un grain de raisin avalé de travers. À cette époque, le Royaume du Maroc est déjà fondé, et les Idrisides semblent être ses souverains incontestés. De plus, pour éviter que des conflits de

succession éclatent entre ses douze enfants mâles, le sultan a pris soin de désigner l'aîné, Mohammed ben Idriss, comme son successeur. Mais la monarchie a beau être établie, elle demeure sans cesse menacée par les tribus berbères qui refusent de renoncer à leur autonomie. Pour faire face à ce danger, Kenza conseille à Mohammed ben Idriss de confier à chacun de ses frères le commandement d'une partie du royaume pendant qu'il s'attribue celui de Fès. En d'autres mots, celle-ci n'a pas proposé à son petit-fils la fragmentation de la nation comme solution aux scissions tribales, mais plutôt la décentralisation du gouvernement, dans la mesure où tous les gouvernements locaux suivent les directives du gouvernement de Fès. Les guerres fratricides viendront plus tard, certes, mais le danger imminent est alors évité. Grâce au conseil de Kenza, Mohammed ben Idriss a pu effectivement étendre son pouvoir dans la totalité du territoire qu'il gouverne. D'ailleurs, durant son règne, les dissensions des tribus rebelles ont été moindres lorsqu'on les compare à celles des règnes d'Idriss I et Idriss II. Par conséquent, Kenza a assuré la continuité de la monarchie idriside deux fois : une première fois en donnant naissance à un fils qu'elle a su éduquer et maintenir en vie, et la deuxième fois en préconisant à son petit-fils une politique de décentralisation du gouvernement.

(2) Ahmad ben Khaled en-Naciri el-Slaoui, trad. A. Graulle, *Archives marocaines, Kitab el-istiqa li-akhbar doual el-Maghrib el-aqqa*, vol. 2 (Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1925), 21.

Sources

- ~ Abd al-Aziz ibn Abd Allah, *Mazahir al-hadarah al-maghribiyah*, vol. 2 (Dar al-Bayda : Dar al-sulami lil-ta'lif wa an-nachr, 1597-1958), 127.
- ~ Abd al-Hadi Tazi, *at-Tarikh diploumassi lil Maghrib min aqdami al-oussour ila al-yaoum*, vol. 1 (al-Muhammadiya : Matabi' fadala, 1986-1994), 198.
- ~ Abou Obeïd el-Bekri, trad. Mac Guckin de Slane, *Kitab al-mughrib, Description de l'Afrique septentrionale* (Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1965), 241.
- ~ Ahmad ben Khaled en-Naciri el-Slaoui, *Kitab el-istiqa li-akhbar doual el-Maghrib el-aqqa*, vol. 2 (Dar al-Bayda : An-najah al-jadida, 2001), 25-50.
- ~ Lisan ad-Dine ben al-Khatib, Ahmad Mukhtar al-Îyadi et Mohammed Ibrahim al-Ktani dir., *Tarikh al-maghreb al-arabi fi al-asr al-wasat* (Dar al-Bayda : Dar al-kitab, 1964), 190-199.
- ~ Mahmmoud Ismaïl, *Al-adarisah* (al-Qahirah : Maktabat madbuli, 1991), 63-64 et 79-80.
- ~ Muhammad Sulayman Tayyib, *Al-insaf fi tarikh al-ashraf fi al-maghrib al-aqqa* (al-adarisah) (al-Qahirah : Dar al-fikr al-arabi, 1994), 72 et 97.
- ~ Rachid Benblal, *Histoire des Idrisides 172-337 (788-948)* (Oran : Dar el-gharb, 2004), 141-171.

Atika

(Deuxième moitié du IX^e siècle)

Les interventions d'Atika dans la sphère politique rapportées par les historiens soulèvent avec acuité la question de savoir comment son règne se serait déroulé si les femmes avaient pu gouverner. En effet, ses interventions montrent qu'on est en présence d'une personne ayant des aptitudes pour gouverner. Plus précisément, Atika a une lecture pertinente de la scène politique de son temps et possède une habileté exceptionnelle dans la gestion des affaires publiques. En fait, Atika a été plus apte à gouverner que son conjoint, le sultan Yahya ben Yahya, connu sous le nom de Yahya II, lequel a régné de 864 à 866. D'ailleurs, c'est grâce à cette princesse que la dynastie idriside a pu se maintenir au pouvoir durant la période d'affaiblissement qu'elle a connue au milieu du IX^e siècle.

Pour mieux apprécier le rôle politique qu'a joué Atika, rappelons qu'après avoir fondé le Maroc en 789, les différents émirs idrisides continuent, les uns après les autres, à doter le pays d'institutions et d'administrations gouvernementales. Assurant ainsi une certaine unité politique et territoriale du royaume, ces derniers mènent le pays vers une période de prospérité. Aussi, dès 848, Fès devient le plus important centre culturel et spirituel du Maroc, de l'Afrique et de l'Andalousie. Or la conséquence immédiate du rayonnement de cette ville est l'afflux d'un ensemble de migrants, savants et étudiants dans le royaume. Le sultan, Yahya ben Mohammed, entreprend des constructions majeures autant pour répondre aux besoins de ses habitants que pour assurer leur confort. Par

exemple, il fait construire maisons, écoles, mosquées, hammams, jardins, fontaines et commerces. Mais cette prospérité ne dure pas. Avec l'arrivée au pouvoir de Yahya II, le pays connaît un certain affaiblissement. Il faut dire que ce dernier n'est pas compétent. À en croire les historiens, Yahya II est plus préoccupé par l'assouvissement de ses désirs personnels que par la gestion des affaires publiques.

D'ailleurs, c'est en secourant son conjoint impliqué dans une histoire de mauvaises mœurs qu'Atika entre dans l'histoire. En effet, le sultan s'éprend d'une esclave juive et pousse l'insolence jusqu'à la suivre dans le hammam public. Or celle-ci appelle les gens à son secours, et Yahya II est alors pris en flagrant délit. Aussitôt, des révoltes populaires éclatent à Fès. Percevant avec clarté la colère menaçante du peuple, Atika craint pour la vie de son époux. Elle lui conseille donc de s'éloigner du royaume, le temps que s'apaise le courroux populaire. Puis, elle l'aide à s'enfuir en Andalousie. Cependant, elle refuse de l'accompagner. En bonne gestionnaire publique, elle reste à Fès pour observer le déroulement des événements et pour réagir immédiatement s'il y a lieu de le faire.

La prévoyance d'Atika s'avère utile. Yahya II arrive effectivement sain et sauf en Andalousie. Toutefois, assailli de remords, il meurt la nuit suivant son arrivée. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, er-Rahmane ben Abi Sahl al-Jidami, un notable de Fès, profite des circonstances et prend le pouvoir dans la ville. C'est la première fois, depuis la fondation du Maroc, que Fès n'est pas dirigée par les Idrisides. Saisissant la gravité de la situation, Atika dépêche une missive à son père, Ali ben Omar, prince idriside et émir de Senhaja, de Ghmara, et des pays du Rif. Elle l'informe de la tournure des événements et l'implore d'intervenir avant que la situation s'aggrave. Alerté, ce dernier équipe son armée et se dirige vers Fès. Mais il n'aura pas à combattre : d'un côté, son adversaire a pris la fuite, et de l'autre, la population l'a intronisé selon sa propre volonté, en 866. La dernière intervention d'Atika a eu deux conséquences politiques majeures. À court terme, cette intervention transfère le pouvoir de la branche idriside de Mohammed ben Idriss à la branche d'Omar ben Idriss, prince des pays du Rif. À long terme, cette intervention restitue le pouvoir aux Idrisides. Or cette dynastie a établi les fondements institutionnels de la monarchie marocaine. À des variantes près, ces fondements seront repris par toutes les monarchies qui ont suivi jusqu'à nos jours. Par conséquent, si

Atika a agi derrière les coulisses de la scène politique, son impact est loin d'être insignifiant.

Sources

~ Abou Obeïd el-Bekri, trad. Mac Guckin de Slane, *Kitab al-mughrib, Description de l'Afrique septentrionale* (Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient, 1965), 243 et 254.

~ Ahmad ben Khaled an-Naciri, *Kitab al-istiqa'*, vol. 1 (Dar Bayda : Annajah al-jadida, 1954), 178.

~ Ibn Abbar, *Kitab al-hola as-sira'*, vol. 1 (Qahirah : Charikah al-arabiya li thiba'a, 1963), 134.

~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 17 (Salé : Association des auteurs marocains pour la publication, 2005), 5829.

Fatima al-Fihri

(?-880)

Sans avoir participé directement à la vie politique de son temps, Fatima al-Fihri, connue également sous le nom d'« Oum al-banine » (la mère des enfants), a eu un impact posthume. En fondant l'Université al-Qaraouiyine de Fès, elle a contribué à la formation d'une identité religio-culturelle commune dans le monde arabo-musulman et aux transferts de savoirs entre les différents pays méditerranéens.

La famille al-Fihri migre d'al-Kairouan, ville située dans la Tunisie actuelle, à Fès, capitale des Idrisides, au début du IX^e siècle. Loin d'être un cas isolé, cette migration s'inscrit dans un déplacement de populations plus large. En effet, de nombreux migrants affluent vers Fès en raison de la prospérité que connaît cette ville. Mais si, en l'espace de quelques décennies, la population de Fès s'est accrue significativement, les infrastructures ne se sont pas pour autant développées. Bientôt, des bâtisses d'utilité publique, telles que les mosquées et les écoles, manquent dans plusieurs quartiers de la ville. Aussi, quand Mariam et Fatima al-Fihri héritent d'une grande fortune de leur père, le commerçant influent Mohammed al-Fihri, elles décident de dépenser la totalité de leur héritage au service de la communauté. Ainsi, Mariam construit la mosquée al-Andalous à Fès – qui est encore fréquentée de nos jours – pendant que Fatima fait le vœu de construire la plus grande mosquée de l'Afrique du Nord dans cette même ville.

On ignore presque tout de Fatima al-Fihri et de la vie qu'elle a menée. Mais étant donné la grandeur de l'œuvre qu'elle a léguée à l'humanité, on peut entrevoir quelques-unes de ses qualités personnelles, dont la générosité et peut-être une certaine clairvoyance. Assurément, à l'époque, Fès est déjà l'une des villes les plus influentes du monde arabo-musulman. Mais l'œuvre de Fatima al-Fihri consolide l'importance de cette ville en la transformant en centre culturel, intellectuel et spirituel majeur aussi bien dans le monde arabo-musulman que dans l'Occident chrétien. Rappelons qu'une fois la construction de la mosquée entamée, al-Fihri décide de bâtir également la madrasah al-Qaraouiyine (l'institution éducative d'al-Qaraouiyine). Ainsi, sans le savoir, cette dernière fonde en 859 la plus ancienne université du monde toujours en activité.

La mosquée, qui a été initialement bâtie par al-Fihri, a un mihrab, quatre nefs, une petite cour et un minaret peu élevé. Cependant, au fil des siècles, ce lieu de culte s'agrandit et gagne progressivement en importance. En l'espace de quelques décennies, al-Qaraouiyine fait partie des meilleures universités du monde. Conséquemment, elle attire au fil des siècles les grands penseurs de leur temps. À titre d'exemple, on citera le philosophe, médecin, astronome, géomètre, musicien et poète Avempace, connu sous les noms d'ibn Bajja et d'Abou Bakr Mohammed ben Yahya ben as-Sayedh (1085-1138), le géographe Charif al-Idrissi (1100-1165)⁽³⁾, le juriste malékite Abou Madhab al-Fasi, le poète mystique Moheïddine ibn al-Arabi (1165-1240), le philosophe, théologien, juriste, mathématicien et médecin Averroès, dont le nom véritable est Aboul-Walid Mohammed ibn Rochd (1126-1198), l'astronome et philosophe Nour ad-Din al-Betrugi (?-1204), l'historien et ministre Lissan-eddine ibn al-Khatib (1313-1374), l'historien et philosophe ibn Khaldoun (1332-1395) et le célèbre auteur Hassan al-Wazzan, connu sous le nom de Léon l'Africain (1488- ?).

En étant un centre éducatif, culturel et spirituel, l'Université al-Qaraouiyine joue un rôle double à l'époque médiévale : d'une part, elle contribue à l'unité du monde arabo-musulman et d'autre part, elle assure les transferts de connaissances entre l'Europe et le monde arabo-musulman. En effet, de nombreux universitaires enseignent à la fois à l'Université al-Qaraouiyine et dans d'autres institutions scolaires du monde arabo-musulman. Parmi ceux-ci, Abou Imran al-Fassi (?-1038), qui enseigne les fondements du droit malékite dans cette institution, mais aussi en Tunisie et en Égypte ; et Abou Ali al-Kali, qui enseigne sa production littéraire aussi

bien à l'Université al-Qaraouiyine qu'à Cordoue, en Espagne musulmane. De même, les travaux des intellectuels de l'Université al-Qaraouiyine traversent les murailles de cette institution pour circuler dans d'autres contrées du monde arabo-musulman. À titre d'exemple, citons le poète Sabiq al-Matmati qui clame ses œuvres dans la cour de Damas, les travaux du savant Abou Bakr ibn al-Arabi (1076-1148) enseignés en Orient, et le livre du grammairien ibn Ajroum (?-1302) interprété au Caire et à Bagdad. Enfin, quand les sultans marocains, et plus précisément les sultans mérinides, voyagent en Orient, ils s'entourent des intellectuels de l'Université al-Qaraouiyine, lesquels engagent leurs homologues orientaux dans des débats et des échanges d'idées. Il en a été ainsi pour le sultan mérinide Abou al-Hassan, qui s'est entouré de quatre cents penseurs de l'Université al-Qaraouiyine lors d'un voyage en Tunisie vers 1330. Par conséquent, l'Université al-Qaraouiyine a contribué à unifier le monde arabo-musulman autour d'une identité culturelle, éducative et spirituelle.

Parallèlement à la consolidation de l'unité culturelle et spirituelle du monde arabo-musulman, l'Université al-Qaraouiyine joue un rôle important dans le transfert de savoirs entre l'Europe et le monde arabo-musulman à l'époque médiévale. Ce transfert prend diverses formes. D'abord, des intellectuels européens viennent étudier dans cette institution. C'est le cas par exemple du scientifique Gerbert d'Aurillac, connu sous le nom de Sylvestre II (946-1003), premier à avoir introduit en Europe le système des chiffres arabes après l'avoir étudié à l'Université al-Qaraouiyine. Ensuite, des intellectuels chrétiens visitent cette institution. Il en est ainsi pour l'abbé Nicolas Clénard (1495-1542), enseignant à l'Université Louvain en Belgique, ou encore pour le mathématicien et orientaliste hollandais Jacob Golius (1596-1667), qui a rapporté de Fès une copie du livre de médecine d'ibn Baklarech. Enfin, certains instituts scientifiques de même que des instituts de traduction en Espagne traduisent en latin et dans d'autres langues européennes la production intellectuelle et scientifique des penseurs de l'Université al-Qaraouiyine, notamment celle qui se rapporte à la logique, à la médecine et à l'astronomie. Il en résulte que non seulement les travaux scientifiques et philosophiques du médecin ibn Zohr, connu sous le nom d'Avenzoar (1073-1162), ceux du médecin et astronome Avempace (1085-1138), du médecin et astronome Abou Bakr ibn Toufaïl (1110-1185), du médecin et mathématicien Averroès (1126-1198), et bien d'autres, ont

renouvelé le savoir scientifique de l'Europe, mais encore ils font partie des fondements des connaissances de l'humanité.

On situe le début de la période de dormance de l'Université al-Qaraouiyyine pendant le règne des Mérinides, autour du XV^e siècle. Cette période se caractérise par une stagnation de la production intellectuelle et scientifique d'al-Qaraouiyyine, pendant que Fès perd son importance comme centre culturel du monde arabo-musulman. Depuis, plusieurs sultans se sont ingéniés à réformer le système éducatif de cette institution, à commencer par Sidi Mohammed ben Abdellah qui, en 1789, renouvelle le corpus enseigné par une série de décrets royaux. Ultérieurement, les sultans Hassan I, Moulay Abdelaziz, Moulay Youssef (1882-1927) et le roi Mohammed V (1909-1961) ont continué ces efforts de réforme. Néanmoins, depuis 1975, pour s'assurer que l'Université al-Qaraouiyyine intègre les connaissances de son temps, ses statuts ont été modifiés : désormais, cette institution est gérée par le décret royal qui gouverne toutes les universités marocaines.

L'institution que Fatima al-Fihri a fondée en 859 offre aujourd'hui des études supérieures et doctorales dans les quatre facultés qu'elle chapeaute, à savoir la Faculté de la charia (la loi islamique) de Fès, qui est considérée comme le siège social, la Faculté de la langue arabe de Marrakech, la Faculté de théologie de Tétouan et la Faculté de la charia d'Agadir.

(3) Les dates varient sensiblement selon les sources consultées.

Sources

- ~ Al-Jaznai, *Zahrat al-As (La fleur de myrte)* (Agler : A. Bel, 1923).
- ~ Henri Terrasse, *La mosquée al-Qaraouiyin à Fès* (Paris : Librairie Klincksieck, 1968).
- ~ Latifa Lalaoui Mounir, *L'Université Qarawiyyin de Fès (9^e-15^e siècle)*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation (Paris : Université Paris V, 1989).
- ~ *The Guinness Book of Records*, publié en 1998, 242.
- ~ Zahra Najiya az-Zahraoui, *Mo'jam chahirate al-maghreb* (Mourakoche : Manchourate al-majlis al-ilmi, 2009), 263.

Subh ou Aurora

(?-999)

Subh, ou Sabiha selon certaines sources, est considérée comme la femme la plus puissante de l'histoire politique de l'Andalousie. Non seulement celle-ci a été la reine de facto de Cordoue quand cette nation était à l'apogée de sa gloire, mais elle a aussi eu un impact irréversible sur les structures politiques andalouses.

Pour mieux cerner le rôle politique que Subh a joué dans la dynastie omeyyade en Andalousie et en Afrique du Nord, rappelons préalablement le contexte de l'époque. Subh est l'épouse du calife de Cordoue, al-Hakam II, surnommé al-Moustansir bi-Lah. Ce dernier accède au trône en 961, après le décès de son père, le puissant calife Abd ar-Rahmane III. Le fils continue dans les pas de son père qui, en chef d'État chevronné, a fait de l'Andalousie l'une des nations les plus prospères de son temps. Al-Hakam II déploie toute son ingéniosité pour maintenir son autorité sur le Maroc et l'Algérie, situation qui protège ses caravanes commerciales et garantit son approvisionnement en or par des royaumes africains, dont le Soudan⁽⁴⁾ et le Ghana. De même, il déploie toutes ses ressources pour faire de Cordoue la ville la plus importante d'Europe. Cependant, selon certains historiens, si al-Hakam II a réussi dans ses objectifs, le rayonnement de Cordoue a été plutôt culturel que politique.

Al-Hakam II est un érudit qui subventionne avec prodigalité les arts et les sciences. Ainsi, grâce à ses dons, l'Université de Cordoue devient l'institution du savoir la plus renommée au monde, dépassant de la sorte al-

Azhar au Caire et la Nizamiyah de Bagdad. Or comme le calife est un bibliophile, il passe une bonne partie de son temps dans ses livres, situation qui permet à Subh de prendre en charge les responsabilités de l'État et des affaires publiques. Excellant dans l'exercice du pouvoir, celle-ci surprend les hommes d'État de son entourage, dont le calife. Aussi, ce dernier lui confie encore plus de responsabilités, si bien qu'Aurora, esclave basque, finit par devenir le véritable pouvoir du califat.

Un jour, al-Hakam II se promenait dans les jardins de son palais Bayt az-Zahra, quand il fut charmé par un chant mélodieux. Découvrant que la chanteuse est une esclave basque du nom d'Aurora, il l'acheta et la surnomma Subh (Aurora en arabe). Désormais, plus il passait du temps avec elle, moins il avait envie de la quitter : Subh avait de bonnes connaissances littéraires et artistiques, ses conversations étaient plaisantes et ses manières, agréables. Puis, après avoir donné naissance à Abd ar-Rahmane et à Hicham, elle finit par exercer un pouvoir quasi illimité sur le calife.

Toutefois, comme Subh a un protégé, Mohammed ibn Abi Âmir, connu sous le surnom d'al-Mansour (le Victorieux), certaines sources parlent d'une relation à trois. Âmir commence sa carrière comme humble écrivain public dans un bureau à proximité du palais royal. Il réussit ensuite à se faire embaucher par le couple califal à titre d'écrivain personnel de Subh. Ainsi, pendant qu'al-Hakam s'enferme dans sa bibliothèque, celle-ci gère les affaires publiques, assistée par Othman ben Jaafar al-Moushafi, hajib de l'État (ministre des ministres), et par Âmir qui rédige ses ordres et les communique à différents centres. Cependant, grâce au patronage de la reine de facto, Âmir gravit à grandes enjambées les échelons de la hiérarchie sociale, si bien qu'il devient vizir, puis hajib, et enfin le pouvoir réel derrière le califat, détrônant celle-là même qui l'a aidé à devenir un redoutable homme d'État.

En effet, avant le décès du sultan, grâce à l'ingéniosité de Subh, celui-ci réussit à désigner son fils, Hicham, comme successeur au trône alors qu'il est âgé d'à peine neuf ans (ou onze ans, selon d'autres sources)⁽⁵⁾. Pourtant, une telle initiative va à l'encontre de la règle de succession omeyyade selon laquelle le pouvoir revient de droit à ar-rachid (l'aîné), en l'occurrence al-Moughira, frère d'al-Hakam. Autrement dit, Subh a réussi à modifier les structures politiques de la société andalouse en y introduisant une régence.

Ainsi, pour la première fois dans l'histoire politique de l'Islam, un mineur devient calife pendant que son aîné est tout bonnement écarté du pouvoir.

De surcroît, en étant la tutrice de son fils, Subh devient régente. Et en tant que telle, elle gouverne publiquement et non plus derrière les coulisses comme elle l'a fait auparavant. Cette fois-ci, elle est assistée par son protégé Âmir qui est devenu vizir, puis hajib. Mais si une régence prend inévitablement fin, il faut croire que ni Subh ni Âmir n'ont eu l'intention de transférer le pouvoir à l'héritier du trône. Au contraire, ces derniers encouragent le jeune Hicham à sombrer dans un mysticisme excessif, si bien qu'ils réussissent à le persuader que les responsabilités de l'État risquent de l'éloigner des contemplations divines. Dès lors, le pouvoir glisse des mains de Subh à celles d'Âmir, dont le nom figure sur la monnaie. Il est aussi évoqué durant la prière des vendredis. De plus, dans le palais royal, Âmir est respecté comme chef d'État ; et dans la rue, il est considéré comme tel par le peuple. En revanche, d'un côté, Subh est une femme politique à une période où le pouvoir se conjugue exclusivement au masculin, et de l'autre, son fils est totalement absent de la sphère publique.

Subh déploie toute son ingéniosité pour faire face à ce danger imminent. Elle essaie de réveiller son fils en l'informant de ce qui se trame contre lui. Elle noue des alliances avec divers dignitaires du palais. Elle envoie des émissaires un peu partout en Andalousie et en Afrique du Nord pour informer le peuple qu'Âmir est en train d'usurper le califat. Elle trouve même un allié en Ziri ben Atiya, vizir des Omeyyades au Maghreb, qui suite à la nouvelle, unit ses hommes et se rebelle contre Âmir. Mais les démarches de Subh échouent. Profitant de l'absence de la mère, Âmir a une réunion secrète avec le jeune Hicham. Le hajib réussit alors à faire signer à l'héritier présomptif du trône une déclaration dans laquelle il avoue son incapacité à gouverner. Aussitôt, Âmir s'empare publiquement du pouvoir. Pour la première fois dans l'histoire politique de l'Islam, un hajib gouverne au lieu d'un calife. Autrement dit, en instaurant une régence, Subh a indirectement contribué à déplacer le pouvoir du califat vers le hijaba. Or ce déplacement aboutit ultérieurement à la disparition de l'institution califale en Andalousie avec les conséquences concomitantes, à savoir l'effondrement de l'unité politique de l'Andalousie et l'émergence du règne des moulouk at-tawaïf (rois des régions).

Subh renonce à la politique pour se consacrer à la construction. On lui attribue entre autres de nombreux ponts, puits, refuges, mosquées et

hôpitaux. Elle est décédée en 999.

(4) Le Soudan de l'époque diffère du notre Soudan actuel ; littéralement, ce terme signifie le « pays des Noirs ».

(5) Ar-Rahmane, le fils aîné de Subh et du calife, est décédé.

Sources

~ Abd al-Majid an-Näinäi, *Tarikh ad-dawlah al-amawiyah fi al-Andalous* (Beyrouth : Dar nahda, 1986), 414-444.

~ Ahmad ibn Mohammad al-Maqqari, *Nafh al-tib min ghusn al-andalus al-ratib*, vol. 1 (Amsterdam : Oriental Press, 1968), 602-603.

~ Nada Mourtada-Sabah, “‘I am by God, Fit for High Positions’: On the Political Role of Women in al-Andalus”, *British Journal of Middle Eastern Studies* (November, 2003) : 191-195.

~ Qadriyah Husayn, *Shahirat al-nisa fi al-alam al-islami* (Misr : Husayn Hasanine, 1964), 144-213.

~ Reinhart Dozy, *Histoire des musulmans*, t. 2 (Leiden : Brill, 1932), 225-227.

Zaynab al-Nafzawiyya

(?-1072)

Zaynab al-Nafzawiyya, connue également sous le nom de Zaynab bint Ishaq al-Hawwariyya, fait partie des femmes les plus puissantes de la scène politique marocaine. Officiellement, elle est l'épouse du grand conquérant almoravide Youssef ben Tachfine (1009 ?-1106)⁽⁶⁾. En réalité, elle est également sa conseillère, voire le véritable pouvoir derrière lui, raison pour laquelle les historiens s'accordent pour dire que c'est elle qui fut la reine de l'empire almoravide, l'un des plus grands empires du Maroc.

Pourtant, rien ne semble prédisposer Zaynab al-Nafzawiyya à la politique sauf peut-être son désir de gouverner comme on va le voir ultérieurement. Si rien de certain n'est connu sur ses origines, on sait par contre qu'elle est la fille du commerçant Ishaq al-Hawwari, qu'elle appartient à la tribu de Nefzawa, et qu'elle a dû habiter avec sa famille à Aghmat, foyer culturel influent à l'époque. On connaît également le contexte qui a propulsé al-Nafzawiyya sur les devants de la scène politique marocaine au milieu du XI^e siècle. Le Maghreb occidental est alors éclaté en plusieurs entités politiques plus ou moins autonomes, luttant souvent les unes contre les autres pour le pouvoir. Parmi ces entités politiques figure la tribu des Maghrawas qui, menée par Youssef ben Ali, envahit Aghmat. La victoire permet à ce dernier de devenir le chef d'Aghmat, mais aussi de prendre pour concubine Zaynab al-Nafzawiyya, l'une des plus belles femmes de la ville.

Toutefois, le leader Youssef ben Ali savoure sa victoire pour un court laps de temps : la même histoire se répète, à quelques variantes près. Lors d'une nouvelle attaque, Aghmat tombe entre les mains des Banou Ifrens, première dynastie musulmane berbère (790-1066). La victoire permet à Lagout, prince des Banou Ifrens, de prendre le pouvoir à Aghmat, mais aussi d'épouser la belle Zaynab. Il faut croire que les luttes pour le pouvoir ont été fréquentes, puisque de nouveau, Aghmat est attaquée, cette fois-ci par les Almoravides. Lagout est alors tué, pendant que le leader almoravide, Abou Bakr ben Omar, est proclamé chef d'Aghmat.

C'est là que le chef almoravide entend parler de la veuve Zaynab al-Nafzawiyya. Aussi bien à Aghmat que dans les tribus voisines, les rumeurs les plus folles circulent à son sujet. Certains croient qu'elle est une *kahina* (prêtresse), d'autres la considèrent comme une sorcière, et les autres la soupçonnent d'être la compagne des djinns. Malgré ces divergences, les rumeurs affirment unanimement qu'elle a tout pour plaire, à savoir qu'elle est d'une beauté saisissante et d'une intelligence exceptionnelle, qu'elle a une personnalité agréable et une fortune grandiose. Une telle réputation lui a valu plusieurs demandes en mariage de la part des princes et des chefs des tribus voisines. Mais al-Nafzawiyya les a toutes refusées, expliquant qu'elle ne se marierait qu'avec celui qui régnerait sur la totalité du Maghreb. Comme cette condition rejoint les ambitions du chef almoravide, Abou Bakr, celui-ci demande la main de Zaynab al-Nafzawiyya. Sans surprise, elle l'accepte pour époux et promet de lui offrir une grande fortune. Sur ce, elle lui bande les yeux et le conduit dans une maison souterraine. Une fois qu'ils sont arrivés à destination, elle lui enlève le bandeau et lui montre son cadeau à la lueur d'une chandelle. Abou Bakr se trouve devant une suite de chambres remplies d'or, d'argent, de bijoux et de rubis. Pour sortir son époux de son grand étonnement, al-Nafzawiyya lui explique que toute cette richesse est la sienne, que Dieu lui en fait cadeau par ses mains à elle, et qu'il peut en disposer à sa guise. Derechef, elle lui bande les yeux et le fait sortir de la maison souterraine, si bien qu'il ne sait ni par où il est entré ni comment il est sorti, pour reprendre l'expression des historiens.

Certes, les historiens ont bien vu que c'est Zaynab al-Nafzawiyya qui détenait le pouvoir durant le règne d'Abou Bakr, et ultérieurement celui de Youssef ben Tachfine. Ce qui leur a échappé par contre, c'est son intention d'avoir voulu gouverner à travers son conjoint quand elle insistait pour n'épouser que celui qui aurait dominé la totalité du Maghreb. De même, ils

n'ont pas compris que la fortune offerte à Abou Bakr, et plus tard à Youssef ben Tachfine, lui permet en fait « d'acheter » le droit de gouverner. Quoiqu'il en soit, al-Nafzawiyya atteint ses objectifs, puisque comme l'affirme l'historien Reinhart Dozy : « Après avoir été gouvernés par un prêtre, un saint, les Almoravides le furent ensuite par une femme⁽⁷⁾. »

Si l'histoire de Zaynab al-Nafzawiyya n'était pas relatée à l'unanimité par des historiens tout à fait crédibles, nous l'aurions prise pour une sorte de légende, parce que pour la quatrième fois, le pouvoir change de main à Aghmat, et celui qui l'acquiert prend également pour épouse al-Nafzawiyya. Rappelons qu'en 1061, Abou Bakr décide d'aller au Sahara où des dissensions ont éclaté. Conscient de la fragilité de ses récentes conquêtes, il lègue son pouvoir à son cousin, Youssef ben Tachfine. Puis, il divorce d'al-Nafzawiyya. Certaines sources expliquent que notre guerrier sait que la vie du désert n'est pas convenable pour une femme aussi délicate qu'elle. En revanche, d'autres soutiennent qu'il a divorcé parce qu'il sait que les Almoravides lui sont fort attachés et qu'il faut bien qu'elle reste à leur tête. En tout cas, en 1061, non seulement Youssef ben Tachfine assume la direction des Almoravides, mais aussi il épouse la belle Zaynab.

À la différence des autres mariages, l'union de Zaynab al-Nafzawiyya et de Youssef ben Tachfine semble être fondée sur une intimité rare, ou mieux, sur un désir commun de pouvoir et de conquêtes. Rappelons que Tachfine se sent quelque peu intimidé durant ses premiers jours de commandement. Percevant ses insécurités, al-Nafzawiyya le réconforte et promet de faire de lui le roi de tout le Maroc. Aussi elle l'encourage dans ses projets de conquête et lui fait don d'une fortune colossale – pour qu'il puisse les mener à bien. Alors commence la grande période des Almoravides. Suivant les conseils de sa belle épouse, ben Tachfine accroît sa fortune en taxant les tribus soumises, consolide son armée et conquiert de nouveaux territoires. Néanmoins, vers 1072, un événement vient contrarier la quiétude de Youssef ben Tachfine : il doit restituer le commandement à son cousin, Abou Bakr, qui est sur son chemin du retour. Mais il faut croire qu'il sous-estime l'ingéniosité de sa conjointe. Non seulement elle sait le rassurer, mais elle lui montre aussi comment il pourra conserver le pouvoir sans avoir à combattre son cousin. Ainsi, quand Abou Bakr arrive aux environs d'Aghmat, ben Tachfine ne descend pas de son cheval pour lui signifier qu'il est désormais le nouveau chef almoravide. Cependant, pour ne pas humilier son cousin, ben Tachfine le comble de somptueux cadeaux, dont

des épées, des chevaux et des esclaves. Al-Nafzawiyya a vu juste. Abou Bakr retourne au Sahara, sans combattre ben Tachfine.

Quand Youssef ben Tachfine est seul avec ses cousins, il leur confie que Zaynab al-Nafzawiyya est ce qu'il a de plus cher. Il ne leur cache pas non plus qu'il conquiert le Maghreb grâce à ses conseils. Si ben Tachfine n'exagère pas à ce propos, précisons quant à nous qu'il a ses propres mérites. Après le décès d'al-Nafzawiyya en 1072, il poursuit ses conquêtes. Il prend Fès en 1075, Tlemcen en 1080, Alger en 1082 et l'Andalousie de 1090 à 1094. Il étend donc le territoire de son empire du Sénégal jusqu'en Andalousie, et de l'Atlantique jusqu'au-delà d'Alger. En d'autres mots, il fait de son empire l'un des plus grands de l'histoire du Maghreb.

Youssef ben Tachfine décède en 1106. Sa vie sera racontée par l'historien Az ed-Dine ibn al-Athir. Ses qualités décrites, ibn al-Athir rapporte l'anecdote suivante, faute de quoi l'historien échouerait à rendre compte de qui a été ben Tachfine. Trois hommes parlent entre eux ; l'un souhaite avoir mille pièces en or, l'autre souhaite avoir un poste administratif auprès de ben Tachfine, et le dernier souhaite épouser Zaynab al-Nafzawiyya. Quand l'événement parvient aux oreilles de ben Tachfine, il convoque les trois hommes. Il donne au premier mille dinars, offre au second un poste administratif, et envoie le troisième chez al-Nafzawiyya. Celle-ci le place dans une tente où on lui offre le même plat de nourriture une fois par jour. Après le troisième jour, elle le convoque et lui demande ce qu'il a mangé. Il répond : « la même chose ». Sur ce, elle lui offre une somme d'argent, lui recommande de rentrer chez lui et de ne pas oublier que les femmes sont toutes « la même chose⁽⁶⁾ ». En d'autres termes, elle lui signifie que comme les femmes se ressemblent, ce n'est pas constructif de désirer la femme d'un autre.

En ce qui nous concerne, cette anecdote montre d'une part l'importance qu'a eue Zaynab al-Nafzawiyya pour Youssef ben Tachfine et d'autre part le degré de connivence du couple dirigeant.

(6) Les dates varient sensiblement selon les sources consultées.

(7) Reinhart Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme* (Amsterdam : Oriental Press, 1966), 362.

(8) Ibn Khallihan, *Wafayat al-aayane and anbia abnaa az-zamane*, vol. 7
(Beyrouth : Dar Sader, 1978), 125.

Sources

~ Ahmad Mukhtar al-Îyadi et Mohammed Ibrahim al-Ktani dir., Lisan Ad-Dine ben al-Khatib, *Tarikh al-maghreb al-arabi fi al-asr al-wasat* (Dar al-Bayda : Dar al-Kitab, 1964), 232-233.

~ Gaston Deverdun, *Marrakech des origines à 1912*, vol. 1 (Rabat : Éditions techniques Nord-Africaines, 1959), 37, 45-46, 56, 74, 75, 79, 82 et 84.

~ H.T. Norris, *The Berbers in Arabic Literature* (Beyrouth : Librairie du Liban, 1982), 131-140.

~ Henri Terrasse, *Histoire du Maroc* (Casablanca : Atlantides, 1949), 174-223.

~ Ibn Abi Zar al-Fasi, trad. A. Beaumier, *Roudh el-kartas (Jardin des feuilletts), Histoire des souverains du Maghreb (Espagne et Maroc) et annales de la ville de Fès* (Paris : Imprimerie Royale, 1860), 186-205.

~ Ibn Idhari al-Murrakouchi, *Kitab al-Bayan al-mughrib fi akhbar al-andalous wa al-maghrib*, vol. 4 (Beyruth : Dar ath-thaqafa, 1967), 18-30.

~ Ibn Khallihan, *Wafayat al-aayane and anbia abnaa az-zamane*, vol. 7 (Beyrouth : Dar Sader, 1978), 125.

~ Mohammed as-Saleh ben Khaldoune, *Sabât sayyidate mourakochiyyate bi istihqaq* (Mourakoche : Manchourate jaridat al-afaq al-maghribiya, 2009), 25-43.

~ Reinhart Dozy, *Essai sur l'histoire de l'islamisme* (Amsterdam : Oriental Press, 1966), 360-365.

Îtimad al-Roumaykiyya

(?-1095)

Îtimad al-Roumaykiyya fait partie des femmes célèbres dans l’histoire politique médiévale de l’Andalousie et celle du Maroc. Grâce à sa poésie raffinée, elle est devenue l’épouse bien-aimée du sultan al-Moûtamid ibn Abbad, qui a régné à Séville de 1068 à 1091. Comme celui-ci déployait tous ses moyens pour satisfaire les désirs de sa conjointe, certains historiens avancent que celle-ci l’aurait entraîné dans sa chute. Le royaume abbadide de Séville a été conquis par l’almoravide Youssef ben Tachfine en 1091.

En effet, Îtimad est souvent représentée comme une femme capricieuse. Pourtant, si l’on s’en tient strictement à ses paroles, les soi-disant caprices dont certaines sources classiques accusent Îtimad nous renseignent plutôt sur les difficultés quotidiennes qu’elle vivait au sein de la cour abbadide. Rappelons qu’Îtimad est entrée sur la scène politique andalouse lorsqu’elle a rencontré al-Moûtamid. Celui-ci se promenait le long du fleuve Guadalquivir en compagnie de son vizir ibn Âmar, les deux amis se livrant à des joutes poétiques, comme c’était souvent le cas à l’époque. Le sultan a alors lancé à l’intention d’ibn Âmar ce vers désormais célèbre : « La brise transforme le fleuve en une cotte de mailles. » Contre toute attente, la réponse vint par la bouche d’une esclave qui lavait du linge au bord du fleuve : « Meilleure cotte ne se trouve pas, dès le fleuve gelé ». Impressionné autant par la beauté que par les talents poétiques de l’esclave, al-Moûtamid l’achète auprès de son maître Roumayke, et l’épouse. Îtimad devient alors al-Sayyidat al-koubra (la Grande dame) de la cour abbadide.

À en croire les historiens, al-Moûtamid a été amoureux d'Îtimad depuis le jour de leur rencontre jusqu'à la fin de leur vie. De surcroît, ils précisent que la Grande dame a eu un tel ascendant sur le sultan que celui-ci n'épargnait aucun moyen pour satisfaire ses désirs. À titre d'exemple, ils relatent qu'un jour, Îtimad a vu par la fenêtre du palais des femmes qui foulaient la boue pour en faire des briques. Entre deux sanglots, elle explique au sultan qu'elle souhaite le perdre pour retrouver sa liberté et patauger dans la boue comme le font ces femmes. Retenant ces paroles, al-Moûtamid lui prépare une surprise. Il donne l'ordre aux employés du palais de confectionner dans le patio une boue à partir de cannelle, de sucre, d'ambre, de musc et d'eau de rose pour que sa bien-aimée et sa suite puissent y patauger à leur guise. Certes, la surprise a bien réjoui Îtimad. Cependant, lors d'une dispute d'amoureux survenue plus tard, Îtimad lance au sultan qu'elle n'a jamais connu un jour de joie avec lui. « Pas même un jour dans la boue ? ! », rétorque-t-il. Dès lors, Îtimad devient l'exemple proverbial d'une personne aussi capricieuse qu'insatiable⁽⁹⁾.

Pourtant, la Grande dame a parlé; et elle ne demande qu'à être entendue. Peut-être bien que le sultan compte pour elle ; mais assurément, elle regrette sa liberté perdue. Si on ignore tout de ses origines plébéiennes, on peut déduire en revanche qu'elle a dû connaître les joies de courir librement dans la campagne, d'être surprise par la pluie et de patauger à sa guise dans la boue. Or cette liberté n'a pas de prix. Donc le sultan a beau s'ingénier pour satisfaire Îtimad, celle-ci demeure enfermée dans le palais.

Quoi qu'il en soit, certains historiens soutiennent qu'Îtimad aurait entraîné al-Moûtamid dans un mode de vie de plaisirs et de dissipation, situation qui aurait affaibli le pouvoir du royaume de Séville. Mais est-il juste d'imputer la fragilité du règne arabo-musulman à une seule personne ? À ce sujet, rappelons que la chute du califat omeyyade en Andalousie a donné naissance au règne des moulouk at-tawaïf (rois des principautés) en 1039. Certes, al-Moûtamid ibn Abbad a été l'un des rois les plus puissants de ces principautés. Après le décès de son père, il a accédé au trône de Séville en 1068. Comme il était un excellent guerrier, il a réussi à élargir son territoire et à régner sur de grandes parties de l'Andalousie, y compris Cordoue et Murcie. De plus, comme il était également un excellent poète, il a réussi à faire de Séville l'un des centres culturels les plus importants de la péninsule ibérique. En fait, certaines sources soutiennent que durant son règne, la poésie a brillé d'un éclat inégalé dans toute l'histoire de

l'Andalousie. Et soit dit en passant, plusieurs femmes ont contribué à la production poétique de la cour d'al-Moûtamid. Parmi celles-ci figurent Zaïda, Îtimad et Bouthaïna, la fille du sultan et de la Grande dame.

Malgré ces exploits, le pouvoir d'al-Moûtamid est de plus en plus menacé par les reconquêtes chrétiennes des territoires arabo-musulmans en Espagne. Dans un premier temps, al-Moûtamid a payé un tribut à Alphonse VI de Castille. Mais avec la reconquête de Tolède en 1085, il a fait appel à Youssef ben Tachfine. Si le grand conquéreur almoravide défait Alphonse VI lors de la célèbre bataille d'az-Zallàqa en 1086, paradoxalement, il envahit Séville, destitue son protégé al-Moûtamid en 1091, et l'exile avec les membres de sa famille à Tanger, puis à Meknés, et finalement à Aghmat, centre culturel d'importance à l'époque.

Îtimad est décédée à Aghmat en 1095 ; al-Moûtamid est mort peu de temps après. Certaines sources avancent qu'il serait décédé avant tout de chagrin. Comme ses poèmes de prison l'indiquent, le sultan déchu souffrait de savoir que son épouse et ses filles vivaient dans la misère et qu'elles tissaient sans répit pour gagner leur vie.

Le mausolée d'al-Moûtamid ibn Abbad a été érigé à Aghmat en 1970. Sa fille et sa bien-aimée Îtimad gisent à ses côtés.

(9) Prince Don Juan Manuel, trad. James York, *Count Lucanor or the Fifty Pleasant Stories of Patronio* (London : Gibbings Company, 1899), 85-88

Sources

- ~ Abd Allah Ganoune, *al-Noubough al-maghribi fi al-adab al-arabi*, vol. 1 (Beyrouth : Maktabat al-madrasah : 1975), 69-72.
- ~ Ahmad ibn Mohammed al-Maqqari, *Nafh al-tib min ghusn al-andalus al-ratib*, vol. 2 (Amsterdam : Oriental Press, 1967), 568-585.
- ~ Blas Infante, *Motamid, último rey de Sevilla : exposición dramática del reinado del príncipe Abul-Kasim-Mohamed Ibn Abbad-el Billah* (Sevilla : Fundación Blas Infante, 1983).
- ~ Ibn Abbar, Husayn Munis dir., *al-Hulla al-sira*, vol. 2 (Qahirah : al-Charika al-arabiyya li-l-tibaâ wa an-nachr, 1963), 62.
- ~ José Maria de Mena, *Tradiciones y leyendas Sevillanas* (Barcelona : Plaza & Janes, 1985).
- ~ Prince Don Juan Manuel, trad. James York, *Count Lucanor or the Fifty Pleasant Stories of Patronio* (London : Gibbings Company, 1899), 85-88.
- ~ Reinhard Dozy, *Le dernier émir de Séville (morceaux choisis de l'Histoire des Musulmans d'Espagne)* (Villepreux : Éditions Milelli, 2009).

La princesse Fannou

(?-1147)

La princesse almoravide Fannou bent Omar ben Yintan est une soldate qui, déguisée en homme, a combattu courageusement les Almohades lors de la prise de Marrakech en 1147. Bien qu'on ne sache strictement rien sur elle, elle a retenu notre intérêt dans la mesure où elle soulève la question de la participation des femmes médiévales dans les activités militaires de leur société.

Rappelons que la princesse Fannou vit dans le château almoravide, à Marrakech, durant la première moitié du XII^e siècle, période où la gloire des Almoravides est en plein déclin. S'il est impossible de connaître le rôle qu'a joué Fannou dans la cour royale, on sait que durant le règne d'Ali ben Youssef ben Tachfine (1083-1142), de nombreuses femmes convoitent le poste de conseillère politique auprès de l'émir, tandis que certaines princesses aspirent ouvertement à l'exercice du pouvoir. La princesse Fannou a-t-elle été l'une d'elles ? La seule chose qu'on sait avec certitude, c'est que les femmes almoravides ont participé vigoureusement à la gestion des affaires publiques de la dynastie, tout comme certaines d'entre elles ont participé au combat contre les Almohades, nouveau mouvement religieux qui convoitait le pouvoir.

Menés par le réformateur berbère, le faqih Mohammed ibn Toumart (1080 ?-1130), et soutenus par des tribus berbères, les Almohades (monothéistes) prêchent à la fois l'unité de Dieu et le retour au Coran pour contrer le juridisme malékite des Almoravides. Organisant une communauté

religieuse et militaire, Abd al-Mumin (1100-1163), disciple et successeur d'ibn Toumart, se lance dans la guerre sainte contre les Almoravides. En 1145, il parvient à conquérir Tlemcen, Oran et Fès. Plus tard, soit en mars 1147, il attaque Marrakech, dernier bastion de la résistance des Almoravides. Après cinq jours de combat sous les murs, le conquérant et ses troupes investissent finalement la ville. Néanmoins, il leur faudra combattre une journée de plus, jusqu'à midi, parce que le palais des Almoravides n'est pas encore conquis. En fait, les Almohades n'ont pu investir le palais qu'une fois la princesse Fannou tombée au combat. Les historiens sont d'ailleurs unanimes. Selon Henri Terrasse : « La *qasba* résista avec acharnement, mais succomba à son tour lorsqu'eut été tuée une jeune fille almoravide qui combattait habillée en homme⁽¹⁰⁾. » Quant à Lévi Provençal, il écrit :

On [Les Almohades] ne put y pénétrer [dans le palais des Almoravides] qu'une fois que Fannu, fille de Umar ben Yintan eut péri. Elle avait ce jour-là combattu les Almohades, vêtue en homme. Les Almohades étaient émerveillés de sa conduite au combat et de la bravoure dont Allah l'avait dotée ; elle était vierge. Sitôt qu'elle eut péri, le château fut enlevé. Jusqu'au moment où elle fut tuée, les Almohades ne savaient si c'était une femme ou non⁽¹¹⁾.

Or pour arriver à ce degré d'habileté dans le maniement de l'épée, la princesse Fannou a dû suivre un long entraînement, c'est-à-dire un enseignement quotidien. Notons par ailleurs qu'elle ne fut pas la seule à manier l'épée. La fille d'ibn Toumart a combattu son père durant une journée entière pour lui prouver qu'elle est digne d'être un calife. Autrement dit, au XII^e siècle, certaines femmes convoitaient le califat et apprenaient les techniques militaires sans que cela choque forcément.

(10) Henri Terrasse, *Histoire du Maroc* (Casablanca : Atlantides, 1949), 290.

(11) Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade, fragments manuscrits du « Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escorial* (Paris : Librairie orientaliste, 1928), 170-171.

Sources

~ Abd al-Aziz ibn Abd Allah, *Mazahir al-hadarah al-maghribiyah*, vol. 2 (Dar al-Bayda : Dar al-sulami lil-talif wa-an-nashr, 1597-1958), 127.

~ Gaston Deverdun, *Marrakech des origines à 1912*, vol. 1 (Rabat : Éditions techniques Nord-Africaines, 1959), 160.

~ Henri Terrasse, *Histoire du Maroc* (Casablanca : Atlantides, 1949), 290.

~ Lévi Provençal, trad. Sayyid Mahmmoud Abd al-Aziz Salem et Mohammed Salah ed-Dine al-Hilmi, *Al-Islam fi al-maghrib wa al-andalus*, (Qahirat : Nahdhat misr, 1956), 251.

~ Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade, fragments manuscrits du « Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escurial* (Paris : Librairie orientaliste, 1928), 168-171.

Nazhun bint al-Qila'i

(?-1155 ?)

Nazhun bint al-Qila'i est une grande poète de Grenade qui a vécu durant le règne des Almoravides. Ses poèmes suggèrent qu'elle serait l'une des premières consciences féministes du monde. Nous considérons le féminisme comme une activité politique dans la mesure où cette idéologie remet en cause les structures sociales patriarcales. Or ces structures caractérisent souvent les régimes politiques autoritaires. Ce qui explique notre intérêt pour cette poète.

Nazhun a été ignorée par les historiens. Une première conséquence de cette omission est qu'on ne sait presque rien de sa situation personnelle, y compris le cadre temporel dans lequel elle a vécu. On sait par contre que son père était le cadi (juge) grenadin Abou Bakr Mohammed ibn Ahmad ibn Khalaf al-Qila'i. Nazhum fait probablement partie de la noblesse grenadine, quoique certaines sources avancent qu'étant donné le langage obscène de la poète, cette dernière aurait des origines populaires. En tout cas, la qualité de ses vers semble indiquer qu'elle a reçu une éducation sophistiquée. D'ailleurs, certaines sources la qualifient de femme érudite. Et si les chercheurs modernes situent l'année de sa mort autour de 1155, les sources classiques en revanche avancent la date vague du XII^e siècle, car Nazhun a connu certains personnages de Grenade de ce siècle, à savoir Abou Bakr ben Saïd, gouverneur de Grenade, ainsi que les poètes Abou Bakr al-Makhzumi et Abou Bakr ben Quzman.

Mais il faut croire que Nazhun a été boudée par les historiens de son temps à cause de sa totale transgression des codes sexués des comportements. La poète ne s'est imposée aucune restriction dans la pratique de sa sexualité ni aucune censure dans son écriture poétique. Aussi, le satiriste al-Makhzumi la traite de « pute », pendant que le critique littéraire contemporain Louis Di Giacomo la qualifie de courtisane. Pourtant, les poèmes de Nazhun semblent indiquer qu'on est tout bonnement en présence d'une femme qui a refusé de se soumettre aux constructions sociales sexuées des comportements de son temps.

En effet, premièrement, un échange de vers entre Nazhun et le ministre Abou Bakr ben Saïd nous informe que celle-ci mène une vie sexuelle libre et qu'elle l'assume tout à fait. Ben Saïd lui reproche d'avoir une foule d'amants et de bien-aimés, si bien qu'elle n'a plus de temps à lui consacrer. Loin de nier la chose, celle-ci lui répond tout simplement que si elle a plusieurs amants, son cœur sait cependant donner la priorité à Abou Bakr. Par ailleurs, un échange d'invectives satiriques entre Nazhun et al-Makhzumi nous montre la liberté d'expression que s'accorde Nazhun malgré la désapprobation sociale qu'elle encourt : si un poète masculin peut recourir sans conséquence à un langage cru, comme c'est le cas pour al-Makhzumi, il en est tout autrement pour la poète qui transgresse les frontières de la bienséance imposées au langage féminin.

Pour situer le contexte de ces invectives, rappelons qu'Abou Bakr al-Makhzumi est considéré comme l'un des meilleurs satiristes de son temps. Par ailleurs, il est aveugle et il est originaire d'Almodovar, ville dont les habitants ont une réputation peu flatteuse à l'époque en Andalousie. Enfin, la transcription d'Almodovar en arabe donne le mot « al-modaouar », ce qui signifie « rond ». Or selon certaines recherches linguistiques, les termes « aveugle » et « modaouar » signifient également « pénis », et peut-être bien « fesses », dans un lexique obscène⁽¹²⁾. Cela dit, l'échange des invectives entre les deux poètes a eu lieu dans le salon de la cour où al-Makhzumi fait l'éloge de l'endroit, le qualifiant de paradis terrestre dont les bienfaits sont perceptibles par les oreilles. Intrigué, le gouverneur ben Saïd s'enquiert : « Seulement par les oreilles ? » Al-Makhzumi lui répond qu'il a dit cela seulement pour que Dieu lui envoie un « salaud » qui remarquerait que le poète de ces éloges est un aveugle. Ben Saïd retire sur-le-champ ses paroles pendant que Nazhun s'interroge comment une personne d'Almodovar pourrait apprécier un majlis an-naïm, c'est-à-dire un salon

cultivé. Une fois informé de l'identité de son interlocutrice, al-Makhzumi rétorque : « J'ai entendu parler d'elle, que Dieu ne lui apporte aucune bonne nouvelle et qu'Il ne lui montre rien d'autre qu'un pénis. » Sans gêne, Nazhun lui réplique : « Vous vous êtes contredit, vieux vicieux ! Qu'est-ce qu'il y a de mieux donc pour une femme que ce que vous avez mentionné ? » Or selon les codes sexués des comportements, une telle franchise à propos de l'appréciation féminine de la sexualité constitue une brèche imposée autant au corps qu'au langage féminin. Aussi le satiriste réfléchit un instant avant de réciter les vers suivants :

*Un air de beauté couvre le visage de Nazhun,
qui est pourtant dépourvu de toute pudeur.
Les prétendants de Nazhun ont quitté les autres femmes,
celui qui vient à la mer, renonce aux petits canaux⁽¹³⁾.*

En d'autres termes, selon al-Makhzumi, le manque de pudeur a chassé toute trace de beauté du visage de Nazhun, tout comme sa liberté sexuelle a déformé son corps au point d'en faire une vaste mer. Saisissant l'insulte, la poète lui répond par une autre :

*Dites à la mauvaise langue un mot,
à réciter jusqu'à ce qu'elle rencontre son créateur.
Vous avez grandi à Almodovar,
et la merde a meilleure odeur que son air.
Là-bas, les Bédouins se sont mis
à marcher, en se balançant et en se dandinant.
C'est ainsi que vous vous êtes
épris des « rondeurs ».
Vous avez été créé « aveugle »,
Mais vous vous êtes égaré dans les voies sinueuses.
J'ai répondu à un poème par un autre,
Alors dites-moi, lequel est le plus poétique ?
Si la création m'a faite femme,
ma poésie est masculine⁽¹⁴⁾.*

En jouant sur l'ambivalence des mots « rond » et « aveugle », Nazhun renvoie doublement la balle à al-Makhzumi : d'un côté elle affirme que c'est lui qui est obsédé par les pénis, et de l'autre elle ridiculise sa sexualité, voire son homosexualité. Elle prouve alors à son audience que même si elle est une femme, c'est-à-dire un être subordonné selon la construction sociale des sexes, sa poésie appartient au genre supérieur. Étant donné cette

affirmation, certains critiques littéraires comptent Nazhun parmi les premières consciences féministes du monde.

(12) Marlé Hammond, “He said ‘She said’: Narrations of Women’s Verse in Classical Arabic Literature. A Case Study : Nazhun’s Hija’ of Abou Bakr al-Makhzumi”, *Arabic Middle Eastern Literatures* 6. 1 (2003) : 8-9.

(13) C’est nous qui traduisons ; Ahmad ibn Mohammed al-Maqqari, *Nafh al-tib min ghusn al-andalus al-ratib*, vol. 2 (Amsterdam : Oriental Press, 1967), 635.

(14) Abd Muhanna, *Mu’jam al-nisa ah-shairate fi al-jahiliya wa l-islam* (Beyrouth : Dar al-kutub al-ilmiya, 1990), 250-251.

Sources

- ~ Abd Muhanna, *Mu'jam al-nisa ach-chairate fi al-jahiliyya wa l-islam* (Beyrouth : Dar al-kutub al-ilmiya, 1990), 250-251.
- ~ Ahmad ibn Mohammed al-Maqqari, *Nafh al-tib min ghusn al-andalus al-ratib*, vol. 2 (Amsterdam : Oriental Press, 1967), 635-638.
- ~ Ibn al-Abbar al-Qudaii, Ihsan Abbas dir., *Tuhfat al-Qadim* (Beyrouth : Dar al-gharb al-Islami, 1986), 236-238.
- ~ Louis Di Giacomo, *Une poète grenadine du temps des Almohades, Hafsa bint Al-Hajj* (Paris : Collection Hespéris, 1949), 17.
- ~ Marlé Hammond, "He said 'She said': Narrations of Women's Verse in Classical Arabic Literature. A Case Study : Nazhun's Hija' of Abou Bakr al-Makhzumi", *Arabic Middle Eastern Literatures* 6. 1 (2003) : 3-18.
- ~ Teresa Garulo, *Diwan de las poetisas de Al-Andalus* (Madrid : Hiperion, 1986), 110-120.
- ~ Vizir Lisan-Eddine ibn al-Khatib, *al-Ihata fi akhbar gharnata*, vol. I (Qahirah : Maktabat al-khanghi, 1973), 424-427.

Hafsa bint al-Hajj ar-Rakuniya

(1135-1191)

Hafsa bint al-Hajj ar-Rakuniya est l'une des grandes figures de la cour de Grenade, en Espagne musulmane. Elle a été une poète puissante, et, sans le vouloir, la cause de la disgrâce du poète et vizir Abou Jafar. De ce fait, elle a indirectement contribué au complot qui s'est tramé à l'encontre d'Abou Saïd Uthman, roi de Grenade en 1163.

Rappelons préalablement que Hafsa bint al-Hajj ar-Rakuniya est née en 1135 à Grenade, au sein d'une famille berbère opulente. Si on ne sait rien de son enfance et de sa jeunesse, on peut déduire en revanche de la qualité de sa poésie qu'elle a dû recevoir une éducation très poussée. De même, elle a dû grandir à Grenade, ville florissante d'Andalousie, où certains parents se préoccupent du raffinement de l'esprit de leurs filles et leur enseignent la poésie, la littérature et la musique. Cela dit, Hafsa entre en scène vers 1154, quand le poète aristocrate grenadin Abou Jafar ben Saïd s'éprend d'elle et lui dépêche une invitation. Certes, Abou Jafar a des raisons de croire que sa demande sera exaucée : il est un prétendant de qualité. Il est le fils d'Abd al-Malik, seigneur de Qalâat Yahsoub, appelée également Qalâat Bani Saïd, ville au nord-ouest de Grenade. De plus, il assiste son père dans la gestion des affaires publiques et est reconnu comme un excellent poète. Mais Hafsa l'ignore. Et elle n'agit pas de la sorte par pudeur ou par timidité, mais tout bonnement parce qu'elle est occupée avec quelqu'un d'autre, comme peuvent en témoigner ces quelques vers qu'elle adresse à cet amant :

*Est-ce moi qui irai te voir ou toi qui me rendras visite ?
Mon cœur désire toujours ce dont tu as toi-même envie.
Ma bouche est une source douce et limpide, et la frondaison de ma chevelure donne un
ombrage épais.
Or j'espère que tu seras altéré et en plein soleil quand l'heure de la méridienne te surprendra
en ma compagnie...*⁽¹⁵⁾.

Notons ici que Hafsa ar-Rakuniya ne correspond pas à l'image qu'on pourrait se faire d'une femme médiévale, soit une femme recluse, docile et pieuse. Loin de là, celle-ci est connue pour son franc-parler et pour ses satires mordantes. De plus, elle a mené sa vie telle qu'elle le désirait. Elle a eu plusieurs amants et elle ne s'en est jamais cachée. D'ailleurs, une bonne partie de sa poésie est un éloge à l'amour et à la sensualité. Hafsa a également tout fait pour être autonome durant toute sa vie, et elle a réussi.

Voyant que son invitation reste sans réponse, Abou Jafar réitère sa demande auprès de Hafsa, en lui dépêchant des vers désespérés :

*[...] Ah, si tu voyais quel état est le mien, alors que la nuit a laissé tomber ses ombres !
Je gémis tristement d'ardente passion au point que, [ayant entendu un être plus gémissant que
lui], le ramier prend un répit.
Je suis un amant dont le désir véhément qu'il a pour sa bien-aimée prolonge le tourment.
Elle l'a traité avec rigueur et n'a même pas répondu à ses salutations*⁽¹⁶⁾.

Sans tarder, Abou Jafar obtient une réprimande à cause de sa méconnaissance du code de l'amour, mais aussi un rendez-vous dans son jardin kimama (bouton de la rose), bien entendu tout en vers :

*[...] Tu es dans l'erreur la plus complète [sur le code de l'amour] et le pouvoir que tu détiens
ne te donne aucun avantage.
Depuis que tu es dans cette compétition, tu n'as pas cessé d'avoir la sécurité pour compagne ;
Mais voici que tu viens de faire un faux pas et que tu t'es couvert de honte en divulguant ton
amertume.
Par Dieu, les nuages versent en tous temps leurs eaux ;
En tous temps aussi la fleur fait éclater sa kimama [son bouton] !
Si tu avais connu mon excuse, tu aurais retenu ta médisante langue*⁽¹⁷⁾.

Dès lors, Hafsa et Abou Jafar se fréquentent. Malgré quelques brouilles, leur relation durera une dizaine d'années. Encore une fois, ce qui étonne dans cette relation, c'est qu'elle contredit l'image qu'on pourrait se faire des mœurs médiévales. En effet, loin de vivre leur sexualité dans le cadre prescrit du mariage, les deux amants se voient régulièrement, au su et au vu

de tous et de toutes, et immortalisent sans retenue leurs joutes sensuelles par des joutes poétiques qui sans conteste ont enrichi la littérature arabe.

Mais dès la rencontre de Hafsa et d'Abou Jafar en 1154, un changement politique se produit à Grenade qui aura des conséquences majeures pour les deux amants. Maimoun ben Yaddar, gouverneur almoravide, livre la ville à ses ennemis vainqueurs, les Almohades. Deux ans plus tard, soit en 1156, Abou Saïd Uthman, fils du calife Abd al-Moumen, devient malik (roi gouverneur) de Grenade. Comme l'autorité de ce dernier s'étend à Tanger, Ceuta, Malaga et Algésiras, il décide de recruter des auxiliaires. Suivant les recommandations des notables grenadins, il embauche Abou Jafar pour remplir les fonctions de vizir. Parallèlement, comme le jeune roi aime s'entourer de femmes et d'hommes d'esprit, bientôt sa cour abrite les grands poètes du Maghreb. Inévitablement, le nouveau roi fait la connaissance de Hafsa, et pour commencer... s'éprend de son génie poétique. Désormais, la poète devient sa protégée. Aussi, en 1158, Hafsa fait partie de la députation que le roi envoie auprès de son père, le calife Abd al-Moumen, à Ribat al-Fath, en face de Salé. Comme elle a improvisé des vers qui ont su charmer le calife lors de la réception, ce dernier va lui offrir la bourgade de Rakuna, ce qui explique le patronyme d'« ar-Rakuniya », mais aussi l'autonomie financière de la poète.

Au faîte de sa carrière, Hafsa commence à vivre dangereusement. En effet, tout en continuant à fréquenter Abou Jafar, elle devient l'amante du roi. Il va sans dire que cette situation crée une tension vive entre les deux hommes. D'un côté, Abou Jafar demande au roi de le libérer de ses fonctions, lui montre une hostilité franche et fait circuler des satires mordantes à son sujet. De l'autre, le roi fait pression sur Hafsa pour qu'elle rompe avec le poète proscrit. Mais il faut croire qu'elle n'y arrive pas tout à fait, puisque ce dernier s'en prend à Abou Jafar. Menacé, le poète déchu se cache. C'est dans ces circonstances que certains membres de la famille d'Abou Jafar parviennent à le convaincre de participer au renversement du pouvoir almohade à Grenade. Averti du complot, le roi arrête Abou Jafar et le crucifie en 1163. Hafsa est très affectée par ce décès. Malgré les menaces de mort qu'elle reçoit, la poète ne cache nullement sa peine : endeuillée, elle porte des vêtements noirs.

Hafsa a-t-elle vraiment délaissé la poésie après cette perte, comme l'affirment certains historiens ? Ou serait-ce tout bonnement que les biographes n'ont pas retenu ses poèmes parce qu'elle n'est plus en

interaction avec des hommes puissants ? En tout cas, sa biographie présente une lacune d'environ une vingtaine d'années, délai au terme duquel Hafsa ressurgit sur la scène de l'histoire, cette fois-ci en tant que professeure parmi les meilleurs de son temps. D'ailleurs, sa réputation doit être à la mesure de son talent, puisqu'à la demande du calife Yacoub al-Mansour, elle se charge de l'éducation des princesses almohades dans le palais califal de Marrakech.

Hafsa s'éteint en 1191, à l'âge de cinquante-six ans, à Marrakech.

(15) Louis Di Giacomo, *Une poétesse grenadine du temps des Almohades, Hafsa bint Al-Hajj* (Paris : Collection Hespéris, 1949), 33-34.

(16) *Ibid.*, 37.

(17) *Ibid.*, 40.

Sources

- ~ Ahmad ibn Mohammed al-Maqqari, *Nafh al-tib min ghusn al-andalus al-ratib*, vol. 2 (Amsterdam : Oriental Press, 1967), 539-563.
- ~ Az-Zarkashi, *Tarikh ad-dawlatayn al-muwahidiya wa-l-hafsiya* (Tunis : al-Maktaba al-atika, 1872), 11-12.
- ~ Louis Di Giacomo, *Une poète grenadine du temps des Almohades, Hafsa bint Al-Hajj* (Paris : Collection Hespéris, 1949).
- ~ Maria Viguera, “On the Social Status of Andalusí Women”, in *The Legacy of Muslim Spain*, Salma Khadra Jayyusi ed., (Leiden : Brill, 1992), 709-724.
- ~ Teresa Garulo, *Diwan de las poetisas de Al-Andalus* (Madrid : Hiperion, 1986), 71-85.

Caïda Chamsi az-Ziwawiya

(Première moitié du XIV^e siècle)

La caïda Chamsi az-Ziwawiya fait partie des figures féminines passées qui ne peuvent qu'intriguer l'historien d'aujourd'hui. En effet, celle-ci a réussi à devenir caïda à une époque où les femmes sont considérées comme inaptes à jouer un quelconque rôle politique à cause de leur soi-disant candeur et leur émotivité. Malheureusement, les chroniqueurs de l'époque n'ont mentionné cette leader que dans le contexte du conflit politique opposant les deux fils du sultan mérinide Abou Hassan ben Othman, soit Abou Malek et Abou Abd er-Rahmane, autour de l'an 1337. On ignore donc tout sur la nature du pouvoir de Chamsi.

Rappelons que quand Abou Hassan accède au pouvoir en 1331, la dynastie mérinide montre de nombreux signes d'affaiblissement, dont les luttes de succession, les révoltes populaires, l'autonomie croissante des tribus du Rif et des tensions insurrectionnelles à Marrakech et dans le Souss. Cependant, en l'espace de quelques années, Abou Hassan réussit à stabiliser son pouvoir et à élargir son territoire en conquérant Tlemcen en 1337. De surcroît, tout le long de son règne, il tient à faire participer ses fils à la gestion des affaires publiques. Aussi il dote chacun d'eux de sa propre armée et de son propre gouvernement. De même, il les invite régulièrement à participer à ses conseils administratifs et gouvernementaux, si bien qu'ils finissent par devenir ses bras droits. Mais un beau jour, alors que le sultan tombe malade, Abou Abd er-Rahmane conçoit le projet d'accaparer le pouvoir en formant des alliances avec les vizirs et conseillers de son père.

Quand ce dernier apprend la nouvelle, il essaie de réconcilier les deux frères. Or Abou Abd er-Rahmane préfère s'enfuir. Cependant, le sultan ayant réussi à le retrouver l'emprisonne aussitôt à Oujda et il congédie les employés de son fils, y compris ibn Hidour, un boucher qui ressemble drôlement au prince.

Jouant sur cette ressemblance, ibn Hidour s'est mis en tête de se faire passer pour le prince Abou Abd er-Rahmane. Dans ses périples, il échoue dans le Rif actuel, et plus précisément parmi les Bani Yznaten, à Ziwawa, tribu dont la caïda est Chamsi. Comme cette tribu ne s'est pas soumise au pouvoir central, la caïda Chamsi accueille le prétendu prince et donne l'ordre pour qu'on lui porte allégeance. Bientôt, la nouvelle parvient au sultan Abou Hassan. Sans tarder, il dépense une somme importante d'argent auprès des Bani Yznaten pour que ceux-ci lui livrent l'homme qui usurpe l'identité de son fils. De prime abord, la caïda Chamsi refuse d'accéder à la demande du sultan. Cependant, quand elle découvre la véritable identité d'ibn Hidour autour de 1339, elle le chasse de sa tribu.

Notre intérêt pour Chamsi vient du fait que celle-ci a réussi à devenir caïda malgré les normes patriarcales qui limitent souvent le rôle des femmes à la sphère privée. De plus, elle ne s'est pas soumise au sultan, préservant de la sorte l'autonomie de sa tribu. Chamsi n'a-t-elle jamais eu à défendre militairement cette autonomie ? S'il s'avère impossible de répondre à cette question avec certitude, les luttes fréquentes entre les tribus voisines pour les frontières et les pâturages suggèrent que notre leader a eu également à faire ses preuves en tant guerrière à un moment ou un autre de son règne. Certes, selon les historiens, la caïda Chamsi a eu une douzaine d'enfants, et donc de nombreux descendants, situation qui lui aurait permis d'avoir de l'ascendant au sein de sa tribu. Mais à notre avis, ceci n'explique pas tout à fait le pouvoir dont elle a joui, puisque quand elle a donné l'ordre aux membres de sa tribu de porter allégeance au prétendu prince, Chamsi a été écoutée, y compris par les habitants des régions environnantes. En fait, il semble que celle-ci a réussi à être l'une des rares caïdas dans le monde masculin des caïds grâce à ses aptitudes personnelles.

Notons enfin que le nom de la caïda Chamsi n'est mentionné que lorsqu'il concerne un conflit qui oppose les membres de la famille royale, c'est-à-dire ceux ayant été jusqu'à une date récente les seuls sujets dignes de l'histoire officielle. Par conséquent, une question s'impose : combien d'autres femmes gisent dans l'oubli des chroniques historiques officielles ?

Sources

~ Ibn Khaldoun, *Tarikh Ibn Khaldoun*, vol. 7 (Lobnan : Dar al-kitab, 1959), 540-541.

~ Ahmad ben Khaled en-Naciri el-Slaoui, *Kitab el-istiqa li-akhbar doual el-Maghrib el-aqqa*, vol. 3 (Dar al-Bayda : an-Najah al-jadida, 1954), 132-134.

Lalla Aziza Seksawiya

(XIV^e siècle)

Lalla Aziza est une femme dont les pouvoirs spirituels et politiques se confondent. En effet, celle-ci a d'abord été reconnue comme une *saliha*, c'est-à-dire une sainte, ou mieux une « amie de Dieu ». Et c'est en tant que telle qu'elle est intervenue plus tard dans la sphère politique de son temps. Six siècles plus tard, elle est devenue une légende.

À ce propos, mentionnons que trois sources différentes nous renseignent sur Lalla Aziza. D'abord, le juriste, traditionniste, grammairien, logicien, mathématicien, astronome et historien ibn Qunfudh (1340-1408) relate sa rencontre avec la sainte dans son célèbre ouvrage *Uns al-fahir wa izz al-haqir*⁽¹⁸⁾. Ensuite, lors de son séjour dans la vallée des Seksawa au début du siècle dernier, le naturaliste français Abel Brives a recueilli la légende de la *saliha* telle que les membres de sa tribu la lui ont relatée. Enfin, en se penchant sur le phénomène du sacré, des rites et des sacrifices au Maroc, certains sociologues et anthropologues se sont indirectement intéressés à Lalla Aziza.

D'après la légende, Lalla Aziza est née dans la vallée de Seksawa, dans le Grand Atlas. Son pouvoir spirituel s'est manifesté quand elle était toute jeune. En amenant ses chèvres dans les hauteurs rocheuses de la montagne, Lalla Aziza se distingue des bergers qui se tiennent plutôt près de la rivière où l'herbe est abondante. Or malgré l'aridité du pâturage montagneux, les chèvres de Lalla Aziza sont aussi grasses que celles des autres. Un jour où le troupeau de Lalla Aziza essaime entre les sommets de la montagne, son

père, accompagné des membres du village, la rejoint pour la réprimander parce qu'elle n'écoute pas ses instructions. Elle lui répond calmement : « Regardez donc vous-même ce que mangent vos chèvres ! » À sa grande surprise, il constate que les chèvres ont la bouche pleine de blé. Dès lors, l'enfant est considérée comme une envoyée de Dieu.

Cette croyance se confirme au fur et à mesure que Lalla Aziza grandit. Contrairement aux jeunes de son âge, elle passe son temps à prier, et comme par miracle, son travail est toujours fait. Elle aime la solitude. Pourtant, elle est très attirante et plusieurs hommes ont demandé sa main. Mais elle a toujours refusé. Un jour, l'un de ces prétendants la surprend dans un chemin sans issue. Au moment où il s'apprête à la saisir, elle disparaît dans la montagne. Désormais, la réputation de sainteté de Lalla Aziza se répand au-delà de sa vallée natale. Ici, la légende rejoint la réalité, puisque c'est à l'Université al-Qaraouiyine, à Fès, que le savant ibn Qunfudh entend parler d'elle. Il fait alors le vœu de rencontrer « la dame princesse, la sainte Aziza la Seksawiya », pour reprendre ses paroles.

Cette rencontre se concrétise autour de 1362. Ibn Qunfudh est donc le témoin oculaire autant des qualités exceptionnelles de Lalla Aziza que du grand respect dont elle jouit dans sa région et bien au-delà. D'après le témoignage de l'historien, celle-ci a des suivants hommes et femmes, et nul ne bouge sans son ordre. Pourtant, elle ne domine pas, mais tout en elle inspire l'obéissance. En outre, quand elle parle publiquement, elle est d'une grande éloquence, aptitude qui lui permet de réconcilier avec succès les groupes en conflit.

En fait, jusqu'à nos jours, Lalla Aziza est encore remémorée pour la médiation qu'elle a conduite avec dextérité entre les Seksawa et le pouvoir mérinide de Marrakech. À ce propos, rappelons que le décès du sultan mérinide Abou Inan Faris, fils d'Abou Hassan, survenu en 1358, annonce une période de grande confusion pour la dynastie mérinide, connue par le règne des vizirs, parce que ces derniers plaçaient sur le trône des sultans manipulables, de sorte que le vrai pouvoir était détenu par les vizirs. C'est dans ce contexte qu'Abd al-Aziz, un autre fils d'Abou Hassan, accède au pouvoir en 1366. Néanmoins, à peine intronisé, celui-ci entreprend de consolider son pouvoir. S'il a réussi promptement à se débarrasser du vizir qui l'a nommé avec l'intention de le manipuler, il s'est heurté par contre à un pouvoir mérinide parallèle, exercé par Aboul' Fadel à Marrakech et dans le sud du Maroc, jusqu'à 1368.

Ce pouvoir mérinide parallèle s'est livré à des expéditions militaires dans le sud du Maroc dans un but expansionniste. Menées par Âmr ben Mohammed al-Hintati, général mérinide et gouverneur de Marrakech, ces expéditions sont parvenues à soumettre les localités de cette région les unes après les autres. C'est ainsi que vint le tour des Seksawa ; al-Hintati avait réuni 6 000 hommes dans l'intention de les attaquer et de les soumettre, comme il l'avait fait avec d'autres régions du sud du Maroc. Toutefois, comme le général mérinide explique à ibn Qunfudh, il a été conquis par les pouvoirs de Lalla Aziza, si bien qu'il ait renoncé à son expédition militaire. Comme il témoigne à ibn Qunfudh, la saliha parvient à l'en dissuader par ses seuls mots :

J'ai eu un long entretien avec Lalla Aziza. Cette femme est une merveille, elle répondait à mes questions avant que je ne les pose, et donc, je n'ai pas pu lui refuser ce qu'elle me demandait ; je n'ai jamais vu d'arguments plus puissants que ceux qu'elle me présentait⁽¹⁹⁾.

Et c'est au tour d'ibn Qunfudh de s'étonner en remarquant que le général al-Hintati est un homme doté lui-même d'une grande subtilité. Donc, en plus des manifestations extraordinaires du pouvoir spirituel de la sainte, ibn Qunfudh rapporte également le double rôle politique que cette dernière a joué. D'un côté, Lalla Aziza remplit une fonction de médiation et de réconciliation entre les groupes importants de sa région. De l'autre, elle pacifie les relations entre les Seksawa et les Mérinides.

Si l'historien s'arrête ici, la légende se poursuit : la réputation de la sainte s'est tellement répandue qu'elle est parvenue au palais royal. Souhaitant la connaître, le sultan la fait demander à Marrakech. Certes, de prime abord, Lalla Aziza est honorée. Mais bientôt, étant donné l'ascendant qu'elle exerce sur le peuple, elle devient trop gênante. Se sentant menacé, le sultan la jette en prison. S'ensuivent alors plusieurs tentatives ratées d'assassinat : comme Lalla Aziza sait que les plats qu'on lui offre sont empoisonnés, elle refuse de les manger. Un beau jour, le poison lui est offert par la plus loyale de ses domestiques. Elle comprend alors qu'elle n'a pas le choix, elle doit manger le plat empoisonné. Mais avant de s'exécuter, elle exige qu'une fois morte, son corps soit attaché à un mulet et qu'il soit inhumé là où le mulet s'arrêterait.

Le vœu de Lalla Aziza est exaucé : le mulet inspiré ne s'arrêtera qu'une fois arrivé à Seksawa. La sainte est alors inhumée en grande pompe.

Aujourd'hui, soit six siècles plus tard, le tombeau de Lalla Aziza est encore un lieu de pèlerinage, de prières et de recueillement.

(18) Ibn Qunfudh, texte arabe établi par Mohammed el-Fasi et Adolphe Faure, *Uns al-faqir wa-izz al-haqir* (Rabat : Éditions techniques Nord-Africaines, 1965), 86-87.

(19) C'est notre traduction d'ibn Qunfudh, *ibid.*, 87.

Sources

- ~ Abel Brives, *Voyages au Maroc 1901-1907* (Alger : Jourdan, 1907), 256 et 326-342.
- ~ Ahmad ben Mohammed al-Kanouni al-Abdi, *Jawahir al-Kamal*, vol. 2 (Rabat : Jamïyyat al-baht wa an-nachr, 2004), 80-81.
- ~ Elaine Combs-Schilling, *Sacred Refuge : The Power of a Muslim Female Saint*, dernier accès le 27 mai 2013, <http://www.forusa.org/interfaith/islam.html>.
- ~ Fatima Mernissi, "Women, Saints, and Sanctuaries", in *Unspoken Words, Women's Religious Lives*, Nancy Aver Falk et Rita Gross eds. (California: Waldsworth, 2001), 144-153.
- ~ Ibn Qunfudh, texte arabe établi par Mohammed el-Fasi et Adolphe Faure, *Uns al-faqir wa- izz al-haqir* (Rabat : Éditions techniques Nord-Africaines, 1965), 86-87.
- ~ Jacques Berque, *Structures sociales du Haut-Atlas* (Paris : P.U.F., 1955), 281-298.
- ~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 15 (Salé : Association des auteurs marocains pour la publication, 2005), 5026-5028.
- ~ Paul Pascan, "The Me'ruf of Tamjlocht or the Rite of the Bound Victim", in *Islamic Dilemmas : Reformers, Nationalists and Industrialization, The Southern Shore of the Mediterranean*, Ernest Gellner ed. (Berlin : Mouton Publishers, 1985), 132-145.

Fatima al-Horra

(Deuxième moitié du XV^e siècle)

Ce que nous savons de Fatima al-Horra semble être une combinaison de légendes et de faits historiques. Elle a été l'épouse d'Abou Hassan, sultan nasride qui a régné à Grenade de 1464 à 1482, et la mère du dernier sultan arabo-musulman en Espagne, Mohammed XI Abou Abdallah az-Zughbi (l'infortuné), connu sous le nom de Boabdil. D'après les chroniqueurs de l'époque, Fatima al-Horra a été « le génie diabolique » de son fils, et c'est en tant que tel qu'elle a joué un rôle important dans l'histoire politique médiévale méditerranéenne.

Précisons au préalable qu'il y a une confusion au sujet du nom de la sultane mère de Boabdil. Certaines sources l'appellent Aïcha al-Horra, d'autres, Fatima al-Horra. Or à ce propos, les recherches menées par l'historien Luis Seco de Lucena méritent d'être plus connues. En étudiant l'arbre généalogique de la grande famille nasride, de Lucena découvre que la sultane se nomme Fatima et qu'elle a pour titre al-Horra (la femme souveraine). De plus, il a réussi à élucider les causes de la confusion : des chroniqueurs ont confondu Fatima al-Horra avec Aïcha al-Horra, l'une des épouses de Boabdil. Quoi qu'il en soit, la sultane Fatima entre en scène politique quand son époux, le sultan Abou Hassan, s'éprend d'une esclave chrétienne, Isabel de Solis, prénommée Turraya (Zoraya dans les sources espagnoles), au point de la délaissier, elle, l'épouse légitime, et de concevoir de céder le trône au fils de Turraya et non à Boabdil, qui est pourtant

l'héritier légitime, puisqu'il est l'aîné. Indignée, Fatima al-Horra encourage ses fils à se rebeller contre leur père.

Suivant les conseils de leur mère, les princes rebelles, Abou Abdallah et Youssef, s'enfuient d'al-Hambra durant la nuit et se rendent à Guadix, à proximité de Grenade. Comme le sultan Abou Hassan se trouve à ce moment-là dans une villa de plaisance, Boabdil sera proclamé roi de Grenade par la population le 15 juillet 1482.

Pour comprendre le soutien populaire dont Boabdil a bénéficié à Grenade, rappelons que la dynastie nasride (1232-1492) a consolidé son pouvoir en Espagne, après la chute des Almohades en 1212. Mohammed I ibn Nasr, fondateur de cette dynastie, a reconnu la Couronne chrétienne de Castille et a accepté de lui payer une redevance. En contrepartie, il a obtenu la reconnaissance de son État à Grenade. Il faut préciser ici qu'au milieu du XIII^e siècle, la reconquista (reconquêtes chrétiennes de l'Espagne musulmane) était presque achevée. Tolède a été conquise en 1085, Cordoue, en 1236 et Séville, en 1248. Donc, seule Grenade échappe encore au projet d'unification et de christianisation de l'Espagne.

Pour les deux prochains siècles et demi, Mohammed I ibn Nasr va réussir à raviver les gloires du monde arabo-musulman en Espagne. D'abord, il construit son célèbre palais al-Hambra, que ses successeurs vont agrandir et embellir. De même, il soutient généreusement les arts et les sciences, pratique que ses descendants poursuivront. En abritant de nombreux artistes et intellectuels, la cour nasride devient l'un des centres culturels les plus productifs de la Méditerranée. Par ailleurs, les activités commerciales des Nasrides vont contribuer à faire de Grenade la ville la plus prospère de l'Espagne.

Cependant, à partir de la deuxième moitié du quinzième siècle, le règne nasride devient de plus en plus précaire. D'un côté, Ferdinand, héritier du roi d'Aragon, épouse la princesse Isabelle de Castille en 1469. Or ce mariage annonce l'unification de l'Espagne : les terres chrétiennes sont constituées à l'époque du royaume d'Aragon et du royaume de Castille. De l'autre côté, au lieu de faire face au danger imminent qui pèse sur sa dynastie, le sultan Abou Hassan passe son temps à se divertir avec ses nombreuses esclaves sexuelles. De plus, pour accroître ses finances amoindries par les conflits territoriaux, il accable ses sujets d'impôts et refuse de payer la redevance habituelle à Castille. Cela va sans dire qu'avec de telles politiques, Abou Hassan devient très impopulaire. Aussi, quand

Boabdil prend le pouvoir en 1482, il bénéficie du soutien de la quasi-totalité de la population de Grenade. Fatima al-Horra a réussi donc à transférer le pouvoir de son conjoint Abou Hassan, à son fils Boabdil.

De façon similaire, Fatima al-Horra a réussi à libérer Boabdil, quand ce dernier est tombé en captivité. Rappelons qu'en 1483, Boabdil entreprend d'attaquer Lucena, ville de Castille, dont le seigneur Diego Fernandez de Cordoba n'est qu'un jeune homme d'à peine dix-neuf ans. Vaincu, Boabdil devient le captif d'Isabelle et de Ferdinand. Fatima al-Horra déploie alors tous ses moyens pour libérer son fils. Ses démarches finissent par aboutir en 1487. Une fois libéré, Boabdil reprend le pouvoir à Grenade.

Toutefois, l'étau se resserre chaque jour davantage autour des souverains musulmans en Espagne. La reconquista continue : Malaga est reconquise en 1487, et Grenade assiégée en 1491. Comme Boabdil refuse de se rendre, Ferdinand, à la tête d'une armée de 10.000 chevaux, envahit les plaines de Grenade, détruit les récoltes et les vergers et assiège la ville. Privé d'eau et de nourriture, Boabdil capitule le 2 janvier 1492.

Lors de cette capitulation, le sultan Boabdil, son épouse, ses enfants et sa mère Fatima al-Horra portent leurs plus beaux vêtements et s'entourent de faste. Puis, ils cheminent la tête haute, loin de Grenade. Des hauteurs d'une colline, Boabdil s'arrête, regarde en arrière, soupire et éclate en sanglots. Fatima al-Horra lui dit alors sa célèbre phrase : « Ne pleure pas comme une femme pour ce que tu n'as pas su défendre comme un homme ». Désormais, jusqu'à nos jours, les Espagnols désignent les hauteurs de cette colline par « El-ultimo suspiro del Moro » (le dernier soupir du Maure). Mais az-Zughbi (l'infortuné), pouvait-il faire autre chose que pleurer la fin des huit siècles de l'empire arabo-musulman dans la péninsule ibérique ?

Boabdil, son épouse, ses enfants et Fatima al-Horra se sont retirés à Fès et sont décédés au Maroc.

Sources

~ Philip K. Hitti, *History of the Arabs* (London : MacMillan, 1970), 548-556. La version arabe de ce document a été publiée avec le titre de *Tarikh al-Arab*, vol. 2 (Beyrouth : Dar al-kachf, 1961), 653-660.

~ Rachel Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides* (1232-1492) (Paris : Éditions de Boccard, 1973), 148-161 et 368.

~ Nada Mourtada-Sabah, “‘I am by God, Fit for High Positions’: On the Political Role of Women in al-Andalus”, *British Journal of Middle Eastern Studies* (November, 2003) : 198-199).

~ Luis Seco de Lucena, « La Sultana Madre de Boabdil » *al-Andalus* 12 : 2 (1947) : 359-390.

Sayyida al-Horra

Hakimat Tétouan (1493-1562)

Sayyida al-Horra figure parmi les femmes les plus puissantes de la scène politique marocaine. Celle-ci a gouverné Tétouan et le nord-ouest du Maroc au-delà de trente ans, à une époque où le pays était convoité sans trêve par le Portugal et l'Espagne. Or non seulement al-Horra fait avorter les ambitions expansionnistes de ces puissances européennes émergentes, mais elle fait aussi de ces deux régions un territoire qui leur inspire autant la crainte que le respect.

Pour comprendre le rôle qu'a joué Sayyida al-Horra dans l'histoire politique du nord-ouest du Maroc, rappelons que le XV^e siècle a été une période critique pour la souveraineté du pays. En plus de la menace que représentent les Ottomans pour ses frontières orientales, du côté de l'Algérie, le Maroc est la proie d'attaques répétées des Portugais et des Espagnols le long de ses côtes atlantiques et méditerranéennes. C'est ainsi que Ceuta a été conquise par les Portugais en 1415 et Melilla par les Espagnols en 1497. Par ailleurs, si le Maroc perd son intégrité territoriale au profit des envahisseurs extérieurs, il la perd également de l'intérieur. En effet, les derniers sultans mérinides et leurs successeurs ouattassides n'arrivent plus à maintenir toute la population du Maroc sous leur autorité. Chemin faisant, des régions politiquement autonomes s'affirment ici et là. Il en est ainsi entre autres pour Chefchaouen qui, dès 1471, est gouverné par le prince idrside Ali ibn Rashed, le père de Sayyida al-Horra.

Il faut dire qu'Ali ibn Rashed fait partie de nombreux princes de la noblesse andalouse qui ont immigré au Maroc après la chute de Grenade, et qui donc ont eu besoin d'un territoire à gouverner. Une fois établis à Chefchouen, ibn Rashed et sa conjointe espagnole, Zahra Fernandez, ont eu un fils et une fille, al-Horra. S'appuyant sur l'acte de mariage de celle-ci avec le sultan Ahmad al-Ouattassi, certaines sources affirment que son prénom est bel et bien « al-Horra »⁽²⁰⁾, alors que d'autres soutiennent qu'elle s'appelle soit Aïcha, soit Fatima, et qu'« al-Horra » désignerait tout simplement son titre de « femme souveraine ».

Issue d'un mariage mixte, Sayyida al-Horra maîtrise l'arabe et l'espagnol. De plus, dès son jeune âge, elle étudie auprès des meilleurs professeurs du pays. Certes, cette éducation a dû l'aider à bien cerner les enjeux politiques de son temps. Cependant, en plus de cette éducation, al-Horra a été initiée à la pratique de la politique alors qu'elle avait à peine dix-huit ans. Rappelons qu'elle a épousé le sultan de Tétouan, al-Mandari II, en 1510. Or par le biais de ce mariage, al-Horra a pu participer à la gestion des affaires publiques de Tétouan ainsi qu'aux opérations militaires contre les Portugais et les Espagnols. Et contrairement à ce que voudraient les stéréotypes sexuels, des deux conjoints, c'est al-Horra qui mène la scène politique et la guerre contre les envahisseurs étrangers avec une dureté implacable. D'ailleurs, c'est en vain que son conjoint l'implore à plusieurs reprises de se radoucir pendant que Don Afonso de Noronha, gouverneur de Ceuta, déplore maintes fois sa prédisposition à la guerre. Cette dureté lui vaut de nos jours l'épithète de « la Dame de fer du monde arabo-musulman ».

Au décès de son conjoint en 1518, Sayyida al-Horra accède au pouvoir. Désormais, elle devient la gouverneure incontestée de Tétouan et du nord-ouest du Maroc, tout comme elle devient la chef de la piraterie qui se pratique au nord-ouest de la Méditerranée. Cette double fonction pourrait surprendre. Toutefois, pour *Hakimat* Tétouan (gouverneure de Tétouan), la pratique de la piraterie s'inscrit dans la continuité de la guerre contre les Portugais et les Espagnols. En fait, celle-ci fait du port de Tétouan l'un des sièges clés de son pouvoir politique. Elle y bâtit et répare des bateaux. Elle y monte une flotte. Et de là, elle donne l'ordre à ses capitaines d'aller aussi loin que possible en haute mer, les buts étant de contrer les plans des envahisseurs étrangers, de capturer leurs flottilles et de garnir le trésor public de butin et de rançons – quand il y a des captifs.

Grâce à la piraterie, al-Hakimat réussit à faire échouer les plans expansionnistes des envahisseurs étrangers, tout comme elle réussit à réaliser d'importants gains financiers, ceux-ci contribuant à faire de Tétouan et du nord-ouest du Maroc l'une des régions les plus prospères du pays. De surcroît, al-Hakimat devient la partenaire diplomatique incontournable des Portugais et des Espagnols : ces derniers n'ont d'autre choix que de négocier avec elle la libération de leurs captifs. Elle signe donc de nombreux accords bilatéraux avec les hautes autorités portugaises et espagnoles, dont Don Afonso de Noronha, gouverneur de Ceuta, précédemment mentionné.

Par ailleurs, en tant que chef de piraterie, al-Hakimat noue des liens d'amitié avec d'autres pirates, dont le célèbre corsaire ottoman Kheir ad-Din, connu sous le nom de Barberousse. À cause de cette amitié, les Portugais et les Espagnols surnomment parfois al-Hakimat la « Barberoussa Tetouania ». Mais cette dernière n'a pas que des amis corsaires, elle a également des fréquentations royales. Elle finit même par épouser le sultan du Maroc, Ahmad al-Ouattassi, en 1541. Précisons qu'il s'agit toutefois d'un mariage politique. D'un côté, al-Hakimat cherche du soutien dans ses luttes contre les Portugais. De l'autre, comme le sultan perd du terrain au profit des Saadiyines, dynastie rivale, il cherche à consolider son autorité dans le nord-ouest du Maroc. Pour la première fois dans l'histoire politique marocaine, la cérémonie d'un mariage royal a lieu à Tétouan, et non dans la capitale, Fès. De plus, la mariée réside toujours à Tétouan et y exerce le pouvoir.

Al-Hakimat sera destituée en 1542, suite à un complot orchestré par un certain nombre de ses proches, dont son frère. Depuis son mariage, les uns la considèrent comme une représentante du pouvoir central, pendant que les autres n'ont jamais accepté d'être gouvernés par une femme. Certains capitaines, corsaires et officiers militaires sont dans une situation schizophrène : d'un côté, ils livrent des batailles féroces ou affrontent la haute mer sans ciller, et de l'autre, ils tremblent devant l'autorité d'une femme. Sayyida al-Horra se réfugie à Chefchaouen, où elle décède en 1562. Aujourd'hui encore, sa tombe se trouve dans la zawiya Raïssouniya, à Chefchaouen⁽²¹⁾.

(20) Des extraits de ce document sont reproduits par l'historien Abd al-Qadr al-Afiya, *Amirat al-jabal, al-Horra bent Ali ben Rashed* (Tétouan : Nour, 1989), 30-36.

(21) *Ibid.*, 20.

Sources

~ Abd al-Qadr al-Afiya, *Amirat al-jabal, al-Horra bent Ali ben Rashed* (Tétouan : Nour, 1989).

~ Chantal de la Véronne, *Saïda al-Horra, la noble dame* (Paris : Hespéris-Tamuda, 1956) : 222-225.

~ Mohammed ibn Azzuz Hakim, *Tatawiniyat fi dhakirat at-tarikh* (Tétouan : Matbaat al-khalij al-Arabi, 2001), 12.

Ouda ou Massouda al-Wazkitia

(1532-1590)

La princesse saadienne Massouda al-Wazkitia est une figure unique de la scène politique marocaine. Certes, Fatima al-Fihri a fait construire la mosquée et l'Université al-Qaraouiyine au IX^e siècle. Cependant, al-Wazkitia demeure la seule à s'être entièrement dévouée aux grands projets de construction publique. Hélas, on ignore comment cette princesse se découvre cette passion. D'ailleurs, les seuls faits personnels qu'on sait à son sujet se limitent à sa relation avec certains hommes puissants de l'époque : elle est la fille du cheikh Aboul Abbas Ahmad ben Abdallah al-Wazkiti, l'épouse du sultan Mohammed cheikh as-Saadi et la mère d'Ahmad Mansour ad-Dahbi, l'un des plus célèbres sultans du règne saadien. En revanche, ses activités publiques ont été mieux documentées. On sait donc qu'elle est intervenue dans la sphère publique au moins de trois façons : elle a instauré des projets majeurs de construction, elle a été impliquée dans des œuvres de charité et elle a soutenu son fils dans ses luttes pour le pouvoir.

Pourtant, Massouda al-Wazkitia a vécu des événements historiques difficiles. Son époux, le sultan Mohammed cheikh as-Saadia, a réussi à unifier le pays au fil des décennies. Il a éliminé ses rivaux parmi ses proches, il a forcé les Portugais à se retirer de la quasi-totalité des côtes marocaines, il a vaincu la dynastie rivale des Ouattassides et il a reconquis Tlemcen. Cependant, il a frustré de nombreux intérêts au passage. Aussi il a été assassiné en 1557 par Hassan Pacha, fils de Kheir ad-Din Barberousse, en représailles à la prise de Tlemcen. Mohammed cheikh as-Saadi avait

désigné comme successeur son fils aîné Abou Mohammed Abdallah al-Ghalib. Toutefois, craignant pour leur sécurité, Massouda al-Wazkitia, son fils Ahmad, son beau-fils abd al-Malek et sa rivale Sahaba er-Rahmania, qu'on étudiera dans le chapitre suivant, se sont réfugiés en Algérie, puis en Tunisie et enfin à Constantinople, avant de retourner au Maroc dix-huit ans plus tard, à savoir en 1576.

Ce n'est pas clair si Massouda al-Wazkitia a conçu ses projets de construction d'infrastructures publiques déjà lors du règne de Mohammed cheikh as-Saadi, mais que son exil y a mis fin. Ce qui est sûr en revanche c'est que les projets de cette princesse s'inscrivent dans la renaissance culturelle et artistique que le Maroc a connue avec l'accession de son fils Ahmad al-Mansour ad-Dahbi (le doré), au pouvoir en 1578. Rappelons à titre d'exemple que le palais al-Badî (le Magnifique) a été érigé durant cette époque. En tout cas, les sources font remonter le premier projet de construction de cette grande dame à 1586, date à laquelle elle a fait bâtir la mosquée de Bab Doukkala à Marrakech, l'un des plus importants monuments de l'époque saadienne. De plus, elle a doté cette mosquée d'une chaire scientifique et d'une bibliothèque contenant une quantité impressionnante de livres. D'ailleurs, des décennies plus tard, ses enfants et petits-enfants ainsi qu'un ensemble de personnes intéressées par l'avancement des sciences ont honoré l'œuvre de la princesse en faisant don de livres à cette bibliothèque.

Comme Massouda al-Wazkitia a voulu que son œuvre lui survive, elle a affecté un waqf, c'est-à-dire des biens de mainmorte considérables pour assurer les futurs frais d'entretien et de fonctionnement de la mosquée. À ce propos, mentionnons que le waqf, ou encore le habs, est une donation faite à perpétuité par une personne donnée à une œuvre d'utilité publique. L'usufruit de la propriété de la personne donatrice est alloué à l'organisme de son choix durant sa vie et après sa mort. Cette institution a permis à de nombreuses femmes de participer au développement de leur société, et à ce sujet, les textes des habous peuvent être une source d'informations inédites pour les historiens.

En ce qui concerne Massouda al-Wazkitia, un texte des habous datant du 26 décembre 1586 atteste qu'elle lègue en tant que biens de mainmorte, entre autres, la totalité de l'édifice abritant les nouveaux moulins qui sont installés sur le cours de l'Oued Tasoltant, la totalité de la source d'al-Makhalis, à l'extérieur de la porte Taghazout, la totalité du terrain où cette

source est située, y compris un jardin qui en dépend et l'eau qui en jaillit – à l'exception du cours qui est réservé aux descendants d'Abou Amr al-Qastali –, et la totalité des soixante-dix boutiques dans une partie de qissariya (centre commercial) d'un quartier commerçant de Marrakech, à l'exception de la moitié de l'une d'elles qui lui revient de droit. Suite à ce processus juridique, ces biens de mainmorte ont généré des revenus au fil des siècles qui ont servi à assurer les frais d'entretien et de fonctionnement de la mosquée, que ce soit les travaux de rénovation ou les salaires des muezzins, des imams et des récitants du Coran. Désormais, grâce à la prévoyance de la princesse, la mosquée de Bab Doukkala a survécu au temps. Elle est actuellement située dans la rue Fatima Zohra.

Parallèlement à la mosquée de Bab Doukkala, al-Wazkitia a fait construire la mosquée Lalla Ouda de Meknès, tout comme elle a instauré la construction de routes, de maisons pour caravane et de nombreux ponts, dont un pont sur l'Oued Bani Bssil, un pont sur l'Oued Fès, un pont sur la rivière Oum ar-Rabia et un pont sur l'Oued Issil, probablement celui qui est situé en face de Bab ed-Debbagh à Marrakech.

Par ailleurs, Massouda al-Wazkitia a été impliquée dans de nombreuses activités de bienfaisance. Entre autres, elle a pris sous ses ailes des orphelins et elle a aidé des femmes pauvres à se marier. Al-Wazkitia a été une femme pieuse, qui se préoccupait de faire le bien autour d'elle, et qui priait et jeûnait au-delà de ce qui est requis. Une anecdote décrit d'ailleurs son degré de piété. Les historiens rapportent que cette princesse est apparue en songe après sa mort. Quand on lui a demandé comment Dieu l'a traitée, elle a répondu :

Dieu m'a pardonné mes péchés parce qu'un jour, étant occupée à satisfaire un besoin naturel et ayant entendu le muezzin commencer son appel à la prière, je remis vivement mes vêtements jusqu'au moment où l'appel à la prière fut terminé. Dieu m'a su gré du respect que j'avais ainsi témoigné en entendant prononcer son nom et il m'a pardonné⁽²²⁾.

Enfin, Massouda al-Wazkitia a soutenu son fils Ahmad, le futur sultan Mansour ad-Dahbi, dans ses luttes pour le pouvoir. Quand Mohammed al-Moutawakil a usurpé le trône, celle-ci a conseillé son fils. De même, elle l'a accompagné quand il est allé chercher du soutien militaire auprès du sultan ottoman Salim ben Sulaymane à Constantinople.

Massouda al-Wazkitia est décédée le 24 décembre 1590. Elle est enterrée dans la célèbre nécropole Qbab as-saadiyine à Marrakech. De nos jours, la

Place Lalla Ouda à Meknès commémore cette princesse.

(22) Mohammed al-Saghir al-Ifrani, trad. et éd. Octave V. Houdas, *Nozhet el-hadi bi akhbar moulouk el-karn el-Hadi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc : 1511-1670*, (Paris : Ernest Leroux, 1889), 140-141.

Sources

- ~ Ahmad ben Mohammed al-Maqqari, *Rawdat al-as al-aatirat al-anfas* (Ribat : al-Matbaa al-malakia, 1983), 63-67.
- ~ Ahmad ben Mohammed ibn al-Qadi, *Durrat al-hijal fi asma' ar-rijal*, vol. 3 (Qahirah : Dar Tourat, 1970-1971), 182-183.
- ~ Ahmad ibn Muhammad ibn al-Qadi, *al-Montaqa al-maqsour ala maathir al-califa al-Mansour*, vol. I (Ribat : Maktabat al-Maarife, 1986), 256-260.
- ~ Ahmad An-nassiri, *Kitab al-istiqa* (Dar bayda : Wizarate ath-thaqafa wa it-tisal, 2001), 68, 95, 122 et 131.
- ~ Gaston Deverdun, *Marrakech, des origines à 1912*, vol. 1 (Rabat : Éditions-Techniques Nord-Africaines, 1959), 402-404 et 413.
- ~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 18 (Salé : Association des auteurs marocains pour la publication, 2005), 6206.
- ~ Mohammad al-Saghir al-Ifrani, *Nozhet el-hadi bi akhbar moulouk el-karn el-Hadi* (Dar Bayda : Matbaat an-najah, 1998), 146-147. Pour une version française consulter : Mohammad al-Saghir al-Ifrani, trad. et éd. Octave V. Houdas, *Nozhet el-hadi bi akhbar moulouk el-karn el-Hadi, Histoire de la dynastie saadienne au Maroc : 1511-1670*, (Paris : Ernest Leroux, 1889), 140-141.

Sahaba er-Rahmania

(XVI^e siècle)

Les historiens mentionnent Sahaba er-Rahmania quand il est question de la victoire que le prince Abd al-Malek a remportée sur son neveu, Moulay Mohammed ben Abdallah, dans leur lutte pour le pouvoir, en 1576. Selon eux, c'est grâce à son intervention auprès du sultan ottoman Salim ben Sulaymane que cette victoire a pu avoir lieu. Er-Rahmania est alors décrite comme étant la mère d'Abd al-Malek, et l'une des épouses du sultan Mohammed al-cheikh as-Saadi, lequel a gouverné de 1540 à 1557. Or cette brève description indique que le rôle déterminant qu'elle a joué dans l'histoire politique du Maroc et dans celle de la dynastie saadienne leur a complètement échappé. En effet, comme le fait remarquer à juste titre Mohammed Saleh al-Amrani Benkhaldoun⁽²³⁾, Sahaba er-Rahmainia a joué le rôle d'une ambassadrice auprès de l'empire ottoman, l'une des grandes puissances du monde de l'époque. Cette intervention a assurément permis à son fils de prendre les rênes du pouvoir au Maroc. Mais elle a accompli plus que cela, puisqu'ultimement, elle a abouti à la victoire écrasante du Maroc lors de la bataille de Oued al-Makhazen en 1578, une bataille critique pour la souveraineté du pays.

Pour mieux appréhender le rôle qu'a joué Sahaba er-Rahmania, rappelons donc le contexte politique de l'époque. Quand le sultan Abou Mohammed Abdallah al-Ghalib, successeur de Mohammed al-cheikh as-Saadi, est décédé en 1574, son fils aîné, Mohammed al-Moutawakil, a accédé au trône. Or selon le plan de la succession élaboré par Mohammed

al-cheikh as-Saadi, c'est le frère aîné d'Abdallah al-Ghalib, Abd al-Malek, fils d'er-Rahmania, qui aurait dû prendre les rênes du pouvoir. D'ailleurs, dès que ce dernier ainsi que son frère Ahmad – qui sera surnommé plus tard Ahmad Mansour ad-Dahbi – ont appris la nouvelle, ils ont craint pour leur vie, et se sont exilés en Algérie, se plaçant de la sorte sous la protection du sultan ottoman.

Et soit dit en passant, certains historiens semblent confondre Ouda al-Wazkitia et Sahaba ar-Rahmania, les réduisant à er-Rahmania, qui serait alors la mère des deux frères, Ahmad et Abd al-Malek. En fait, cette confusion est compréhensible. Les deux femmes ont plusieurs points en commun : elles sont des épouses de Mohammed al-cheikh as-Saadi, et elles ont soutenu leurs fils durant leur période difficile d'exil. Cela dit, ar-Rahmania a joué un rôle déterminant dans la carrière politique des deux frères.

D'abord, Sahaba er-Rahmania a veillé à ce que les deux frères complètent leur éducation ; rappelons que quand Abd al-Malek s'est enfui en Algérie, il avait à peine quinze ans. Puis, elle a veillé à ce qu'ils s'intègrent dans la cour ottomane, sans pour autant oublier leur héritage et leur histoire politique personnelle. En effet, il semble bien que pendant dix-huit ans d'exil, Sahaba n'ait jamais perdu espoir que son fils récupère son trône. Dans ce sens, on peut dire qu'elle avait de la suite dans les idées et qu'elle a fait preuve de détermination et de persévérance. Immanquablement, elle a transmis ces valeurs aux deux frères, si bien qu'une fois adultes, ils ont conçu le projet d'aller chercher une alliance politique et du soutien militaire auprès du sultan ottoman Salim ben Sulaymane à Constantinople afin de pouvoir renverser leur neveu au Maroc.

De prime abord, le sultan ottoman a mal accueilli la requête des deux princes. Cependant, il a fini par y accéder, suite à des circonstances imprévues que Sahaba er-Rahmania a su stratégiquement exploiter. À cette époque, soit en 1574, le sultan ottoman lutte contre les occupants espagnols pour reprendre le contrôle de la Tunisie. Pour ce faire, il envoie des missives à ses gouverneurs en Algérie et à Tripoli leur demandant de dépêcher des navires qui pourraient le soutenir dans ce conflit. Apprenant la nouvelle, les deux frères décident de participer à l'opération défensive du sultan en dirigeant l'un des navires sortant d'Alger. Une fois la Tunisie reconquise, un heureux concours de circonstances va faire qu'Abd al-Malek sera le premier à annoncer la bonne nouvelle à sa mère qui, à son tour, sera

la première à en informer le sultan. Flairant là une opportunité unique, er-Rahmania demande simultanément à ce dernier d'apporter son appui à Abd al-Malek dans sa lutte pour le pouvoir contre al-Moutawakil. Sans hésiter, cette fois-ci, le sultan ottoman ordonne à son gouverneur en Algérie d'équiper Abd al-Malek en hommes et en chevaux.

Si, hormis cet événement, l'histoire n'a presque rien retenu de Sahaba ar-Rahmania, il est néanmoins possible de déduire que celle-ci a dû être une femme d'exception à plusieurs égards. En fait, le travail de diplomate ne se limite pas à un simple acte de livraison d'une lettre ou d'un message. Il nécessite du tact, de la délicatesse et un certain savoir-faire. Par conséquent, la réussite d'ar-Rahmania dans son intervention diplomatique auprès du sultan ottoman indique qu'elle a probablement reçu une éducation supérieure, qu'elle a été consciente des enjeux politiques de son temps et qu'elle possédait une grande connaissance des cours princières.

Chemin faisant, en 1576, Abd al-Malek a pu reconquérir de force son trône. Cependant, al-Moutawakil refusa de se déclarer vaincu. Il se réfugia d'abord dans les montagnes de Souss, où il put renforcer son armée. Il a ensuite tenté de prendre le pouvoir à Marrakech. Mais il faut croire que Abd al-Malek a su s'entourer de femmes puissantes, puisque cette fois, c'est sa sœur Mariam qui va l'aider dans sa lutte pour le pouvoir. En effet, celui-ci lui confie le pouvoir à Marrakech. Aussi, quand al-Moutawakil tente de prendre la Casbah, elle lui oppose une vive résistance militaire, jusqu'à ce que Abd al-Malek parvienne à chasser son ennemi.

De nouveau vaincu, al-Moutawakil se tourne vers Sébastien I, roi du Portugal, promettant de lui céder toutes les côtes marocaines en échange de son soutien militaire. Comme cette alliance compromet la souveraineté de la nation, tous les Marocains suivent Abd al-Malek. Ainsi, c'est lors du célèbre affrontement des trois rois à Ksar el-Kébir en 1578 que les cavaliers du sultan Abd al-Malek, soutenus par les forces turques, anéantiront les troupes portugaises. Or comme l'un des fruits de la mission ambassadrice de Sahaba er-Rahmania est le ralliement de son fils et du sultan ottoman, on peut avancer qu'elle a indirectement contribué à cette victoire.

Somme toute, les historiens ont raison de considérer Mohammed al-cheikh as-Saadi, l'époux de Sahaba er-Rahmania, comme l'un des grands sultans du Maroc : il a réussi à unifier la totalité du pays. Néanmoins, ce qui leur a échappé, c'est qu'er-Rahmania a joué un rôle tout aussi déterminant dans l'histoire politique de la nation et dans celle de la dynastie saadienne.

En fait, c'est grâce à ses interventions que les deux frères, Abd al-Malek et Ahmad Mansour ad-Dahbi, ont pu gouverner, ceux-ci faisant du Maroc l'une des nations les plus prospères de l'époque.

(23) Mohammed Saleh al-Amrani Benkhaldoun, *Sab' Sayiddate Morakouchiyyate bistihqaq* (Morakouch : Manchourate jaridat al-afaq al-marghebiyya, 2009), 99-111.

Sources

- ~ Ahmad ben Khaled an-Naciri, *Kitab al-istiqa'*, vol. 5 (Dar Bayda : Matbaat an-najah al-jadida, 2001), 68-69 et 72-73.
- ~ E. W. Bovill, *The Battle of Alcazar, An Account of the Defeat of Don Sebastian of Portugal at el-Ksar el-Kebir* (London : Batchworth Press, 1952), 22, 36 et 194.
- ~ Ibrahim Harakat, *Siyassa wa al-mojtama fi al-asr as-saadi*, (Dar al-Bayda : Matbaat an-najah, 1987), 253.
- ~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 13 (Salé : Association des auteurs Marocains pour la publication, 2005), 4310-4311.
- ~ Mohammed Saleh al-Amrani Benkhaldoun, *Sab' Sayiddate Morakouchiyyate bistihqaq* (Morakouch : Manchourate jaridat al-afaq al-marghebiyya, 2009), 99-111.
- ~ Mohammad al-Saghir al-Ifrani, *Nozhet el-hadi bi akhbar moulouk el-karn el-Hadi* (Dar al-Bayda : Matbaat an-najah, 1998), 120-124 et 125-127.

Zidana

(?-1715)

Si la sultane Zidana n'a pas sombré dans l'oubli, c'est grâce aux sources occidentales. Cependant, le portrait qu'on en a fait est loin d'être flatteur. Contrairement aux femmes précédemment étudiées, Zidana n'a pas œuvré dans la sphère politique dans un dessein public ; quand elle l'a fait, c'était uniquement pour poursuivre des intérêts personnels. Mais cela va sans dire que tout en assurant ses privilèges et acquis, Zidana a eu un impact public. Dans ce sens, elle a contribué au pouvoir despotique de son conjoint, Moulay Ismaïl. Au prix d'une répression sanglante, celui-ci a régné en monarque absolu de 1672 à 1727, et a mené le Maroc à l'apogée de sa puissance.

Pour comprendre le rôle qu'a joué Zidana dans le règne de Moulay Ismaïl, rappelons que Lalla Aïcha, future Zidana, a été l'une des esclaves de Moulay ar-Rachid, frère du sultan Moulay Ismaïl. Très tôt, elle a su se faire remarquer par ce dernier. Certes, Zidana ne correspond pas tout à fait aux canons de la beauté. Cependant, elle a une intuition et une pénétration exceptionnelles. Elle a été donc capable de comprendre le sultan, ses ambitions démesurées et ses méthodes tyranniques. La préférant à une foule de belles jeunes esclaves, il va l'acheter à son maître et l'épouser. C'est ainsi que Lalla Aïcha devient la première des quatre épouses légitimes du sultan. De même, quand elle donne naissance à Zidan, premier enfant du sultan, elle devient la sultane Zidana.

En tant que sultane, Zidana a joué plusieurs rôles. D'abord, elle a contribué à assurer la sécurité de son conjoint. Par exemple, elle goûte elle-même la nourriture, qui est d'ailleurs préparée dans son appartement, avant de la servir au sultan. Ensuite, elle règne sans compromis dans le harem de son conjoint. À ce propos, les chiffres avancés par les historiens varient. Certains parlent d'un sérail composé de cinq-cents femmes, pendant que d'autres avancent le chiffre de deux-mille, provenant de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, le sérail de Moulay Ismaïl est gardé par des centaines d'eunuques qui veillent sur la conduite des femmes du roi et qui font leurs provisions et messages. Ces femmes ne vont en ville qu'une fois par an, pour se rendre à la mosquée le jour d'anniversaire de la naissance du Prophète. De plus, elles ne peuvent sortir de leur chambre sans la permission du roi. Seule Zidana a le privilège d'aller où bon lui semble, aussi bien dans le harem qu'en ville. Et pour marquer son pouvoir, elle se promène dans le sérail, en se faisant porter un sabre par une servante qui marche devant elle. De même, elle réserve des traitements cruels à tous ceux et celles qui ne se montrent pas impressionnés par elle. Inversement, elle intervient auprès du sultan en faveur de ceux et celles qui lui font la cour. C'est d'ailleurs connu : pour obtenir les grâces du roi, il faut passer par Zidana, en lui faisant quelques présents.

L'ascendant qu'a la sultane Zidana sur Moulay Ismaïl est tel qu'un chroniqueur s'en étonne : « [...] l'on ne comprend point par quel endroit elle a tellement gagné le cœur du roi qu'elle a tout pouvoir sur son esprit et le tourne souvent comme elle veut. J'en ai entendu quelques-uns qui l'attribuaient à la magie⁽²⁴⁾ ». Mais dans une société patriarcale qui, de plus, tolère la polygamie et le concubinage, aussi puissant soit-il, cet ascendant est fragile. Par exemple, pendant un certain temps, Moulay Ismaïl aimera une autre femme – dont le nom n'a pas été retenu par les chroniqueurs. Et cette femme va devenir sa compagne préférée. Quand elle donne naissance à Mahamet, l'enfant tire le sultan de son indifférence habituelle à l'égard de sa progéniture. S'occupant lui-même de son fils, il lui enseigne les sciences intellectuelles et les exercices guerriers, dont le maniement du sabre et de la lance et le tir à l'arc et au fusil. Dès son jeune âge, Mahamet fera partie des toulbas (docteurs) reconnus du pays. Ses réussites lui valent le surnom de Mahamet al-alim (le savant). Mais elles lui valent également le courroux de la sultane Zidana, puisqu'il semble devenir un rival de son fils Zidan qui, en tant qu'aîné, est l'héritier présomptif au trône. Par conséquent, le dernier

rôle politique de Zidana est l'intervention dans le processus de la succession au trône.

La sultane conçoit alors le double projet de se débarrasser de Mahamet et de sa mère. Et il faut croire qu'elle a su acheter au harem les complicités nécessaires pour mener à bien son dessein. En effet, dans un premier temps, elle réussit à faire croire au sultan que sa nouvelle préférée le trompe. Indigné, ce dernier condamne à mort la mère de Mahamet par strangulation. Dans un second temps, Zidana parvient à éloigner Mahamet du royaume. Pour ce faire, elle use de son ascendant sur le sultan pour qu'il le nomme gouverneur du Tafilelt.

Rappelons que Tafilelt est le lieu où le sultan envoie les femmes qui ont cessé de lui plaire, pour qu'elles y vivent avec leur progéniture. C'est également le lieu où il marie ses filles, dont les mères sont des épouses légitimes, parce qu'à en croire les chroniqueurs, les bébés filles des concubines sont étouffées à la naissance. Il faut donc une personne de confiance pour gouverner ce monde cosmopolite de femmes et d'enfants de toutes les races et nations. Mais si la fonction de gouverneur du Tafilelt semble être un poste de confiance, il s'agit en fait d'un exil. Ce n'est donc pas étonnant de voir qu'après un premier séjour au Tafilelt, Mahamet refuse d'y retourner. Loin de réprimander son fils, le sultan le nomme gouverneur de Souss et de sa capitale, Taroudant.

Derechef, l'implacable Zidana conçoit le projet de se débarrasser du rival de son fils. Profitant de l'absence de son conjoint, elle envoie une lettre au nouveau gouverneur revêtue du sceau de l'empereur, lui ordonnant d'exécuter un cheikh (un leader religieux) qui est vénéré aussi bien du sultan que de la population. Informé par les enfants de la victime qui réclament justice, le sultan convoque son fils. Contre toute attente, il reçoit de lui la preuve de son innocence, et du même coup celle de la culpabilité de Zidana. Néanmoins, l'ascendant que celle-ci exerce sur le sultan est tel qu'il lui pardonne sans reproches – lui dont la moindre colère est habituellement ponctuée d'un coup de sabre ou suivie d'un envoi aux supplices d'une victime choisie au hasard.

Certaines sources soutiennent que loin de se repentir, Zidana va poursuivre ses intrigues contre Mahamet. Ainsi, elle lui fait croire que son père va lui retirer sa charge dès son retour de la guerre. En tout cas, Mahamet va se révolter contre son père et tenter d'occuper le Maroc en 1703. Néanmoins, son frère et rival Zidan, qui dirige l'armée du sultan,

réussit à le vaincre. Une fois capturé, Mahamet est supplicié par son père. Il décède en 1706. Certaines sources attribuent cette mort à la gangrène, d'autres soutiennent que son implacable ennemie, Zidana, l'a empoisonné. Mais si Zidana réussit à se débarrasser une fois pour toutes de Mahamet, son fils, Zidan, n'accédera pas au trône comme elle l'espérait. En fait, ce dernier connaîtra un sort semblable à celui de son rival.

Zidan sera nommé gouverneur de Souss et de sa capitale, Taroudant. Peu de temps après sa nomination, il se soulève contre son père. Comme toutes les tentatives de le faire venir au palais impérial à Meknès ont échoué, le sultan lui envoie divers présents, dont du bon vin et de belles femmes... chargées de le tuer. Zidan meurt donc étouffé pendant qu'il cuve son vin, en 1707.

Si les sources divergent concernant le rôle joué par Zidana durant l'épisode de la rébellion de son fils, une fois ce dernier décédé, elles ne mentionnent plus la terrible sultane.

Zidana est décédée en 1715.

(24) Dominique Busnot, *Histoire du règne de Moulay Ismaïl* (Paris : Mercure de France, 2002), 75.

Sources

~ Chantal de la Véronne, *Vie de Moulay Ismaïl, roi de Fès et de Maroc* (Paris : Geuthner, 1977), 5-7, 14-21 et 28-29.

~ Defontin-Maxange, *Le grand Ismaïl Empereur du Maroc* (Paris : Marpon et Cie, Éditeurs, 1929), 208-209 et 251-267.

~ Dominique Busnot, *Histoire du règne de Moulay Ismaïl* (Paris : Mercure de France, 2002), 75-77.

~ John Windus et Dominique Meunier, *A Journey to Mequinez : The Residence of the Emperor of Fez and Morocco on the Occasion of Commodore Stewart's Embassy Thither for the Redemption of the British Captives in the Year 1721* (Paris : Geuthner, 2005), 29-31.

Khната bent Bakkar

(1662 ?-1742)⁽²⁵⁾

Khната bent Bakkar est une figure marquante de l'histoire politique du Maroc. Elle a été la conseillère de son conjoint, le sultan Moulay Ismaïl, pendant un demi-siècle. Après le décès de ce dernier, et avec l'accession de son fils au trône, elle a été la dirigeante de facto du Maroc pendant seize ans. Durant ses soixante-six ans de carrière, elle a géré avec succès de nombreuses crises qui auraient pu coûter au pays son intégrité politique et territoriale. Les historiens sont d'ailleurs unanimes sur ce sujet. Les interventions de bent Bakkar indiquent qu'elle a un sens aigu de la gestion des affaires publiques et des connaissances profondes de la situation politique du pays, que ce soit sur le plan interne ou externe.

Pour mieux apprécier l'habileté politique de Khната bent Bakkar, rappelons que cette grande dame entre sur la scène de l'histoire marocaine en 1678, quand le sultan Moulay Ismaïl mène une expédition dans l'extrême sud du pays, s'avançant jusqu'aux confins du Soudan, pour y souligner l'unité politique et territoriale du royaume. À son arrivée dans la région, de nombreuses tribus arabes dépêchent auprès de lui une délégation, lui témoignant de la sorte leur allégeance. Parmi ces députations figure celle du cheikh Bakkar ben Abd Allah ben Ali al-Mghafri, leader de la tribu Mghafra et père de Khната. Cherchant à consolider son alliance politique avec le sultan, le cheikh Bakkar lui offre sa fille, Khната, qui a à peine dix ans. Plus tard, Moulay Ismaïl l'épousera, et aura un fils avec elle, Moulay Abd Allah.

Donc, à l'instar de la sultane Zidana précédemment étudiée, Khnata bent Bakkar est l'une des quatre épouses légitimes du sultan Moulay Ismaïl. Si les sources ne nous renseignent pas sur les relations entre ces épouses, elles rapportent tout de même que bent Bakkar a su se distinguer par ses qualités personnelles dans un harem royal qui compte au-delà de cinq cents épouses et concubines. Il faut dire que cette dernière a bénéficié d'une éducation solide qui l'a préparée à être la femme politique qu'elle a été. Dans sa maison natale, elle a été initiée aux sciences et aux belles-lettres. Elle a étudié ensuite auprès du cheikh Abi Abd Allah Mohammed al-Maki al-Doukali, ce qui lui a valu d'être reconnue comme faqiha, c'est-à-dire une femme érudite. De plus, loin de dormir sur ses lauriers, elle a continué à approfondir ses connaissances au jour le jour, en constituant une bibliothèque de douze mille livres dans le palais royal.

Étant donné ses vastes connaissances intellectuelles et son don pour la gestion des affaires publiques, Khnata bent Bakkar gagnera peu à peu la confiance du sultan. Bientôt, elle devient sa conseillère, et le demeurera pendant un demi-siècle, jusqu'au décès du sultan. Ainsi, elle va attirer son attention sur des situations politiques critiques, réconcilier des partis opposés et entretenir une correspondance diplomatique avec les acteurs clés de son temps. Parmi cette correspondance figure une lettre datant du 19 juin 1729, où bent Bakkar s'adresse aux États généraux de la Hollande au sujet d'un échange des captifs des actes de piraterie⁽²⁶⁾. Y figure également une lettre datant du 24 mai 1736, où celle-ci s'adresse aux habitants d'Oujda⁽²⁷⁾, ville située à la frontière de l'Algérie et qui a été convoitée par les Ottomans. Avec le ton digne d'une grande reine, bent Bakkar assure à ces habitants qu'ils sont les sujets du Maroc et qu'en tant que tels, ils seront protégés contre toute attaque. Enfin, dans une lettre datant du 13 septembre 1734, Louis XV s'adresse à bent Bakkar en la désignant la « Grande Sultana »⁽²⁸⁾. Cette appellation constitue une marque de reconnaissance du roi de France envers bent Bakkar. Autrement dit, elle indique que la sultane a exercé une influence dans les relations extérieures du royaume.

Khnata bent Bakkar exerce également une influence dans les affaires internes du pays. D'ailleurs, même si elle agit dans l'ombre de son conjoint, son influence ne passe pas inaperçue. Quand Moulay Ismaïl décède en 1727, les historiens jugent qu'en comparaison avec les centaines de fils du sultan, c'est elle qui aurait dû être l'héritière du trône : étant donné son habileté politique et sa forte personnalité, elle était la plus apte à gouverner.

Mais à défaut de pouvoir gouverner en toute légitimité, bent Bakkar s'évertuera à faire de son fils, Moulay Abd Allah, le futur sultan du Maroc. En stratège avertie, elle noue des alliances avec de nombreuses tribus, dont les Oudaïa et les Mghafra. Immanquablement, Moulay Abd Allah va accéder au pouvoir, bien qu'il perdra et regagnera le trône six fois de 1728 à 1749.

Avec l'accession de Moulay Abd Allah au trône en 1728, Khnata bent Bakkar devient la dirigeante de facto du Maroc, et le demeurera avec des degrés d'implication variables jusqu'à son décès, en 1742. Ainsi, quand le sultan quitte sa capitale, Meknès, pour mener des campagnes politiques ailleurs dans le pays, bent Bakkar dirige le royaume. Elle inspecte l'armée, prend les décisions immédiates relatives au gouvernement et s'acquitte du protocole des réceptions des dignitaires étrangers. Chemin faisant, elle affronte les rébellions récurrentes des tribus, déjoue les complots des abids (des soldats esclaves), fait face aux attaques des conquérants portugais, espagnols et ottomans, règle les dossiers des captifs des actes de piraterie et gère les crises dynastiques que suscitent les luttes pour le pouvoir entre les princes. D'ailleurs, quand Moulay Ali, l'un de ses beaux-fils, prend le pouvoir, il l'emprisonne, et la torture. Néanmoins, dès que son fils récupère le trône, bent Bakkar est libérée. Cela dit, c'est grâce aux interventions de bent Bakkar que le pays a pu maintenir son intégrité politique et territoriale durant une période critique de son histoire.

Pourtant, vient le jour où Khnata bent Bakkar découvre que son fils complotte contre elle. Pour éviter des conflits filiaux, elle entreprend un pèlerinage à la Mecque en 1730, et emmène son petit-fils Mohammed ben Abdallah, qui a alors à peine onze ans. Mais même loin de sa capitale, bent Bakkar reste une femme politique. Durant son voyage, elle initie d'une part son petit fils à la politique, et d'autre part elle renforce les liens diplomatiques du Maroc avec de nombreux pays du Moyen-Orient, dont la Libye et l'Égypte.

Khnata bent Bakkar décède en 1742, à l'âge de quatre-vingts ans, à Fès. Elle est enterrée dans le cimetière des chérifs à Fès Jdid. Une mosquée de Meknès, qui porte son nom, et qui fait partie du site de l'héritage mondial de l'UNESCO, la commémore.

(25) Les sources classiques ne s'accordent pas au sujet de l'année du décès de Khnata bent Bakkar : les unes avancent la date de 1742, d'autres, 1746.

(26) Cette lettre est reproduite par Abd al-Hadi Tazi, *at-Tarikh diploumassi lil maghrib min aqdami al-oussour ila al-yaoum*, vol. 9 (al-Muhammadiya : Matabi' fadala, 1986-1994), 195. Elle est également traduite en anglais par Khadija Zizi, dans Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 99.

(27) Cette lettre est traduite en anglais par Moha Ennaji et Khadija Zizi, *ibid.*, 100.

(28) Cette lettre a été reproduite par Tazi, *at-Tarikh diploumassi, op. cit.*, 89.

Sources

~ Abd al-Hadi Tazi, *al-Mar'ah fi tarikh al-gharb al-islami* (Casablanca : Fennec, 1993), 203-214.

~ Abd al-Hadi Tazi, *at-Tarikh diploumassi lil Maghrib min aqdami al-oussour ila al-yaoum*, vol. 9 (al-Muhammadiya : Matabi' fadala, 1986-1994), 89 et 193-194.

~ Abdarrahan ibn Zaydane, *Ithaf aalam an-nas bi gamal akhbar hadira Miknas*, vol. 3 (Rabat : Al-matbaa al-watania, 1929-1933), 16-23.

~ Chantal de la Véronne, *Vie de Moulay Ismaïl, roi de Fès et de Maroc d'après Joseph de Leon (1708-1728)* (Paris : Librairie Orientaliste Paul Guethner, 1974), 7, 16 et 30-31.

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 98-100.

~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 11 (Salé : Association des auteurs marocains pour la publication, 2005), 3825-3827.

~ Mohammed al-Akhdhar, *Al-Hayat al-adabiyya fi al-Maghrib fi ahd ad-dawla al-alaouiyya (1075-1311/1664-1894)* (Dar al-Bayda : Dar an-nashr al-haditha, 1977), 243-245.

~ Norman Cigar, *Muhammad al-Qadiri's Nashr al Mathani : The Chronicles* (London : The British Academy, 1981), 70-71, 73 et 91 (de la version arabe).

~ Octave Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812, extrait de Ettordjeman elmoaarib an douel elmachriq oua lmaghrib de Aboulqacem Ben Ahmed Ezziâni* (Amsterdam : Philo Press, 1969), 32, 69 et 75.

Oum el-Ez Ettabba

(XVIII^e siècle)

Oum el-Ez Ettabba est l'une des épouses du sultan Moulay Ismaïl, au même titre que la sultane Zidana et Khnata bent Bakkar, précédemment étudiées. D'ailleurs, certaines sources la confondent avec cette dernière, parce que les deux princesses sont connues pour leur correspondance diplomatique avec les nations européennes. De même, elles ont toutes deux un fils qui s'appelle Abd Allah. Oum el-Ez Ettabba est mentionnée par les sources britanniques en raison du rôle déterminant qu'elle a joué dans l'aboutissement de l'Accord de paix et de négoce entre le Maroc et la Grande-Bretagne en 1722.

Rappelons qu'en 1721, la Grande-Bretagne envoie une délégation présidée par l'ambassadeur Charles Stewart à Meknès pour négocier la libération des captifs anglais qui se trouvent dans le palais royal de Moulay Ismaïl. Or le rachat de ces esclaves menace les intérêts de certains à la cour ; aussi ils parviennent à convaincre le sultan de ne pas accéder à la demande de l'ambassadeur. Percevant l'échec imminent de sa mission, celui-ci demande alors conseil autour de lui. C'est ainsi qu'il a l'idée d'écrire à la sultane Oum el-Ez Ettabba, la priant d'intercéder en sa faveur auprès de Moulay Ismaïl :

Puissante Dame, Mère de Moulay Abd Allah,

Lettre à une reine. L'information la plus importante sur l'autorité dont dispose Votre Majesté, c'est à Lisbonne que je l'ai recueillie, alors que je tentais (comme c'est l'habitude de tous ceux qui doivent se rendre dans des nations étrangères) de connaître les personnes les plus

influentes, qui peuvent au mieux favoriser leurs négociations et en faire un rapport au roi. Je rencontraï un vieux chrétien, qui avait été l'esclave de Votre Majesté pendant deux ans et fut libéré grâce à votre clémence, et m'entretenant avec lui au sujet de mon ambassade, il m'informa que Votre Majesté était la principale personne en cette cour qui pouvait me rendre service ; car par votre entremise, mon affaire viendrait aux oreilles de Sa Majesté impériale ; et pour que ma mémoire fût meilleure, il me donna le nom de la mère de Votre Majesté, Dame Halima, par les mains de qui il me conseilla de transmettre la lettre que j'écrirais à Votre Majesté; ce que j'ai fait en conséquence, en demandant pardon pour mon audace d'avoir suivi le conseil dudit captif, souhaitant que Votre Majesté prenne mes requêtes en considération et ne doutant pas de votre approbation. J'espère moi-même en votre protection, pour que la pleine signification de ma lettre puisse venir aux oreilles de son Impériale Majesté, car il ne peut manquer en ce royal palais d'une personne qui puisse la lire.

Je donne preuve à Votre Majesté de cette confiance par le fait que je suis venu en cette cour avec une amitié sincère et une intention loyale, pour baiser les mains de Sa Majesté impériale, ce dont j'ai eu l'honneur et en l'espoir de quoi, quand je suis arrivé à Gibraltar avec les ordres de mon Souverain, j'ai écrit à Sa Majesté Impériale, l'informant de mes intentions et des ordres de mon maître le roi de Grande-Bretagne, souhaitant qu'il désigne un de ses serviteurs pour traiter une paix durable et le rachat de mes frères captifs et aussi qu'il m'autorise, ainsi que ma suite, à venir à la cour [...]

C'est pourquoi j'implore Votre Majesté d'expliquer tout le contenu ci-dessus à Sa Majesté impériale, car je n'ai pas le temps de l'en entretenir moi-même ; et si Sa Majesté Impériale consent à ce qui a été conclu, je partirai avec beaucoup de plaisir et d'honneur, au désespoir des ennemis de cette couronne et de celle de mon Souverain, mais s'il en était autrement, mon départ réjouira les ennemis de nos pays et (en ce qui me concerne) sera un prétexte d'inimitié alors que je m'efforçais de propager l'amitié. Sur ces considérations, j'espère qu'il plaira à Votre Majesté de présenter ces choses à l'empereur, et que vous userez de votre influence afin que je puisse obtenir ce que j'ai demandé, en quoi je resterai à jamais, en toute obédience,

Meknès, 20 juillet 1721.

Le plus humble et

le plus obéissant serviteur

de Votre Majesté.

Charles Stewart⁽²⁹⁾.

Précisons ici que dans sa lettre, l'ambassadeur britannique fait croire à Oum el-Ez Ettabba qu'il a entendu parler de son autorité à Lisbonne par un vieux chrétien, anciennement esclave dans le palais royal. En réalité, il s'agit tout bonnement d'un artifice diplomatique. Mais cela ne veut pas dire pour autant que la sultane n'a pas d'autorité, puisqu'elle réussit à intervenir auprès de son époux, et à changer le cours des relations diplomatiques entre le Maroc et la Grande-Bretagne. En effet, la reine envoie à Charles Stewart la réponse suivante :

À l'ambassadeur qui m'a écrit cette lettre.

J'ai reçu votre lettre et lu ce que vous m'y dites, et je comprends entièrement vos termes. J'ai parlé à mon maître (que Dieu le préserve) de ce que vous exposez, sans manquer de lui expliquer tout dans sa pleine signification. Sa Majesté en fut très satisfaite, voyant que jamais

chrétien n'est venu en cette cour avec plus de jugement et de bonté que votre Excellence, qui montrez beaucoup de compréhension et de douceur dans tout ce que vous dites.

En ce qui concerne ce que vous me dites à propos des neuf chrétiens que mon maître (que Dieu le préserve) vous a donnés, il n'y a pas de doute qu'il s'agissait d'un cadeau qu'il vous a fait pour un petit déjeuner, et en ce qui concerne les autres choses dont parle votre Excellence, vous pouvez être assuré que Sa Majesté se conformera à vos souhaits en tout ce qui lui sera proposé. Je sais bien, il est vrai que Sa Majesté n'était pas renseignée sur les particularités de l'accord et les quantités de poudre, de soufre et le reste, car mon maître pensait que votre Excellence n'étiez venu ici que pour vous entretenir avec lui, et que vous regagneriez ensuite Gibraltar pour consulter vos gens avant de conclure quoi que ce soit : telles étaient les pensées de mon maître...

Mais maintenant que votre Excellence m'avez déclaré votre dessein, il n'y a pas de raison de se référer au pacha Ahmad ou à qui que ce soit, car je parlerai à mon maître (que Dieu le préserve) afin qu'il puisse renouveler entièrement l'accord et faire tout ce que vous désirez, car dans Sa Majesté, il y a beaucoup de bonté et de générosité. Ceci est ma réponse.

La mère de Moulay Abd Allah,

Umelez Ettabba⁽³⁰⁾.

Oum el-Ez Ettabba se montre efficace dans ses démarches : le 23 juillet, c'est-à-dire à peine quelques jours après cette correspondance, Stewart rachète les esclaves britanniques qui se trouvent dans le palais royal. De ce fait, celle-ci contribue à l'amitié entre les deux nations. Désormais, la mission de Stewart augure une période de paix entre le Maroc et la Grande-Bretagne, dont la première manifestation est l'Accord de paix et de négoce de 1722.

(29) John Windus et Dominique Meunier, *A Journey to Mequinez : The Residence of the Emperor of Fez and Morocco on the Occasion of Commodore Stewart's Embassy Thither for the Redemption of the British Captives in the Year 1721* (Paris : Geuthner, 2005), 276-279.

(30) *Ibid.*, 280.

Sources

~ Abd al-Hadi Tazi, *al-Mar'ah fi tarikh al-gharb al-islami* (Casablanca : Fennec, 1993), 174-182.

~ John Windus et Dominique Meunier, *A Journey to Mequinez : The Residence of the Emperor of Fez and Morocco on the Occasion of Commodore Stewart's Embassy Thither for the Redemption of the British Captives in the Year 1721* (Paris : Geuthner, 2005), 276-281.

Dawiya ou Marthe Franscechini

(1756 ?-1799 ?)

Des récits contradictoires circulent au sujet de Dawiya ou Marthe Franscechini. Selon les uns, en tant qu'épouse du sultan Mohammed ben Abd Allah, qui a gouverné de 1757 à 1790, la princesse Dawiya aurait entre autres participé à la gestion des affaires publiques du Maroc et aurait joué le rôle d'ambassadrice du pays auprès des nations européennes. En contraste, selon les autres, celle-ci aurait été plus modestement l'une des cent-soixante femmes et concubines du sultan.

Généralement, les récits commencent avec les époux Marie-Silvia Monchi de Sardaigne et Jacques-Marie Franceschini de Corbara en Corse, devenus esclaves en Afrique du Nord, quoique les opinions divergent sur comment le jeune couple aurait été mis en captivité. Certains affirment que les Franceschini auraient été enlevés vers 1754 ou 1760, à Corbara, quelques mois après leur mariage par des pirates algériens ou tunisiens. D'autres avancent qu'ils revenaient de Sardaigne et se dirigeaient vers la Corse en 1760, quand des corsaires algériens ou tunisiens se sont emparés de leur navire. Cependant, l'historien Jacques Caillé a déduit de l'acte de baptême de la future sultane que celle-ci est née en Tunisie, le plus probablement à Tunis, en 1756. Par ailleurs, il déduit des confidences faites à son médecin traitant, le docteur Lemprière, qu'elle est devenue captive vers l'âge de huit ans, à la suite d'un naufrage sur les côtes de Barbarie, quand sa mère la conduisait en Sicile⁽³¹⁾.

Si dans ses confidences au docteur Lemprière Dawiya affirme qu'elle ne se souvient plus comment elle a échoué dans le harem du sultan, les récits dominants qui circulent à son sujet dans les sources arabes relatent qu'une fois capturé, le couple aurait été conduit à Alger, et acheté par l'intendant du dey de l'Algérie. Durant cette captivité, les membres de la famille Franscechini n'auraient pas été séparés. Bien qu'il y ait des divergences sur leurs dates et lieux de naissance, le couple a eu trois enfants : Marthe, Vincent et Augustin. Par ailleurs, Jacques-Marie Franscechini aurait su se faire apprécier au point de devenir le surveillant des esclaves du dey. C'est dans ce contexte, dit-on, qu'il va apprendre qu'un complot se trame à l'insu du dey. Pour le remercier de l'en avoir informé, le maître va le libérer.

Mais en route vers la Corse, à bord d'un bateau arborant un drapeau génois, la famille est de nouveau capturée, cette fois-ci par des corsaires marocains. Rappelons que la piraterie a été pratiquée en Méditerranée par toutes les nations jusqu'à une date récente. La famille Franscechini échoue alors dans le palais du sultan Mohammed ben Abd Allah, connu sous le nom de Mohammed III, où le père travaille comme jardinier. Sans tarder, il a l'idée d'écrire au sultan pour lui raconter l'histoire de sa famille. Touché par le destin invraisemblable des Franscechini, le sultan décide de les libérer.

Toutefois, un événement imprévu va changer la vie des membres de cette famille. Pendant qu'ils font leurs adieux au sultan, Marthe, qui a appris l'arabe durant ses années de captivité, traduit les propos des siens au sultan et répond à ses questions. Elle est très jeune, elle est belle, intelligente et vive d'esprit. Aussi le sultan suggère aux Franscechini de laisser Marthe dans sa résidence, sous sa protection. Les Franscechini partent donc en Corse en 1768, pendant que Marthe rejoint le sérail du sultan.

Ici, les récits dominants des sources arabes et les confidences faites par Dawiya à son médecin convergent : elle a été élevée dans le sérail royal. Et c'est là qu'elle s'est convertie à l'Islam. Cependant, d'après ses confidences, elle l'aurait fait sous la menace du sultan. C'est à cette occasion qu'elle reçoit le prénom de Dawiya⁽³²⁾, qui signifie « lumineuse » en arabe. Peu de temps après, elle devient l'épouse légitime du sultan, mais aussi sa favorite.

Très épris, le sultan veille à ce que Dawiya reçoive une éducation sophistiquée. Ainsi, la sultane corse étudie la théologie, les belles-lettres et le droit coranique. Quelques années plus tard, elle devient une alima

(femme savante), ce qui est rare pour l'époque. D'ailleurs, Dawiya ne se serait pas seulement distinguée par son éducation, mais aussi par son intervention dans la sphère politique. En effet, d'après les récits dominants, la sultane corse aurait été admise au conseil privé du sultan. Comme ce dernier la consultait en matière de gestion des affaires publiques, elle aurait eu une influence croissante sur la politique intérieure marocaine. De même, comme le sultan lui aurait confié la responsabilité de la correspondance officielle avec les nations européennes, elle aurait eu un grand impact sur la politique extérieure du pays. Entre autres, elle aurait correspondu assidument avec la reine d'Espagne et aurait contribué à améliorer les relations entre le Maroc et la France. À ce propos, les historiens rappellent que durant son règne, Mohammed ben Abd Allah a entretenu de bons rapports avec les puissances d'Orient ainsi qu'avec les pays occidentaux.

Signalons toutefois un bémol concernant le rôle politique joué par la sultane corse : Caillé avance qu'il s'agit d'une pure fiction parce qu'il n'a trouvé aucune preuve de ce rôle dans les sources européennes, entre autres les archives consulaires et les écrits des Européens qui ont vécu au Maroc durant cette période. Reprenons ses paroles : « Les Européens qui ont vécu au Maroc à cette époque et bien connu la cour [...] n'auraient pas manqué de signaler une telle situation, exceptionnelle dans l'empire chérifien et qui aurait, sans aucun doute, été connue des consuls chrétiens⁽³³⁾. » Si c'est le cas, l'histoire de Dawiya serait moins élogieuse : la petite captive serait devenue l'épouse favorite du sultan.

Mais est-il légitime de douter de l'existence de l'intervention politique de Dawiya uniquement parce que quelques officiels masculins n'en parlent pas ? Par ailleurs, l'intervention des femmes dans la sphère politique marocaine n'a pas été aussi exceptionnelle que cela. Elle existe, mais elle tend à ne pas être perçue comme telle, parce que précisément, il s'agit de femmes. À ce propos, rappelons que Lalla Fatima, l'une des rivales de Dawiya, c'est-à-dire l'une des épouses légitimes du sultan Mohammed III, a entretenu une correspondance diplomatique avec les princesses européennes, dont précisément la grande princesse espagnole Louisa Di Asterias, à qui elle a adressé une lettre en 1774, en arabe classique, négociant la libération de deux femmes esclaves marocaines en Espagne en échange de la libération de deux femmes esclaves espagnoles au Maroc. De même, rappelons que la mentore politique du sultan Mohammed ben Abd

Allah a été sa grand-mère, la fameuse diplomate et ambassadrice Khnata bent Bakkar, précédemment étudiée.

La saga des Franscechini se poursuit... cette fois-ci avec un bateau arborant le drapeau marocain qui jette l'ancre dans le port de Calvi, en Corse, vers la fin du XVIII^e siècle : le sultan a accédé à la demande de Dawiya, qui désirait revoir les siens⁽³⁴⁾. Comme Jacques-Marie Franceschini est décédé, Marie-Silvia Franceschini et ses deux fils immigrèrent au Maroc et s'établissent à Larache.

Il est généralement admis que Dawiya est décédée en 1799, à Larache.

(31) Jacques Caillé, *Une Corse sultane du Maroc, Davia Franceschini et sa famille* (Paris : Éditions A. Pedone, 1968), 50.

(32) Davia dans les textes occidentaux.

(33) *Ibid.*, 30.

(34) Certaines sources avancent l'année 1787, d'autres, 1790 et d'autres, 1795.

Sources

~ Abd al-Hadi Tazi, *al-Mar'ah fi tarikh al-gharb al-islami* (Casablanca : Fennec, 1993), 233-237 et 248-249.

~ Abd al-Hadi Tazi, *at-Tarikh diploumassi lil Maghrib min aqdami al-oussour ila al-yaoum*, vol. 1, (al-Muhammadiya : Matabi' fadala, 1986-1994), 205.

~ Jacques Caillé, *Une Corse sultane du Maroc, Davia Franceschini et sa famille* (Paris Éditions A. Pedone, 1968).

Lalla Fatima

(XVIII^e siècle)

Lalla Fatima bent Solaïmane ben Ismaïl est l'une des épouses du sultan Mohammed III, au même titre que Dawiya, ou Marthe Franscechini étudiée dans le chapitre précédent. Lalla Fatima est intervenue dans la sphère politique nationale et internationale.

À l'échelle nationale, Lalla Fatima a contribué à élargir le territoire qui se trouve sous la domination du sultan. Rappelons que quand Mohammed ben Abdellah, connu par Mohammed III, accède au pouvoir après le décès de son père en 1757, le Maroc se divise en deux zones. D'une part, une zone se trouve sous l'autorité politique du sultan, et elle est donc gérée par le makhzen. D'autre part, une zone, constituée de tribus autonomes qui, bien que reconnaissant l'autorité spirituelle du sultan, s'autogèrent. Or l'un des objectifs du sultan est de consolider son pouvoir dans la totalité du territoire marocain et de centraliser son administration. Pour ce faire, en 1779, il entreprend un voyage où il visite les pays du Rif. Aussi, il tente de nouer des relations avec les habitants de Taounate, Ghmara, Jart, Taza et ceux d'autres tribus reculées de Jbala et des montagnes du Rif. Il profite également de cette occasion pour présenter son fils, Abou al-Hassan Ali, et son calife à Fès.

Cette visite est aussitôt suivie par celle de Lalla Fatima. Escortée par mille cavaliers esclaves, celle-ci chemine le long des routes qui relient Marrakech à Larache, en passant par Fès. Elle s'arrête pour se recueillir dans les sanctuaires les plus renommés de Fès, Sefrou, al-Ksar et Larache.

C'est dans ces sanctuaires qu'elle offre des dons de charité aux personnes dans le besoin ainsi que des cadeaux onéreux et du soutien financier aux nobles et aux oulamas de la région. Sa visite est une réussite, car selon les historiens, elle impressionne les habitants. Autrement dit, Lalla Fatima remplit l'objectif visé, à savoir qu'elle contribue au prestige de la monarchie dans des régions où la légitimité de cette monarchie est précaire.

Lalla Fatima a-t-elle agi uniquement pour les intérêts de la monarchie, c'est-à-dire ceux de sa classe d'appartenance ? Ou a-t-elle également voulu promouvoir la carrière politique de son fils Abou al-Hassan Ali, l'aîné du sultan ? Rappelons que Mohammed III a de nombreux fils, avec des épouses différentes. Cela va sans dire que cette situation crée des tensions aussi bien entre les princes qui aspirent au trône qu'entre leurs mères. Certes, aucun document ne nous permet d'affirmer que Lalla Fatima a œuvré pour assurer l'accession au trône de l'un de ses fils, que ce soit Abou al-Hassan, al-Ma'moune, Hicham ou Abd Salam. Par contre, une lettre qu'une rivale adresse à l'un de ses fils montre que les mères interviennent dans le processus de succession au trône pour favoriser leur descendance. Aussi dans cette lettre, Shahrazade, mère du futur sultan Yazid et de Salama, connu sous le nom de Moulay Slimane, encourage les ambitions de ses fils au détriment des enfants de ses rivales, dont ceux de Lalla Fatima.

Parallèlement à ses activités nationales, Lalla Fatima a représenté le Maroc auprès des nations européennes. De fait, elle est connue pour sa correspondance diplomatique avec les princesses européennes. Parmi cette correspondance figure une lettre qu'elle adresse à la grande princesse espagnole Louisa Di Asterias, rédigée à Meknès, en 1774. Le ton de la lettre, à la fois formel et informel, indique que les deux princesses se sont probablement déjà rencontrées. Cependant, il s'agit d'une correspondance diplomatique, puisque cette lettre négocie la libération de deux femmes esclaves marocaines en Espagne en échange de la libération de femmes esclaves espagnoles au Maroc. Mentionnons à ce propos qu'au XVIII^e siècle, l'esclavage se pratique au Maroc, comme partout ailleurs dans le monde. Mais en ce qui nous concerne, les esclaves sont en général des captifs de guerre, ou encore des otages que les pirates capturent principalement dans la Méditerranée, comme on l'a vu avec le destin invraisemblable de Dawiya. Cela dit, après la bismallah, la lettre de Lalla Fatima déclare :

De la part de la grande sultane du Royaume du Maroc, notre Lalla et notre Dame Fatima que Dieu perpétue sa gloire, l'épouse de notre seigneur, le plus grand des sultans, le sultan de Marrakech, Fès, Meknès, Tafilelt, Souss et Draa, que Dieu le glorifie.

À son Altesse royale, la princesse Louisa Di Asterias. Nous vous envoyons nos salutations distinguées, et nous vous souhaitons une vie heureuse. Étant donné votre amitié pour nous, nous vous avons envoyé par l'intermédiaire du consul Atomas Aprim un coffret de perles, et si nous avons encore des captives chrétiennes dans notre territoire, je vous les aurais envoyées. Les captives chrétiennes dans notre royaume ont été soit libérées, soit rançonnées, soit vendues. Vous allez recevoir avec cette lettre une paire de bracelets en or ; cet or nous parvient par le biais de notre commerce. Ces bijoux sont nos cadeaux pour vous. Nous souhaitons vous demander la libération d'une ou de deux captives musulmanes. Cette libération serait bénéfique pour nos deux pays. Avec notre grand respect pour vous.

Rédigé à Meknès, le 12 du mois de Ramadan, de l'année 1158 [du calendrier hégire]⁽³⁵⁾.

Bien qu'elle ne soit pas reconnue comme telle par les historiens de l'époque, Lalla Fatima a joué le rôle de représentante du palais royal en territoire marocain et celui d'ambassadrice auprès des autres nations.

(35) C'est nous qui traduisons, d'après la lettre qui a été reproduite par l'historien Abd al-Hadi Tazi, in *Tazi, al-Mar'ah fi tarikh al-gharb al-islami* (Casablanca : Fennec, 1993), 249.

Sources

~ Abd al-Hadi Tazi, *al-Mar'ah fi tarikh al-gharb al-islami* (Casablanca : Fennec, 1993), 248-249.

~ Abd al-Hadi Tazi, *at-Tarikh diploumassi lil Maghrib min aqdami al-oussour ila al-yaoum*, vol 1 (al-Muhammadiya : Matabi' Fadala, 1986-1994), 205.

~ Abdarrahan Ibn Zaydane, *Ithaf aalam an-nas bi gamal akhbar hadira Miknas*, vol. 3 (Rabat : Al-matbaa al-watania, 1929-1933), 356-357.

~ Ahmad An-nassiri, *Kitab al-istiqa*, vol. 8 (Dar Bayda : Dar al-Kitab, 1956), 25-26 et 71.

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 100-102.

Emily Keene, chérifa d'Ouezzane

(1849-1941)

Emily Keene est une figure unique de la scène politique du Maroc précolonial. À une époque où le clivage entre les cultures est respecté de façon stricte, la jeune Anglaise épouse le chérif Sidi Abdeslam ben Larbi, connu également sous le nom de Grand chérif d'Ouezzane. Keene devient alors une chérifa liée à la célèbre zawiya (sanctuaire) Dar Damana. Pour éviter que sa vie singulière sombre dans l'oubli, elle décide de l'immortaliser dans une autobiographie. Ce que nous savons d'elle provient donc principalement de cette source.

Si Emily Keene intitule son livre *My life Story (L'histoire de ma vie)*, la portée de ce document va au-delà du domaine de l'expérience personnelle. En fait, le témoignage de Keene relève de l'ethnographie, de l'hagiographie et de l'histoire, mais plus précisément l'histoire des femmes et l'histoire politique précoloniale. Ceci explique peut-être l'absence de certains renseignements personnels importants. Par exemple, Keene commence son témoignage à partir de 1873, date correspondant à son mariage avec le chérif. On ignore donc les motifs qui l'ont poussée à venir au Maroc ; quoique les sources secondaires soutiennent que la jeune Anglaise est arrivée à Tanger en 1872 pour assumer ses tâches de gouvernante auprès de la famille Perdicaris. C'est d'ailleurs en étant au service de cette famille opulente qu'elle fait la connaissance du Grand chérif d'Ouezzane. Quand ce dernier demande sa main, Keene hésite, parce qu'elle n'est pas sûre de l'aimer. Mais bientôt, l'absence du chérif a vite fait de lui prouver le

contraire : il lui manque. Malgré l'opposition des siens et la résistance des notables marocains et celle de la communauté britannique tangéroise, le mariage a lieu le 15 janvier 1873.

Désormais, Emily Keene devient la chérifa d'Ouezzane. Quand Keene a été vue pour la première fois aux côtés du chérif, une foule dense s'est attroupée autour de lui. Remarquant que sa conjointe a été écartée, il a fait savoir à ses fidèles par l'entremise de son secrétaire que celui qui ignore la chérifa devra l'ignorer également. Certes, les paroles du Grand chérif ont aidé Keene à être reconnue comme une chérifa. Toutefois, l'analyse de son autobiographie indique qu'elle s'est également identifiée à ce rôle. Chemin faisant, elle a déployé tous ses efforts pour mener à bien les responsabilités liées à ce titre.

En effet, dès les premiers jours de son mariage, Keene comprend que la résidence du chérif est un asile dont les portes sont ouvertes aux riches et aux pauvres indistinctement. Si devant cette constatation sa première réaction a été de demander au chérif d'acheter une maison pour leur usage personnel, elle s'est mise par ailleurs à gérer le sanctuaire. Ainsi, elle a accueilli, nourri et logé les visiteurs, quelle que soit la durée de leur séjour. De plus, son autobiographie suggère qu'elle a également géré les finances de la zawiya : l'aspect mercantile de la gestion de la confrérie revient comme un leitmotiv dans son témoignage. Keene mène si bien ses responsabilités de gestionnaire qu'elle relate avec fierté qu'une fois, elle a eu à servir une foule frôlant les six-cents personnes. Ce fut quand ses beaux-fils, Moulay Alarbi et Moulay Mohammed, accompagnés des grands notables d'Ouezzane et de leurs fidèles, ont rendu visite au chérif, après son voyage dans le Rif. Le festin servira longtemps de repère historique ; les membres des tribus avoisinantes s'y référant en disant qu'un tel est né l'année où la chérifa a servi six-cents personnes.

En plus d'avoir servi les fidèles de la zawiya *Dar Damana*, Emily Keene a entrepris de soigner les malades et de vacciner les enfants. Pour mener à bien cette initiative, elle a cherché conseil auprès de ses amis médecins et a demandé des dons de médicaments aux consulats européens au Maroc. Elle a pu ainsi soigner de 1500 à 2000 patients par an et vacciner des milliers d'enfants contre le choléra. Malgré l'envergure de ses accomplissements, Keene a souvent déploré l'insuffisance de ses moyens en comparaison avec les besoins des visiteurs du sanctuaire.

Parallèlement à ses activités dans la zawiya *Dar Damana*, Emily Keene a accompagné le chérif lors de ses nombreux déplacements. D'ailleurs, c'est en 1876, lors de son premier voyage avec son conjoint à Oran, dans le cadre d'une mission confiée par le sultan Hassan I et le gouvernement français, que Keene a appréhendé l'étendue du pouvoir du chérif et de sa confrérie. Les marques d'honneur dont le chérif et sa suite font l'objet achèvent de convaincre Keene que le Grand chérif d'Ouezzane est le deuxième homme en importance dans le pays, après le sultan. Lors du passage des voyageurs de Tanger à Oran, une chaîne d'hospitalité spontanée s'organise pour leur offrir gîte et mets copieux. De plus, partout où ils vont, une foule déchaînée se précipite sur le cortège du chérif et de la chérifa pour les toucher, pour embrasser leur main, pour avoir un morceau de leurs vêtements, pour leur offrir un don, ou tout simplement pour les voir. Les croyances veulent que la baraka du chérif guérisse les malades, apaise les souffrants, réconcilie les parties en conflit, améliore les récoltes et apporte de l'abondance aux démunis.

À partir de ce voyage, la maîtrise de la langue arabe aidant, Emily Keene appréhende les enjeux politiques que représente la confrérie d'Ouezzane. Aussi est-elle plus en mesure de conseiller son conjoint. En fait, l'autobiographie de Keene est un document historique qui nous renseigne sur la relation triangulaire qui a existé entre le sultan, les chérifs, en l'occurrence la zawiya d'Ouezzane, et l'entreprise coloniale. La fin du XIX^e siècle est une période critique autant pour l'unité territoriale du pays que pour la stabilité du makhzen. Après avoir envahi l'Algérie en 1830, la France convoite déjà le Maroc ; et suite à sa victoire dans la guerre de Tétouan en 1860, l'Espagne étend sa zone de domination au nord du Maroc. Profitant de l'affaiblissement du sultan, de nombreux chérifs tentent de gagner une plus grande autonomie par rapport au gouvernement central. En ce qui concerne la zawiya d'Ouezzane, les chérifs sont des alliés des sultans. Le grand-père du chérif, par exemple, assure la sécurité du sultan Moulay Abd Rahman et de son armée quand ceux-ci traversent les territoires de certaines tribus. Cependant, les relations entre le sultan et la zawiya d'Ouezzane vont se détériorer, si bien que le Grand chérif fuira la cour du sultan Hassan I, et se tournera vers les pays européens. Ici, le rôle de Keene est de faciliter la communication, et donc les alliances du chérif avec diverses instances européennes présentes sur le territoire marocain.

Malgré leur connivence, Emily Keene et le Grand chérif connaissent des difficultés conjugales à partir de 1884. Le chérif finit par divorcer de Keene et épouser l'une de ses servantes. Imperturbable, Keene continue à s'occuper des fidèles de la zawiya, à prendre soin de son ex-époux malade et mentalement affaibli, et à veiller sur l'éducation et les intérêts de ses deux fils, Moulay Ali et Moulay Ahmad. En d'autres termes, Keene s'identifie toujours comme une chérifa liée à la confrérie d'Ouezzane. Soulignons à ce propos que dans son autobiographie, elle se dit chérifa, mère de chérifs et parente de chérifs qu'elle désigne par « les hommes de notre famille ».

Cette grande dame a reçu la médaille « d'officier du ouissam alaouite » et la médaille « d'officier de la Légion d'honneur » pour ses œuvres sociales.

Emily Keene a vécu au Maroc jusqu'à sa mort, survenue en 1941. Sa tombe se trouve dans le cimetière privé, à quelques pas de sa maison du Marshan, pendant qu'une plaque la commémorant a été érigée dans l'église anglicane de Saint Andrew à Tanger. De nos jours, cette tombe est une attraction touristique populaire.

Sources

~ Emily Shareefa of Wazan, *My Life Story* (London : Edward Arnold, 1912) (accessible en ligne).

~ Emily Keene, édition française établie par Mohammed el-Yamlahi et Mohammed Saâd Zemmouri, *Histoire de ma vie* (Tanger : Publications du GREMENORD, 2001).

~ Mohammed Saâd Zemmouri, « Regard d'une Anglaise sur la société marocaine à la fin du XIX^e siècle à travers le récit de sa vie », *Anaquel de Estudios Arabes* 17 (2006) : 237-258.

~ Roger Le Tourneau, « L'Algérie et les Chorfas d'Ouezzane à la fin du XIX^e siècle », *Revue de l'Occident et de la Méditerranée* 8 (1970) : 153-161.

~ Douglas Porch, *The Conquest of Morocco* (New York : Farrar, Straus & Giroux, 2005), 46-47.

Rqia bent Hadidou

(Deuxième moitié du XIX^e siècle)

Rqia bent Hadidou est mentionnée par le journaliste français Gabriel Charmes quand il décrit l'une des expéditions du sultan Hassan I dans le vaste territoire de son empire à moitié soumis. Celle-ci est alors présentée en quelques lignes comme une caïda qui a attaqué le sultan ainsi qu'une unité militaire du général français Osmont⁽³⁶⁾. Le récit enchaîne avec l'expédition impériale dans le but ultime de présenter les mœurs du Maroc de 1884. Plus tard, plusieurs historiens reprennent ces mêmes lignes brèves pour décrire la caïda. Pourtant, quand on prend en considération le contexte social de l'époque, celle-ci se révèle être une femme extraordinaire à plus d'un égard. D'abord, Rqia bent Hadidou réussit à être caïda à une période où les structures patriarcales restreignent les activités des femmes à la sphère privée. Ensuite, malgré ses soixante ans passés, elle monte à cheval et guerroye avec une habileté et une agilité exceptionnelles⁽³⁷⁾. Elle a même failli mettre en péril la vie du sultan, lors de son retour d'Oujda :

Dans un de ces engagements, emporté par son courage, il [Hassan I] s'avança tellement qu'il faillit être entouré. Son cheval fut tué, sa troupe prit la fuite. Appuyé contre un rocher avec quelques fidèles, il tint tête à l'ennemi jusqu'à ce qu'un caïd vint lui amener un cheval pour s'éloigner. Cette expédition avait, d'ailleurs, quelque chose de romanesque. Le principal adversaire du sultan était une héroïne berbère qui commandait la tribu montagnarde des Aït Zedeg [...]⁽³⁸⁾.

Enfin, malgré ses moyens militaires limités en comparaison de ceux de l'empire colonial français, Rqia bent Hadidou s'engage dans les luttes

anticoloniales armées. Or loin de la glorifier pour son engagement dans la résistance armée, ou plus modestement la percevoir comme telle, Charmes la présente comme une personne ayant des idées fantasques et disjointes :

l'idée lui vint d'aller attaquer le petit détachement français du général Osmont ; plus tard, elle songea à enlever le sultan, et celui-ci ne dut certainement son salut qu'à sa bravoure personnelle⁽³⁹⁾.

En effet, les expressions de l'auteur « l'idée lui vint » et « plus tard, elle songea », cumulées du changement de l'adversaire d'Osmont à Hassan I en une seule phrase, sans explications concernant le lien entre ces deux adversaires et les motivations derrière les attaques menées contre eux, suggèrent au lecteur que Hadidou serait une personne sujette à des caprices belliqueux.

Une ambassade au Maroc fait certainement partie de la littérature orientaliste sur l'Afrique du Nord et le Proche-Orient⁽⁴⁰⁾. Comme ce n'est pas le but de cet essai de mettre en exergue le discours orientaliste de cette œuvre, on se contentera de mentionner que si l'auteur n'a pas pu percevoir la grandeur réelle de Rqia bent Hadidou, c'est parce qu'il appréhende les Marocains comme une seule entité, celle qui représente l'altérité⁽⁴¹⁾. Or en puisant à même les informations fournies par l'auteur sur la société marocaine de 1884, il est possible de reconstituer certains faits pertinents concernant notre héroïne. Aussi en premier lieu, bien qu'il y ait des différences entre les milieux urbain et rural, on note que les femmes gravitent principalement dans la sphère privée :

[...] nous étions convaincus que, durant notre séjour à Fès, nous ne verrions pas d'autres femmes que celles que nous avons aperçues, souriant à notre approche, en entrant dans la ville. Au lieu de cela, à peine étions-nous dans le jardin, que toutes les terrasses des environs – , et il y en avait un grand nombre, puisque nous dominions un des plus vastes quartiers de la ville – se couvrirent de curieuses qui venaient observer les roumis (les chrétiens)⁽⁴²⁾.

Les femmes sont donc quasiment absentes de la sphère publique, et à fortiori de la scène politique. Par ailleurs, leur rôle principal tend à être celui de mère et d'épouse :

[...] Les femmes y habitaient [sur les terrasses de leur maison] une partie de la journée ; elles y sont le matin, jusqu'à ce que la chaleur y soit fatigante à supporter ; alors elles descendent dans les appartements, préparent le repas et font la sieste tant que le soleil reste trop haut sur l'horizon ; dès qu'il commence à décliner, elles remontent sur les terrasses, où elles se livrent à tous les travaux du ménage. C'est là que celles qui sont pauvres préparent le couscous, lavent leur linge et celui de la famille, le font sécher et le replient avec soin, seule manière de le

repasser. C'est là que celles qui sont riches s'étendent sur des coussins, se promènent, reçoivent leurs amies, dévident quelques écheveaux de soie pour se désennuyer⁽⁴³⁾.

C'est dans ce contexte social que Rqia bent Hadidou réussit à être la caïda de la tribu des Aït Zedeg. Autrement dit, elle va devoir battre en brèche les limites imposées à son sexe par les structures sociales patriarcales. Or le seul moyen qu'elle a devant elle pour y parvenir est de faire ses preuves en comptant sur ses qualités personnelles. Comme diriger une tribu nécessite des qualités multiples, dont les capacités de gouverner et de défendre l'autonomie de la tribu et son intégrité territoriale, Rqia bent Hadidou doit posséder une certaine sagesse, un sens de la justice et d'excellentes stratégies guerrières. À ce propos, rappelons que dans le Maroc précolonial, les femmes sont généralement exclues des conseils de guerre des tribus. Si Rqia bent Hadidou mène ces conseils, c'est qu'elle a dû développer des stratégies telles qu'elles s'imposent d'elles-mêmes à tous. Ce n'est donc pas étonnant de voir qu'à la soixantaine passée, non seulement elle attaque le sultan, mais elle songe aussi à l'enlever – pour reprendre les mots de Charmes.

Cependant, loin d'être des caprices ou des manœuvres belliqueuses, ces attaques visent à protéger l'autonomie de la tribu. Si le sultan règne sur la totalité du Maroc, son autorité est purement nominale, entre autres au sein de nombreuses tribus du Rif et de l'Atlas⁽⁴⁴⁾. Aussi, celles-ci refusent d'être gouvernées par le makhzen, d'accueillir un quelconque fonctionnaire de l'État dans leur territoire, de payer des impôts et de mettre à la disposition du sultan un contingent militaire au besoin. Néanmoins, le sultan organise occasionnellement des raids contre les tribus pour y prélever des impôts :

En somme [Hassan I], c'est une sorte de chef de bande, parcourant sans cesse son pays pour y combattre les tribus rebelles, les piller et s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne les soumet pas, parce qu'étant uniquement militaire, il ne songe pas à les organiser lorsqu'il les a vaincues. À peine a-t-il quitté un territoire, après l'avoir razzidé, que les populations qui en ont fui à son approche, ou qui, ayant tenté de résister, ont dû bientôt s'éloigner impuissantes, y reviennent et recommencent à y vivre parfaitement indépendantes⁽⁴⁵⁾.

Si Rqia bent Hadidou attaque le sultan, c'est que les Aït Zedeg font partie des tribus autogestionnaires dont l'autonomie est sans cesse menacée par le pouvoir central. De même, quand elle attaque les unités militaires françaises, elle ne le fait pas non plus pour répondre à un caprice belliqueux. En fait, l'œuvre de Charmes nous renseigne largement sur l'esprit colonialiste de l'époque. Le regard que l'auteur porte sur « les

indigènes » trahit une dialectique de supérieur à inférieur, mais aussi il dépossède ces derniers de leurs terres et de leurs ressources pour mieux en disposer :

La plaine de Fès rappelle, par sa fécondité naturelle et par son manque presque absolu de culture, celle de Sbou. Ici aussi, les hommes ne font rien pour profiter de la richesse du sol ; ils laissent par insouciance d'énormes trésors improductifs [...], partout j'avais vu des régions facilement irrigables, qui auraient pu se couvrir de moissons. Des machines à vapeur laboureraient sans peine ces immenses bassins où il n'y a pas un accident de terrain, où il n'y a même pas une pierre capable de les arrêter⁽³⁶⁾.

De plus, si Charmes et ses compatriotes avaient pu transformer le Maroc en pays prospère, la richesse produite irait toutefois garnir les marchés européens :

Mais, comme il serait facile, encore une fois, d'ensemencer à la vapeur ces bassins absolument plats, où la terre végétale n'est pas même mélangée d'un seul caillou ! il reste seulement à savoir si l'Europe a le moindre intérêt à ce que les Arabes tirent parti de leur pays, et si, dans ces jours de crise agricole, il serait heureux pour elle de voir subitement tomber sur ses marchés les avalanches de blé qui pourraient venir du Maroc⁽³⁷⁾.

Par conséquent, la menace coloniale qui pèse sur le Maroc de 1884 est claire. Et il faut croire qu'elle l'a été pour Rqia bent Hadidou. Toutefois, deux éléments demeurent quelque peu obscurs : les démêlés de sa tribu avec l'armée française et le contexte dans lequel Rqia bent Hadidou a combattu le général Auguste Adolphe Osmont, gouverneur par intérim de l'Algérie⁽³⁸⁾.

Des recherches plus poussées dans les archives militaires françaises pourraient peut-être déterrer quelques pans de l'histoire écrits à coup de fusil par Rqia bent Hadidou. De même, des investigations dans la tradition orale des Aït Zedeg sauveraient peut-être de l'oubli l'histoire personnelle d'une héroïne exceptionnelle.

(36) Gabriel Charmes, *Une ambassade au Maroc* (Paris : Calmann Lévy, 1887), 215.

(37) *Ibid.*

(38) *Ibid.*

(39) *Ibid.*

(40) Jacques Marx, « L’Afrique du Nord dans la littérature belge », *Société internationale de l’étude des littératures de l’ère coloniale*, dernier accès le 31 mai 2013,

http://www.sielec.net/pages_site/DESTINATIONS/MAGHREB/Marx_afr_litt_belge/Marx_afr_litt_belge_1.htm

(41) Charmes, *op. cit.*, 45.

(42) *Ibid.*, 174.

(43) *Ibid.*, 174-175.

(44) *Ibid.*, 101-103.

(45) *Ibid.*, 221-222.

(46) *Ibid.*, 131-132.

(47) *Ibid.*, 132-133.

(48) *Ibid.*, 215.

Sources

~ Gabriel Charmes, *Une ambassade au Maroc* (Paris : Calmann Lévy, 1887). (Accessible en ligne.)

Kharboucha

(Fin du XIX^e siècle)

Kharboucha représente à la fois les luttes des tribus contre le makhzen (pouvoir central), les luttes des paysans contre la tyrannie des élites urbaines et les luttes d'une femme artiste contre un homme de pouvoir. Elle a opéré dans le contexte historique précis du XIX^e siècle, où les tribus se battent encore contre le pouvoir central pour sauvegarder leur autonomie. Malgré son analphabétisme, elle mènera la résistance dans sa tribu des Oulad Zayd, dans la région d'Abda Doukkala, à Safi, contre Aïssa Tamri ben Omar, caïd d'une tribu voisine et ultérieurement vizir, à la fin du XIX^e siècle. Étant donné sa condamnation des injustices sociales et politiques, ses chants et poèmes sont universels. Ce n'est donc pas étonnant de constater qu'un siècle plus tard, la voix de Kharboucha est à peine tolérée, quand elle n'est pas tout bonnement censurée.

Afin de comprendre les raisons pour lesquelles Kharboucha dérange encore, rappelons que celle-ci a grandi au sein des Oulad Zayd, vers la fin du XIX^e siècle. Son vrai nom est Hadda. Cependant, certains l'appellent Hwida, diminutif affectueux de Hadda, tandis que d'autres la surnomment Kharbourcha (celle qui est égratignée) parce que la petite vérole qu'elle a contractée lui a abîmé la peau du visage. Loin de faire un obstacle de son apparence physique, Kharboucha affirme sa vocation pour le chant. Bientôt, elle crée un nouveau genre artistique, celui du chant populaire d'al-Aïta (l'Appel). Rapidement, elle devient une cheikha, c'est-à-dire une chanteuse populaire chevronnée. De ce fait, elle devient également la leader de la

résistance de sa tribu contre la tyrannie des caïds et des représentants du pouvoir central makhzénien.

En effet, al-Aïta allie le chant à l'engagement social. Les poèmes de Kharboucha commencent toujours en évoquant Dieu et ses saints par une voix envoûtante. Ils appellent ensuite l'audience à sentir la souffrance des injustices afin d'y remédier. Et c'est là qu'ils renseignent la postérité sur le contexte politique de l'époque. Suite au décès du sultan Hassan I en 1894, son fils Moulay Abd al-Aziz accède au trône. Cependant, comme il a à peine onze ans, le gouvernement est placé sous la régence du vizir Ahmad ben Moussa, connu par le surnom de « Ba Ahmad ». Or ce dernier exploite la situation pour accroître ses pouvoirs et privilèges. Par conséquent, le despotisme et la corruption sévissent à travers le Maroc entier. Inévitablement, de nombreuses tribus, déjà jalouses de leur autonomie, se sont rebellées contre le makhzen. La première rébellion qu'a menée Kharboucha est donc celle de sa tribu contre le pouvoir central. Dès lors, la poète et chanteuse se fait remarquer par sa langue aigüe, ses vers mordants et ses prises de position tranchantes.

Pour regagner le contrôle de l'espace tribal, les représentants du gouvernement central s'appuient sur l'autorité des caïds complaisants de certaines tribus. C'est dans ce contexte que Kharboucha entre en conflit avec Aïssa Ben Omar, caïd de la région d'Abda Doukkala de 1841 à 1924. Celui-ci fait de la répression des tribus une stratégie d'ascension des échelons de la hiérarchie étatique. Entre autres, il donne l'ordre de désarmer les hommes de la tribu des Oulad Zayd, de confisquer leurs terres et de prendre leur bétail et leurs chevaux. Interpellée par autant d'injustices, Kharboucha appelle les membres de sa tribu à se respecter en refusant de se soumettre au despotisme du caïd :

Je suis libre

Et les espèces d'Aïssa ne valent pas [notre liberté]⁽⁴⁹⁾.

De même, la poète les exhorte à se rebeller :

Soulevons-nous dans une même rébellion,

jusqu'à ce que nous atteignons la porte de Si Qaddur (le gardien du caïd)

Soulevons-nous dans une même rébellion,

jusqu'à ce que nous atteignons bukshur (un puits)⁽⁵⁰⁾.

Après la défaite des Oulad Zayd, Kharboucha se réfugie dans une tribu voisine, où elle chante des invectives mordantes, traitant le caïd de despote et de mangeur de charogne. Comme sa tribu n'est pas la seule à faire les frais des ambitions du caïd, les chants de Kharboucha circulent rapidement parmi les autres tribus de la région, atteignant les oreilles mêmes d'Aïssa ben Omar. Ulcéré, ce dernier donne l'ordre à ses hommes de la capturer.

Prisonnière, Kharboucha chante ses dernières luttes. Cette fois-ci, il s'agit des luttes d'une femme artiste contre un homme de pouvoir, car le caïd la traite comme sa cheikha personnelle, c'est-à-dire comme sa « chanteuse et prostituée ». Aussi il organise de grandes fêtes où il la fait parader comme un trophée devant ses convives, caïds et notables des autres tribus. De plus, il lui ordonne de chanter les vers qu'elle clamait aux siens. Malgré sa position vulnérable, Kharboucha s'exécute courageusement, lui signifiant qu'elle n'est pas sa cheikha personnelle, mais une poète engagée. Ne pouvant endurer davantage ces invectives, il donne l'ordre à ses hommes de la torturer, avant de l'enterrer vivante. C'est durant cette séance de torture que Kharboucha chantera ses derniers vers :

Cette nuit est la nuit de la torture.

Oh, père comme je souffre.

Mais rien n'est éternel.

Oh, père comme je souffre.

La fin ultime est la mort.

Oh, père comme je souffre⁽⁵¹⁾.

Si Aïssa ben Omar a enterré Kharboucha, il n'a pas réussi pour autant à faire taire sa voix. Bien au contraire, son verdict injuste a tout bonnement contribué à faire d'elle une héroïne en immortalisant ses chants. Aussi ces poèmes, longtemps fredonnés par les membres des tribus de la région d'Abda Doukkala, ont fini par faire partie de la mémoire collective des habitants de cette région.

Et il faut croire que quand une voix dérange une fois, elle dérange pour toujours, puisqu'un siècle plus tard, à savoir au début des années 90, les autorités gouvernementales essaient encore une fois de faire taire Kharboucha. Quand Hayat Idrissi chante *Hikayat Kharboucha* (le conte de Kharboucha), poème composé par les artistes Mohammed al-Batouli et Saïd Limam, celui-ci est aussitôt censuré. D'ailleurs, jusqu'à présent, cette pièce est rarement diffusée par la radio et la télévision nationales. Mais la censure

a une fois encore produit l'inverse de l'effet escompté. Loin de taire la voix de Kharboucha, elle a contribué à faire d'elle une muse chez les artistes marocains. Parmi d'autres, le réalisateur Hamid Zoughi s'est inspiré de sa vie pour son film *Kherboucha ou ma ydoum hal* (*Rien n'est éternel*) en 2008 ; la même année, le critique cinématographique Khalid Khodari a écrit un essai en arabe : *Kharboucha, la femme d'al-Aïta*, et l'homme de théâtre Abderrazak Badaoui a créé la pièce *Milouda bent Driss* en se basant sur le personnage de Kharboucha.

(49) C'est nous qui traduisons, dans Khalid Khodari, *Kharboucha ... maraat al-Aïta* (Rabat : Mathbaat al-maarif al-jadida, 2008), 59.

(50) *Ibid.*, 16.

(51) *Ibid.*, 19.

Sources

~ Khalid Khodari, *Kharboucha ... maraat al-Aïta* (Rabat : Mathbaat al-maarif al-jadida, 2008).

~ *Maalamat al-Maghrib/L'encyclopédie du Maroc, Dictionnaire alphabétique des connaissances sur le passé et le présent du Maroc*, vol. 11 (Salé : Association des auteurs Marocains pour la publication, 2005), 3642-3643 et 3685-3686.

Taougrat Oult Aïssa

(XIX^e-1930 ?)

Les chants et poèmes de Taougrat Oult Aïssa complètent l'histoire officielle des luttes anticoloniales au Maroc dans la mesure où jusqu'à présent, les seules luttes que cette histoire a retenues sont celles qui ont été menées par les élites urbaines nationalistes issues des classes supérieures. Or en décrivant les affrontements qui ont eu lieu entre sa tribu et les forces coloniales au début du XX^e siècle, Taougrat renseigne la postérité sur les luttes anticoloniales des paysans et des régions reculées.

Rappelons que Taougrat a échappé à l'oubli principalement grâce à l'historien français François Reyniers qui non seulement a recueilli ses chants et poèmes, mais aussi les coutumes et traditions orales des Berbères du Moyen Atlas des XIX^e et XX^e siècles⁽⁵²⁾. Suite à cette initiative, on apprend que Taougrat a vécu dans le village d'Arbala, situé dans les montagnes du Moyen Atlas. Orpheline de père, elle a été élevée par sa mère. Par ailleurs, elle était aveugle et analphabète. Or malgré ces handicaps, Taougrat réussira à devenir une poète et une chanteuse engagée d'ahidous⁽⁵³⁾, jouissant d'un grand respect au sein de sa tribu berbère Aït Sokhman et dans les tribus avoisinantes du Moyen Atlas, de la deuxième moitié du XIX^e à la première moitié du XX^e siècle.

Toutefois, c'est le mode de vie de Taougrat qui retient l'attention. Celui-ci ne correspond pas tout à fait aux modes de vie des femmes des siècles passés au Maroc – et ailleurs. Taougrat dispose librement de sa vie et de son corps. Comme fait remarquer Reyniers, elle « ne dédaigne pas de temps à

autre de donner l'hospitalité la plus généreuse à quelques hommes de la tribu [...] ⁽⁵⁴⁾ ». D'ailleurs, l'historien note que dans la tribu d'Aït Sokhman, les femmes sont quasiment les égales des hommes et qu'elles sont présentes partout dans la sphère publique ⁽⁵⁵⁾.

De même, Taougrat ne s'est jamais mariée. Certes, ce célibat pourrait s'expliquer par la cécité de la poète. Cependant, il montre qu'une femme peut être hautement respectée pour d'autres qualités que celles d'une épouse et d'une mère. En fait, pour reprendre les paroles de l'historien, si Taougrat jouit d'une « autorité particulière parmi les gens qui l'entourent ⁽⁵⁶⁾ », c'est parce que lors des danses d'ahidous, elle a été une poète et une chanteuse engagée.

Fait intéressant à noter ici : Taougrat compose elle-même ses poèmes, et cela, à une époque où ça se fait rarement chez les femmes. De plus, il faut croire que ces poèmes touchent profondément les lecteurs, puisque ceux-ci considèrent la poète comme une sorcière ou une Prophète. Reyniers éprouve même le besoin de préciser que Taougrat « n'est pas une prophétesse, ni même une sorcière, c'est une femme berbère, simplement, aveugle et dont l'imagination est merveilleuse ⁽⁵⁷⁾ ».

Mais si la poète déborde d'imagination, ses poèmes sont paradoxalement fort ancrés dans la réalité de son temps. À cet égard, rappelons que le Maroc est devenu un double protectorat français et espagnol en 1912. Mais si le le gouvernement central a été aussitôt soumis, le reste du Maroc échappe au pouvoir colonial. Aussi pour étendre son contrôle à la totalité du territoire, ce pouvoir adopte comme stratégie la tactique de la « tache d'huile », c'est-à-dire attaquer une région à la fois et isoler les tribus vaincues des tribus rebelles, de sorte que ces dernières ne puissent pas s'approvisionner entre autres en armes. Les poèmes de Taougrat s'inscrivent dans le cadre des attaques sanglantes livrées par l'armée française contre les membres de sa tribu, des années 1920 à 1930.

Ainsi, dans un premier temps, la poète raille les hommes qui, au lieu de résister jusqu'au bout, se sont sauvés devant la supériorité militaire des forces coloniales :

*O celui de ma jmaa (communauté),
appelle Haddou Ykhleft,
lui-même et quelques-uns de son clan,
il s'est enfui Ou Hnin,
il s'est mis sous la protection des Aït Abdi,*

*en sacrifiant un mouton.
Il a laissé ses enfants
qu'a ramenés Sidi,
celui-ci et Ould Mamoun⁽⁵⁸⁾.*

Déçue par ce qu'elle considère être la lâcheté des hommes, Taougrat appelle ensuite les femmes à la résistance :

*Lève-toi Itto, Thouda et Izza.
C'est aux femmes d'aller à la guerre,
puisque tant d'hommes sont devenus inertes⁽⁵⁹⁾.*

La poète appelle également l'ensemble des membres de sa communauté à rejeter tout échange avec les colonialistes – qu'elle qualifie de roumis (chrétiens) :

*Je préfère me revêtir d'un mauvais burnous⁽⁶⁰⁾
et m'en aller chez les musulmans
que d'être convoyeuse chez les roumis⁽⁶¹⁾.*

En effet, selon Taougrat, étant inégal, cet échange est inévitablement dégradant :

*Où doit retourner pour être musulman,
celui qui a été autrefois au bureau,
où il a été immatriculé par le roumi⁽⁶²⁾.*

Enfin, devant la défaite de sa tribu, la poète chante pêle-mêle son amertume, la tristesse de la terre et l'impuissance des Berbères à honorer leurs ancêtres :

*Bou Attas a pleuré,
jusqu'à ce qu'il ait fait pleurer l'Oukchal,
et pleura Arbala – quand ils ont vu l'ennemi⁽⁶³⁾.*

Suite à cette défaite, survenue autour de 1930, Taougrat quitte son village Arbala et se réfugie à Tounfit, près de l'assif Ouirine. Elle est alors très âgée et amère :

*L'assif Ouirine et le col de l'épaule,
Est-ce qu'il y a seulement quelque chose à manger là ?
Quand même je vais y donner la tête⁽⁶⁴⁾.*

Toutefois, l'accueil des habitants de Tounfit et ceux des villages environnants a dû un tant soit peu reconforter la poète. Dans sa nouvelle contrée, celle-ci jouit d'un grand prestige. On raconte que les villageois vont la voir et lui offrent des cadeaux pour avoir la chance d'entendre « une parole de Taougrat »⁽⁶⁵⁾.

Si les chants et poèmes de Taougrat ont eu un profond impact sur son entourage de l'époque, il en est de même de nos jours. En nous instruisant sur les perspectives des populations des régions montagneuses, ses paroles permettent la réécriture de l'histoire des luttes anticoloniales.

(52) François Reyniers, *Taougrat, ou les Berbères racontés par eux-mêmes* (Paris : Librairie Orientaliste Geuthner, 1930).

(53) Danse traditionnelle des tribus berbères du Moyen Atlas.

(54) *Ibid.*, 19-20.

(55) *Ibid.*, 88.

(56) *Ibid.*, 19.

(57) *Ibid.*, 20.

(58) *Ibid.*, 24.

(59) C'est nous qui traduisons, dans Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 124.

(60) La cape traditionnelle du Maroc.

(61) Reyniers, *op. cit.*, 46.

(62) *Ibid.*, 48.

(63) *Ibid.*, 51.

(64) *Ibid.*, 33.

(65) *Ibid.*

Sources

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 123-124.

~ François Reyniers, *Taougrat, ou les Berbères racontés par eux-mêmes* (Paris : Librairie Orientaliste Geuthner, 1930).

Malika al-Fassi

(1919-2007)

Malika al-Fassi a contribué à double titre à l'édification du Maroc moderne. D'une part, elle est l'une des pionnières du mouvement féministe moderne. D'autre part, elle fait partie des figures marquantes du mouvement de libération nationale. D'ailleurs, elle est la seule femme signataire du Manifeste de l'Indépendance de 1944. Il faut dire qu'elle est née le 19 juin 1919, au sein d'une grande famille de lettrés et de nationalistes de Fès. Durant son enfance, son père, le cadi el-Mehdi al-Fassi, lutte contre la présence française au Maroc. Selon lui, l'éducation représente l'un des outils privilégiés de cette lutte. Aussi il déploie de gros moyens pour éduquer ses enfants, et plus particulièrement Malika, parce qu'aucune école n'accueille les petites filles à l'époque. Il transforme donc une partie de la maison familiale en école et embauche les sommités de la Qaraouiyine comme enseignants.

Malika al-Fassi étudie auprès des meilleurs professeurs du pays. Par ailleurs, elle se pose des questions qui guideront ses engagements sociaux et politiques jusqu'à la fin de sa vie. Elle ne comprend pas pourquoi ses frères et cousins étudient à l'extérieur, alors qu'elle doit attendre que les professeurs se déplacent jusqu'à elle. Elle ne comprend pas non plus pourquoi sa mère et ses tantes trouvent anormal qu'elle étudie au lieu d'apprendre à cuisiner et à broder. Pis encore, elle ne comprend pas pourquoi la Qaraouiyine, institution fondée par une femme, est paradoxalement interdite aux femmes.

Dès l'âge de quinze ans, Malika al-Fassi écrit son premier article, revendiquant le droit des femmes marocaines à l'éducation. Celui-ci est alors publié par la revue al-Maghreb en 1935, et est signé « al-Fatate » (la jeune fille). Avec cet article, al-Fassi devient la première journaliste marocaine. Elle devient également la pionnière du mouvement féministe moderne marocain. En effet, de 1935 à 1943, elle écrit une série d'autres articles, signés « Bahitate al-Hadhira » (la chercheuse urbaine), tous revendiquant le progrès des femmes, dont le pilier est l'éducation. Malika al-Fassi est stratégique dans son argumentation : sans éducation, les femmes ne peuvent être ni les compagnes idéales des hommes ni de bonnes éducatrices des générations futures. Inévitablement, elle déclenche des débats de société, qui ont ultimement contribué à faire de la réforme de la situation des femmes une nécessité nationale.

Par ailleurs, quand la princesse Lalla Aïcha obtient son certificat d'école primaire, Malika al-Fassi écrit un article intitulé *La renaissance de la femme marocaine*. Tout en considérant l'éducation de la princesse comme un emblème de la renaissance des femmes marocaines, elle souligne que les fillettes qui terminent l'école primaire se heurtent à une impasse : aucune école secondaire n'est là pour les accueillir. Pour que cet appel ne reste pas lettre morte, elle décide d'agir. Ainsi, en 1946, elle crée un mouvement de femmes au sein du parti l'Istiqlal (parti de l'Indépendance), dont la mission est l'amélioration des conditions des femmes. Promptement, al-Fassi soulève au sein de cette formation la nécessité de fonder des écoles secondaires pour les filles. Rappelons que comme le Maroc n'est pas indépendant à l'époque, il y existe trois systèmes éducatifs en parallèle : le système français, le système arabe et la Qaraouiyyine qui offre un enseignement religieux. Al-Fassi rejoint les préoccupations de son enfance en avançant que c'est à la Qaraouiyyine qu'on devrait créer une section pour les filles. Cependant, le mouvement des femmes opte pour les trois systèmes. Suite aux requêtes du mouvement des femmes, les administrateurs français au Maroc ouvrent quelques classes pour les filles. Par contre, la direction de la Qaraouiyyine décide qu'elle ouvrirait ses portes à ces dernières si le mouvement des femmes assumait les charges financières de l'opération. Loin de se décourager, le mouvement des femmes se mobilise. Un nationaliste s'engage à payer le loyer de la maison où l'enseignement sera offert pendant que les femmes du mouvement vendent leurs bijoux pour pouvoir payer les honoraires des professeurs et

acheter le mobilier nécessaire pour les classes : des chaises, des pupitres et des tableaux. Désormais, les jeunes filles accèdent à l'enseignement secondaire, y compris à la Qaraouiyyine.

Plus tard, en 1955, lors du congrès extraordinaire qu'a tenu le parti l'Istiqlal après le retour d'exil du roi Mohammed V, Malika al-Fassi revendique que le document final de ce congrès reconnaisse le droit de vote pour les femmes. De plus, elle soumet cette revendication au roi. Mohammed V l'approuve sur-le-champ en expliquant que le droit de vote fait justice aux femmes marocaines, puisque ces dernières ont participé pleinement à l'avènement de l'Indépendance.

En effet, à l'instar de nombreuses femmes, Malika al-Fassi s'est engagée dans les luttes anticoloniales. Comme elle a été l'épouse du nationaliste Mohammed al-Fassi, c'est dans son domicile que les grands nationalistes du pays se réunissent. Or une telle situation lui permet de participer activement aux réunions nationalistes dès 1937. D'ailleurs, elle est la seule femme à faire partie de ce noyau de résistants. Il faut dire qu'au départ, ce groupe comprend à peine quelques jeunes qui œuvrent secrètement pour l'avènement de l'indépendance du pays. Plus tard, le groupe décide de propager la conscience nationaliste au sein de la société. Aussi dans un premier temps, il établit un contact avec le roi Mohammed V. Dès lors, il a des échanges constants avec ce dernier. Toutefois, dès que ce groupe est devenu la cible de la répression, c'est Malika al-Fassi qui, dissimulée derrière un voile, assure la liaison entre le roi et les nationalistes. Dans un deuxième temps, le groupe crée le parti l'Istiqlal dans le but d'élargir l'appui populaire pour la cause nationaliste. En fait, notre noyau de résistants se prépare à présenter le Manifeste de l'Indépendance aux autorités françaises. Comme il s'attend à ce que leur requête soit suivie par des arrestations, il compte sur la population pour continuer les luttes anticoloniales au sein du parti l'Istiqlal, sous la direction de Malika al-Fassi et de quelques autres nationalistes. C'est dans ce contexte qu'elle signe le Manifeste de l'Indépendance. Elle est la seule femme signataire de ce document parmi soixante-six signataires.

Comme prévu, la présentation du Manifeste de l'Indépendance aux autorités françaises, le 11 janvier 1944, est suivie d'une répression implacable. Mais c'est le début de la fin. La résistance populaire est à la mesure de la répression. D'ailleurs, comme en témoigne Malika al-Fassi,

c'est à partir de cette date que les femmes se joignent massivement à la résistance. Plusieurs d'entre elles y laisseront leur vie.

Pourtant, les femmes sont les grandes oubliées de l'Indépendance. Malika al-Fassi, par exemple, a les compétences pour participer à la gestion des affaires gouvernementales. Or aucune proposition ne lui est faite. Loin de se sentir découragée, elle poursuit ses engagements sociaux et féministes. Entre autres, elle crée des centres d'alphabétisation dans plusieurs villes, elle enseigne dans ces centres, elle participe à la fondation de la Ligue marocaine pour l'éducation de base et la lutte contre l'analphabétisme, elle cofonde « al-Mouassat » (l'Égalité), et préside cette organisation de 1960 jusqu'à sa mort, en 2007. Parallèlement aux cours d'alphabétisation qu'elle offre aux femmes, cette association héberge une centaine d'orphelines et s'occupe des personnes dans le besoin, comme les cancéreux et les handicapés. Al-Mouassat a été l'une des premières organisations à recevoir une subvention de la Commission de l'initiative nationale pour le développement humain (INDH), instituée par le roi Mohammed VI. Malika al-Fassi a donc œuvré jusqu'à la dernière minute de sa vie pour l'avènement d'un Maroc moderne.

Sources

~ *Al-Mujahida al-marhuma Lalla Malika al-Fassiyya* (Rabat : Mandoubiyat samiya li-qudama' al-muqawimine wa aadha' jaych at-tahrir, 2008).

~ Alison Baker, *Voices of Resistance, Oral Histories of Moroccan Women* (Albany : State University of New York Press, 1998,) 63-77.

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 144-146 et 160-162.

~ Latifa Akharbach et Narjis Rerhaye, *Femmes et politique* (Casablanca : Le Fennec, 1992), 17-26.

~ Liat Kozma, « Remembrance of Things Past: Leila Abouzeid and Moroccan National History », *International Studies in Gender, State & Society* 6. 3 (1999) : 388-406.

Mririda N'aït Atiq

(Début du XX^e siècle)

Mririda N'aït Atiq est une poète et chanteuse féministe illettrée du début du XX^e siècle. Si elle n'a pas œuvré directement dans la sphère politique, elle a néanmoins remis en question les rapports inégaux que les structures patriarcales érigent entre les sexes. En fait, ses poèmes ainsi que son mode de vie correspondent à des actes subversifs qui rejettent toute forme de pouvoir et d'autorité.

Mririda aurait probablement sombré dans l'oubli si elle n'avait pas rencontré René Euloge, instituteur français au Maroc. Ce dernier a fait sa connaissance grâce à un ami goum⁽⁶⁶⁾ qui l'a emmené boire un thé chez elle, en lui assurant que ce serait une rencontre mémorable. Il en a été ainsi, puisque cette rencontre a été suivie de bien d'autres. Euloge a donc eu amplement le temps d'apprécier la poésie que Mririda chantait pour lui. Bien que la voix de la poète soit envoûtante, une dimension manque à l'appréciation d'Euloge : le sens des poèmes de sa belle. Déterminé à venir à bout de cette lacune, il apprend le tachelhait, le dialecte berbère de Mririda. Séduit autant par la sensualité vocale que par la profondeur des chants de la poète, il enregistre ces chants en 1927, les traduit en français, et les publie en 1959. C'est ainsi que Mririda devient un personnage public.

On ignore le vrai nom de Mririda. Comme elle l'explique dans l'un de ses poèmes, elle a été surnommée ainsi à cause de sa voix :

Mririda

On m'a surnommée Mririda, Mririda,

*Mririda, l'agile rainette des près...
Je n'ai pas, je n'ai pas ses yeux d'or
Je n'ai pas, je n'ai pas sa blanche gorge,
Je n'ai pas, je n'ai pas sa verte tunique.*

*Mais ce que j'ai comme elle, Mririda,
Ce sont mes zerarit, mes zerarit⁽⁶⁷⁾
Qui volent jusqu'aux bergeries,
Ce sont mes zerarit, mes zerarit
Dont on parle dans toute la vallée
Et de l'autre côté des montagnes,
Mes zerarit qui émerveillent et font envie [...]⁽⁶⁸⁾*

Par contre, on sait que Mririda est née à Megdaz, dans la vallée de Tassaout, au sud du Maroc, vers la fin du XIX^e siècle. On sait également qu'elle est pauvre, illettrée et qu'elle chante ses poèmes dans le souk⁽⁶⁹⁾ d'Azilal. Si tout ce qu'on sait d'elle se résume à ces quelques faits, ses poèmes en revanche nous renseignent largement sur son monde, sa conscience féministe et la situation des femmes au début du siècle dernier. Certes, comme le note d'ailleurs Euloge, les chants de Mririda sont autant ses propres poèmes que des poèmes qui relèvent de la tradition orale berbère. Toutefois, une voix claire départage ces deux catégories poétiques : il s'agit de la voix d'une femme qui conteste amèrement les conditions sociales des femmes de son temps.

En effet, mentionnons en premier lieu que Mririda a été une prostituée, comme on peut le déduire entre autres de ce poème :

*Le mauvais amant
Va-t-en, goumier, sans bon sens ni politesse !
Tu peux te montrer plein de mépris,
La main levée, l'injure à la bouche,
À présent que tu as tout reçu de moi.
Et tu pars en me traitant de chienne !
Rassasié, tu veux me faire rougir de mon métier.
Et toi, avais-tu honte, dressé comme un taureau,
Quand tu poussais doucement ma porte ?
Venais-tu donc chez moi pour jouer aux cartes ?
Tu te faisais humble et soumis, goumier,
Consentant d'avance à mes exigences,
Même à perdre toute ta solde « prêt-franc »
Et plus tes yeux me parcouraient luisants,
Plus ton désir brutal te mettait à ma merci...*

*Quand tu as enfin découvert ma chair,
J'aurais pu te demander ton âme
Et de maudire ta mère et tes ancêtres !
Vers quel ciel de félicité t'étais-tu envolé ?
Maintenant calmé te voici de retour sur la terre,
Arrogant, rude et grossier comme ta djellaba.
Pauvre hôte d'un instant, mon esclave,
Ne sens-tu pas mon dégoût et ma haine ?
Un de ces soirs, le souvenir de ce soir-là
Te ramènera chez moi, vaincu et soumis.
Ton amour-propre restera sur le seuil
Et je rirai de tes regards et de tes prières.
Mais il me faudra trois fois le prix de ce soir.
Ce sera l'amende pour ton orgueil et tes injures.
Et je ne me rendrai pas plus compte de ton étreinte
Que la rivière ne s'aperçoit d'une goutte de pluie !⁽⁷⁰⁾*

À en croire ce poème, Mririda estime que la réprobation sociale des prostituées est hypocrite, dans la mesure où si elle a lieu d'être, cette réprobation doit s'étendre également aux consommateurs de la prostitution. Ainsi, elle rappelle à son client qu'il n'a pas à la blâmer à cause de son métier, puisque c'est lui-même qui est venu frapper à sa porte. Par ailleurs, certains de ses poèmes indiquent qu'au lieu de se remarier, Mririda choisit délibérément la prostitution pour pouvoir sauvegarder sa liberté et son autonomie :

*Pauvre jeune homme naïf
Pauvre jeune homme naïf, cesse de me harceler !
Je suis venue au pays pour revoir mes parents,
Non pour chercher un mari, — Dieu m'en préserve ! —
Et je retournerai bientôt à Azilal, si Dieu veut...
Mes faveurs d'un soir t'ont tellement affolé
Que, sans rire, tu m'invites à devenir ta femme.
Je sais combien de temps durerait ton caprice !
Qu'as-tu donc à m'offrir contre ma liberté ?
Et d'abord ne prends pas cet air réprobateur
Pour me faire honte du métier qui est le mien,
Ce métier grâce auquel tu t'es tant réjoui...
Quel autre sort me rendrait plus heureuse ?
Et toi qui me supplies d'être à toi seulement,
Que pourrais-tu m'offrir, dis, jeune naïf ?
Des jours sans viande, sans sucre et sans chansons,*

*La sueur et la crasse des besognes pénibles,
Le fumier de l'étable, les vêtements puants
Et l'affreuse fumée de la cuisine obscure,
Pendant que tu t'en irais danser l'« adersi ».
Et tu me demanderais, la chose est bien certaine,
D'enfanter des garçons, des garçons, des garçons !
Ne vois-tu point que je ne suis pas faite pour cela ?
Laisse-moi retourner au marché d'Azilal.
Tu perds ton temps et tes prières m'excèdent.
Car, enfin, pourquoi veux-tu que je travaille
Alors que l'on me couvre d'argent et de cadeaux ?
Je suis comme une fleur au parfum enivrant
Qui n'a que l'agréable souci de s'entrouvrir
Pour recevoir à son gré, chaque nuit, chaque jour,
La fraîcheur de la rosée ou la caresse du soleil [...](71)*

En fait, il semble que Mririda ait été auparavant mariée, puis répudiée :

*Et ma mère s'est mise pleurer
Quand il est entré avec ma mère,
Quand il s'est assis un peu dans l'ombre,
Je savais ce qu'il venait me signifier.
Mais quoi ! Bien d'autres que moi,
Bien d'autres ont été répudiées [...](72)*

Par ailleurs, suite à cette expérience conjugale, Mririda comprend que le mariage est un contrat social qui aliène les femmes, car il les dépossède de leur liberté personnelle, tout en les condamnant aux tâches domestiques et à l'enfantement – de préférence de garçons. Ici, notons que bien qu'elle soit illettrée, Mririda perçoit avec clarté les dynamiques sociales qui pérennisent les structures patriarcales. Aussi elle refuse d'y adhérer. Or étant donné son manque de qualification professionnelle, la prostitution apparaît comme la seule voie qui lui permet de concrétiser ce refus, tout comme le recours à l'avortement lui permet de maintenir un tant soit peu de contrôle sur son corps, et par conséquent sur sa sexualité :

*Ô ma sœur...
Ma sœur, ne me fais pas de reproches.
Bien sûr, je n'aurais pas dû dormir à l'azib(73).
Et tu sais, ma sœur, ce qu'il advient à l'azib,
Par une chaude soirée, auprès d'un jeune homme.
Serais-je la seule à m'être attendrie,*

*Dans les bras d'un homme, ô ma sœur ?
Pouvais-je penser que cette nuit, ô ma sœur,
Aurait un lendemain trop lourd pour mon ventre ?
Garde-moi au moins le secret, ô ma sœur
La vieille Tamoucha connaît la vertu des plantes,
De ces plantes qui me délivreront sans tarder [...]*⁽⁷⁴⁾

Malgré sa pauvreté, son analphabétisme et son isolement géographique, Mririda dénonce les conditions sociales des femmes de son temps par ses chants et son mode de vie. En fait, son exemple montre que le féminisme, défini en tant que contestation des inégalités sociales entre les sexes, est bel et bien une préoccupation locale.

Avec la Deuxième Guerre mondiale, René Euloge perd toute trace de Mririda. En 1946, alors qu'elle doit avoir moins de trente ans, la poète disparaît. Elle n'est plus dans le souk d'Azilal ni à Megdaz. Cependant, cinquante ans plus tard, son nom réapparaît. La célèbre Hayet Ayad chante ses poèmes au théâtre de l'Institut français de Casablanca en 1997.

(66) Soldat marocain enrôlé dans l'armée française.

(67) Les youyous que les femmes émettent lors des fêtes et des cérémonies.

(68) Mririda n'Aït Attik, trad. René Euloge, *Les chants de Tassaout* (Marrakech : Éditions de la Tighermt, 1959), 20.

(69) Le marché.

(70) Mririda n'Aït Attik, trad. René Euloge, *op. cit.*, 45.

(71) *Ibid.*, 157.

(72) *Ibid.*, 39.

(73) Lieu reculé de pâturage.

(74) Mririda n'Aït Attik, trad. René Euloge, *op. cit.*, 35.

Sources

~ « Spectacle. Longue Hayet à Mririda, » *Telquel*, dernier accès 31 mai 2013, http://www.telquel-online.com/archives/196/culture_196.shtml

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 131-133.

~ Lahcen Haddad, “Engaging Patriarchy and Oral Tradition : Mririda N’Ait Attik or the Gendered Subaltern’s Strategies of Appropriation and Deconstruction”, in *Le discours sur la femme*, Fouzia Rhissassi dir. (Casablanca : Najah el-jadida, 1997), 171-176.

~ Mririda n’Aït Attik, trad. René Euloge, *Les chants de Tassaout* (Marrakech : Éditions de la Tighermt, 1959). Ce document a également été traduit en anglais par Daniel Halpern et Paula Paley, *Songs of Mririda, Courtesan of the High Atlas* (Greensboro: Unicorn Press, 1974).

Touria Chaoui

(1936-1956)

Touria Chaoui est victime d'un double assassinat, à savoir un assassinat politique qui lui a coûté la vie à l'âge de dix-neuf ans, et un assassinat médiatique qui depuis, l'enterre dans l'oubli. Pourtant, elle est la première femme pilote du Maroc, voire du Maghreb. De plus, malgré son jeune âge, elle a participé aux luttes anticoloniales, tout comme elle a œuvré pour l'amélioration de la situation des femmes.

Pour comprendre les motifs de ce double assassinat, rappelons le cheminement de Touria Chaoui. Elle est née le 14 décembre 1936, au sein d'une famille bourgeoise de Fès. À une époque où les femmes éduquées se comptent sur les doigts de la main, Abdelwahed Chaoui, un homme avant-gardiste, offre à sa fille une éducation exemplaire. Sans tarder, celle-ci se fait remarquer par sa performance scolaire et son leadership. À l'âge de sept ans, Touria Chaoui organise une grève dans son école primaire. De plus, elle fait promettre à ses camarades de classe de ne reprendre les cours que quand les autorités françaises libéreront des étudiants arrêtés lors d'une manifestation exigeant l'Indépendance du pays. Cela lui vaut son premier affrontement avec les autorités coloniales. Armées, les forces de l'ordre vont encercler la maison des Chaoui... pour découvrir que la présumée « agitatrice » est une fillette. On menace alors son père d'arrestation en cas de récidive.

Suite à cet incident, le père, acteur de métier, amène sa fille avec lui lors de ses tournées. Aussi non seulement la petite Touria découvre le monde de

la scène, mais elle s'initie au métier d'actrice. À l'âge de 13 ans, Touria Chaoui joue son premier rôle dans le film *La Septième porte*, tourné à Fès par le réalisateur français André Svoboda. Il semblerait que les archives de ce film soient accessibles au public et qu'il soit possible de revoir la jeune actrice en train de répéter avec son père. Déjà à cet âge, Touria Chaoui est une pionnière de la modernité et de l'émancipation des femmes. Elle évolue dans un milieu d'hommes, celui de la scène, travaille parmi eux, et s'exprime librement – comme eux.

Néanmoins, Touria Chaoui se découvre une nouvelle passion qui l'oriente vers une autre direction. Elle est de plus en plus fascinée par les avions et le monde de l'aviation. Bientôt, cette fascination devient une vocation claire : elle veut être pilote. Mais elle se heurte à un obstacle qui semble être infranchissable. Comment une petite « Fatma », c'est-à-dire une Marocaine telle que désignée par les agents de la France coloniale, pourrait être admise dans la seule école de pilotage du pays, à savoir une école dont la clientèle se limite à l'élite masculine française et qui, de plus, est chapeautée par l'armée de l'air française ?

Si, de prime abord, les Chaoui sont accueillis avec dérision, la direction de l'école de pilotage finit par céder à leur demande grâce aux pressions de nombreuses connaissances influentes d'Abdelwahed Chaoui. Ainsi, à l'âge de quatorze ans, Touria commence sa formation de pilote. Cependant, cette formation est jalonnée de difficultés. D'abord, les horaires découragent la jeune fille qui doit se présenter à l'école soit très tôt le matin, soit très tard le soir. Or l'école de pilotage se trouve à Tit Mellil, c'est-à-dire à une trentaine de kilomètres du domicile des Chaoui à Casablanca, à une époque où les routes manquent encore. Enfin, le vol solo à 4 000 mètres d'altitude, qui représente son examen final, se déroule sous des orages violents. Certes, l'école prévoit un changement de date de ce vol pour des raisons météorologiques. Toutefois, l'école de l'armée de l'air française ne juge pas utile d'étendre cette disposition à une petite « Fatma ». Malgré tout, Touria Chaoui relève le défi, et passe son examen. Le 17 octobre 1951, elle est consacrée première femme pilote du Maroc, voire du Maghreb, à l'âge de seize ans.

Touria Chaoui devient rapidement une vedette. Les journaux parlent d'elle, les organisations féminines la félicitent. Jacqueline Auriol, pilote d'essai française et nièce du président de la République française, lui envoie

une photo dédiée. Et le roi Mohammed V, suivi des princesses Lalla Aïcha et Lalla Amina, l'accueille au palais, pour la féliciter.

C'est à partir de cette période que les activités militantes et associatives de Touria Chaoui s'emballent. Tout d'abord, elle crée l'Aéro club royal, cercle qui réunit les pilotes et aviateurs du pays. Grâce à cette association, la jeune pilote continue à vivre au jour le jour sa passion pour les avions et pour le monde de l'aviation. Ensuite, elle fonde et dirige Lalla Amina, institution dont l'objectif principal est de former les jeunes filles marginalisées à être autonomes en leur offrant des cours d'alphabétisation et des formations professionnelles, tels que le secrétariat, la dactylographie et la sténographie. Parallèlement, elle devient membre du comité directeur de plusieurs autres associations qui œuvrent pour l'amélioration de la situation des femmes au Maroc, dont le Berceau du pauvre et Mustaqbal al-Fatat al-Maghribiya (l'Avenir de la jeune fille marocaine). En somme, depuis que Touria Chaoui est devenue pilote, elle a découvert que la cause qui lui tient le plus à cœur est l'émancipation des femmes. Enfin, elle adhère au parti l'Istiqlal (parti de l'Indépendance).

Cependant, les activités de Touria Chaoui sont contrariées : les Chaoui apprennent à leur insu qu'aussi bien le père que la fille figurent sur la liste noire de la Présence française. Dit plus explicitement, ces derniers font partie des personnes que la police secrète coloniale compte éliminer. Aussi ils décident de se réfugier en Espagne. Ils ne retournent au pays que lorsque les négociations pour l'Indépendance du Maroc sont conclues.

Durant le voyage du retour, Touria Chaoui, habillée de son uniforme de pilote, monte à bord de l'avion et insiste pour voir le commandant. On l'invite alors au cockpit, d'où elle ne ressort qu'à l'atterrissage, à l'aéroport de Tétouan. Comme explique le commandant aux passagers, l'avion a été piloté par « la jeune demoiselle ». Mais cette dernière marquera les esprits de toute une génération lors du retour du roi Mohammed V de l'exil, en 1955, en survolant le palais royal et les cieus avoisinants, en faisant des pirouettes aériennes et en lançant dans les airs des tracts anticolonialistes.

Dès lors, rien ne présage ce qui va suivre. Le 1^{er} mars 1956, à la veille de l'indépendance, dans une ambiance de fête et d'euphorie populaires, Touria Chaoui est tirée à bout portant devant la maison familiale, au volant de sa voiture alors qu'elle ramène son jeune frère, Salah Eddine, de l'école. Elle a à peine dix-neuf ans. Si on connaît son assassin, Ahmad Touil, un tueur à gages, on ignore encore aujourd'hui le mobile du meurtre. En fait, Touil a

tué de nombreuses personnalités politiques marocaines, et de la même façon : par balles, à bout portant, quand les victimes se trouvent au volant de leur voiture. Il en a été ainsi pour le résistant maître Omar Slaoui. Par conséquent, tout laisse croire que l'assassinat de Touria Chaoui soit un fait politique. Aurait-elle été tuée parce qu'elle représente la modernité et l'émancipation des femmes ? La question se pose avec d'autant plus d'acuité que la jeune pilote a sombré dans un oubli total. Aucun musée ne la commémore, aucune sculpture ne l'honore, aucun documentaire n'en parle. En résumé, l'histoire officielle l'ignore encore.

Sources

Je remercie M. Chaoui, frère de Touria Chaoui, et peintre de renommée, pour les informations qu'il m'a données. Pour en savoir davantage sur Touria Chaoui, contacter chaoui_sd@hotmail.com, <http://www.artchaoui.fr/sc/>.

Aïcha Mekki

(1950-1992)

Aïcha Mekki a été journaliste au quotidien *L'Opinion*. En consacrant sa chronique « Au ban de la société » aux procès judiciaires, elle visite les quartiers marginalisés que peu de journalistes, et encore moins de journalistes femmes, visitent. De ce fait, elle devient l'avocate des laissés pour compte. Aussi une constante se dégage de ses écrits, à savoir la double contestation, des structures politiques qui produisent des exclus et des structures patriarcales qui relèguent les femmes à un rôle subordonné. Et il faut croire que ces écrits dérangent : Mekki aurait été assassinée à l'âge de quarante-deux ans à cause de l'enquête qu'elle menait sur la drogue et la prostitution. Pourtant, sa disparition ne se remarque que lorsque l'odeur alerte les voisins. Dans ce sens, Mekki représente de nombreuses Marocaines ordinaires, celles qui sont les actrices à la fois discrètes et inébranlables du changement politique et social.

Pour mieux apprécier le combat quotidien d'Aïcha Mekki pour l'avènement d'une société meilleure, rappelons que celle-ci est née Rqia Fetha, à Taza, en 1950, au sein d'une famille modeste. À peine quelques années plus tard, la famille Fetha migre à Casablanca et s'installe dans les bidonvilles des Carrières centrales. Donc, dès son jeune âge, Mekki connaît la marginalisation économique. Toutefois, elle n'est pas privée de l'essentiel : l'école. D'ailleurs, c'est grâce à cette institution que Mekki trouve une évasion. À travers des œuvres comme *Les misérables*, *Sans famille*, *Germinal*, *L'argent*, *Madame Bovary* et *La princesse de Clèves*, elle

découvrir la France. Dès lors, l'Occident représentera toujours pour elle le monde des rêves, des lumières et de la modernité. C'est la raison pour laquelle elle choisit d'écrire ses chroniques en français.

À l'adolescence, Aïcha Mekki se rend compte que la masse des exclus est beaucoup plus large qu'elle ne le pensait. Insidieusement, cette masse est composée de la moitié de la population, c'est-à-dire les femmes. Avec le remariage de sa mère, Mekki devient le témoin impuissant de l'alcoolisme et de la violence conjugale. Elle voit donc jour après jour la réalité du mépris envers les femmes, leur subordination et l'iniquité du système judiciaire à leur égard. Immanquablement, l'un des thèmes récurrents de ses chroniques est la violence faite aux femmes.

Est-ce pour fuir le domicile familial qu'Aïcha Mekki choisit de travailler au lieu d'aller à l'université ? En tout cas, à peine ses études secondaires achevées, elle devient autonome. Mais si depuis son enfance elle sait qu'elle veut écrire, c'est suite à un événement impromptu qu'elle deviendra journaliste. Elle diffuse des spots publicitaires à l'antenne de la radio et de la télévision nationales, quand une mère analphabète lui demande de l'accompagner au tribunal pour assister au procès de son fils, arrêté pour un menu larcin. La prenant pour une journaliste, un jeune homme lui tend une lettre, dans l'espoir qu'elle en fasse bon usage pour les laissés pour compte :

[...] Dix ans de cellule.

Dix ans d'une malédiction héritée de mille et une choses.

Pourriture d'un siècle nucléaire, c'est toi ma condamnation.

Une société des mots-cratique où paraît-il,

le pauvre n'est ce qu'il est que parce qu'il le veut.

Salut ! Amateur de paroles vitreuses. Vous êtes le maître.

Me revoilà, sauf votre respect, Monsieur le Juge,

me revoilà. Je souffre [...](75).

Quand, dix-sept ans plus tard, les pompiers fouillent la dépouille d'Aïcha Mekki, ils trouvent dans l'une de ses poches la lettre qui a bouleversé sa vie et qui l'a menée à quitter le monde futile des spots publicitaires⁽⁷⁶⁾. Malgré son manque de diplômes, elle réussit à devenir journaliste à *L'Opinion*. En signant son premier article, Rqia Fetha devient Aïcha Mekki. De même, en se spécialisant dans le journalisme des procès judiciaires, elle devient l'amie et la confidente des détenus, des drogués, des alcooliques, des prostituées, des handicapés, des malades mentaux, des sans-abri, des

femmes battues, des petites bonnes maltraitées, bref des marginaux de tous genres.

Parallèlement aux procès judiciaires, Aïcha Mekki mène des enquêtes. Entre autres, elle s'est intéressée au sentiment d'insécurité qu'éprouvent les Casablancaises dans leur ville :

Vols, agressions et risques de séquestration

La grande peur des Casablancaises

La peur ? On connaît.

Trois femmes sur quatre avouent avoir peur. Du noir, de longer les stations des bus, de descendre nuitamment dans les entrailles d'un quartier périphérique et citent l'insécurité comme l'un des inconvénients majeurs de leur ville et souhaitent un renforcement de la sécurité dans leur quartier [...]

Si l'on examine les causes objectives de cette peur, on remarque qu'il se commet chaque jour des viols, des vols avec violence, des vols simples [...] Les femmes sont les principales victimes de ces pickpockets, car elles présentent une qualité majeure aux yeux des voleurs, elles possèdent un sac [...]

Les responsables de l'ordre sont-ils au moins conscients de cet état de fait ?

Rien ne nous permet de répondre par l'affirmative [...]⁽⁷⁷⁾

En menant une enquête sur la drogue et la prostitution, Aïcha Mekki découvre les deux facettes de la censure. D'abord, elle constate que le silence vaut une fortune attrayante, d'autant plus attrayante que Mekki vit dans le dénuement total. Elle n'a même pas les moyens de satisfaire ses besoins les plus élémentaires, tels que nourriture et soins de santé... sans mentionner qu'elle habite dans un taudis qui n'a ni électricité ni eau courante. Mekki écrivait ses chroniques décapantes à la lueur des chandelles. Pourtant, elle n'envie pas aux riches leur fortune. Tout au plus, elle s'indigne contre leur indifférence envers la misère des plus démunis. Inébranlable, elle poursuit son enquête.

Quand l'odeur avertit les voisins du décès d'Aïcha Mekki, les uns parlent d'assassinat, d'autres, de suicide. Mais ses proches écartent tout de suite la piste du suicide : malgré ses difficultés, Mekki aimait trop la vie et pensait qu'elle vaut la peine d'être vécue. La mort serait-elle donc le prix de la parole qui dérange, c'est-à-dire l'autre facette de la censure ? Le médecin légiste déclare quant à lui qu'il s'agit d'une mort naturelle. En tout cas, c'est le décès de Mekki qui révèle au monde son dénuement. Celle-ci ne s'en est jamais plainte, tout comme elle n'a jamais demandé une quelconque augmentation salariale. Et comme en témoigne son entourage,

elle a toujours été élégante, raffinée, séduisante, enjouée, dévouée et sereine.

Aïcha Mekki est enterrée dans le cimetière ach-Chouada (martyres) de Casablanca, au même titre que tous ceux et celles qui se sont sacrifiés pour le bien commun. En 1994, le prix Aïcha Mekki est institué pour récompenser les meilleures chroniques judiciaires.

(75) Abdeljlil Lahjomri et Aïcha Mekki, *Pleure Aïcha tes chroniques égarées : vie et mort de Aïcha Mekki, itinéraire romancé : suivi d'une anthologie des chroniques d'Au ban de la société et Société et justice* (Casablanca : Malika, 2001), 70.

(76) D'après la biographie romancée d'Aïcha Mekki, dans Lahjomri et Mekki, *Ibid.*, 71.

(77) *Ibid.*, 133-135.

Sources

~ Abdeljlil Lahjomri et Aïcha Mekki, *Pleure Aïcha tes chroniques égarées : vie et mort de Aïcha Mekki, itinéraire romancé : suivi d'une anthologie des chroniques d'Au ban de la société et Société et justice* (Casablanca : Malika, 2001).

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 248-250.

Saïda Menebhi

(1952-1977)

Saïda Menebhi est devenue l’emblème du militantisme féminin. Elle a payé de sa vie ses idéaux de démocratie, de justice sociale, d’égalité entre les sexes et de droits humains. Son décès révèle au monde l’existence des prisonnières politiques au Maroc.

Pour mieux apprécier la contribution de cette héroïne dans la sphère politique marocaine contemporaine, rappelons que Saïda Menebhi est née à Marrakech en 1952. Elle grandit ainsi dans le contexte de l’essor des mouvements nationaux de libération. À l’échelle nationale : le Maroc accède à l’Indépendance en 1956; à l’échelle internationale, les pays de l’Asie et de l’Afrique vainquent le joug colonial les uns après les autres. Inévitablement, ce contexte marque la pensée politique de Menebhi. Aussi cette militante inscrira toujours ses combats dans la lutte globale des peuples pour leur émancipation :

*Nous osons
soutenir les peuples
de Palestine et du Chili
du Sahara et de Bolivie [...]⁽⁷⁸⁾.*

Saïda Menebhi grandit également dans le contexte du triomphe des mouvements sociaux, féministes et populaires à l’échelle planétaire. Ainsi, en Europe, les mouvements ouvriers, étudiants et féministes aboutissent aux réformes sociales et démocratiques des années 1960. En revanche, les luttes

armées en Asie, en Afrique et en Amérique latine débouchent dans la majorité des cas sur des révolutions socialistes. Il en est ainsi entre autres pour la Chine qui devient une république populaire, pour Cuba qui se déclare socialiste et pour le Vietnam qui défait l'impérialisme américain. Ce triomphe reconfortera Menebhi, même dans les pires moments de ses luttes. Le 21 novembre 1976, elle écrira de sa cellule de prison à Casablanca :

*Vous êtes méprisables et infâmes
vous nous avez enfermées
isolées,
car notre lutte est acharnée
contre votre justice
justice de votre classe
Mais qu'a fait le napalm
devant le peuple du Vietnam
que feront les phantoms
d'Israël
au peuple palestinien
Ils tueront quelques résistants
mais rayonnera la joie
et vaincra la révolution
Tirez donc les leçons Messieurs
nous irons jusqu'au bout
comme au Cambodge et au Dhofar
au Yémen et ce sera ainsi
dans le monde entier⁽⁷⁹⁾.*

Saïda Menebhi commence sa carrière politique en 1972, à l'âge de 20 ans. Elle milite alors dans le contexte des mouvements sociaux, populaires et féministes de son temps. Étudiante en langue et littérature anglaise à l'Université Mohammed V à Rabat, elle adhère à l'Union nationale des étudiants du Maroc. Toutefois, son militantisme sera bref. En 1973, le gouvernement dissout l'organisation et procède à l'arrestation des membres de son comité exécutif et de nombreux autres étudiants. Mais Menebhi refuse d'être ainsi désœuvrée : après deux ans de formation au Centre pédagogique régional de Lettres, elle enseigne l'anglais dans un collège de Rabat tout en poursuivant son militantisme. Cette fois-ci, elle adhère à l'Union marocaine du travail et à « Ila al-amam » (En avant), organisation marxiste-léniniste clandestine qui prépare l'avènement de la révolution socialiste au Maroc.

Saïda Menebhi se heurte rapidement à la répression sauvage. Le 16 janvier 1976, elle « disparaît » dans le célèbre centre de torture de Casablanca, Derb Moulay Chérif. Elle immortalisera sa disparition dans un poème adressé à Aziz Laarich, son conjoint de fait et militant marxiste-léniniste qui a été condamné à trente ans de prison :

*Il était exactement six heures du soir
lorsque deux dragons noirs
deux flics de la police politique
ont brouillé les eaux de mon pacifique
dans ma maison et la tienne [...]*

*Dans ma maison et la tienne
les dragons noirs
avalent notre sang
leurs gueules en sont pleines
ils mordent notre chair
et cherchent les noms des révolutionnaires
Quand ils ont fini le carnage
la décision du maître
est de me conduire
dans leurs lieux de torture [...]⁽⁸⁰⁾.*

Quelques mois après sa disparition, Saïda Menebhi « ressurgit » lors du procès de masse de 1977. En plus d’être accusée d’atteinte à la sûreté de l’État, elle est interrogée au sujet de sa relation illégale, c’est-à-dire hors mariage, avec Aziz Laarich. Loin de se sentir coupable de quoi que ce soit, elle dénonce les conditions défavorables des femmes, sous les applaudissements de l’audience. D’ailleurs, elle consacra aux femmes une partie de ses poèmes et écrits de prison dans lesquels elle dénonce leur double marginalisation sociale et économique :

*Nues ou habillées de haillons
l’ouvrière, la prostituée, la voleuse
sont là.
Le ciel est gris et les murs noirs
leurs pieds baignent dans la boue
leurs corps grelottent
leurs yeux cherchent
certainement qu’elles se demandent
pourquoi, toi et moi mon amour
nous sommes loin l’un de l’autre*

*elles ont froid
pourquoi cette nature si dure
ne peut-elle avoir pitié et s'en aller
ne plus revenir, car elles n'ont rien à porter
Ô hiver insouciant
vent sourd
tu gerces leurs mains et leurs lèvres
va t'en, ne reviens plus
laisse-nous le temps d'arracher
à ceux qui nous exploitent
le droit à la vie [...](⁸¹).*

Elle entamera aussi un essai sur la prostitution au Maroc – qui restera inachevé – où elle met en exergue la double exclusion que subissent les femmes :

[...] cette réalité particulière de la femme marocaine qui subit deux aspects d'exploitation, exploitation par le système (au même titre que l'homme) et exploitation par l'homme lui-même, phénomène social engendré forcément et également par la nature des structures économico-politiques et sociales existantes(⁸²).

Or selon Menebhi, comme le pouvoir économico-politique est détenu par les hommes, l'exploitation de l'ouvrière et celle de la prostituée ne diffèrent nullement :

Si la prostituée vend sa chair et subit les pires sévices et tortures morales, l'ouvrière, elle, vend sa force de travail aux capitalistes. Son salaire dérisoire n'est jamais égal à celui de son camarade ouvrier(⁸³).

Par ailleurs, elle flaire un lien entre le patriarcat, le capitalisme et l'instrumentalisation de la religion : « L'utilisation démagogique de la religion, écrit-elle, permet de renforcer l'exploitation et l'aliénation de la femme(⁸⁴) ». Cependant, elle n'aura pas le temps de développer davantage sa réflexion. À la suite du procès de masse de 1977, elle est condamnée à cinq ans de prison, plus deux ans pour outrage à magistrat. Après le verdict, elle sera isolée, avec les militantes Rabea Ftouh et Fatima Oukacha, à la prison civile de Casablanca. Or comme les conditions de détention sont inhumaines, elle entame, accompagnée de ses camarades, une grève de la faim. Faute de soins, elle meurt le 11 décembre 1977, à l'Hôpital Averroès de Casablanca.

Si Saïda Menebhi est décédée, sa voix résonne encore fort, rappelant que même derrière les barreaux, le militantisme féminin chante l'hymne de la

justice sociale :

*Je t'avais déjà expliqué
mon enfant
non comme la maîtresse l'a fait
qu'en prison
il n'y a pas que les « truands »
ils y mettent ceux qui refusent
la corruption
le vol et la prostitution
ceux qui hurlent
pour que la terre appartienne
à ceux qui la travaillent
ceux qui font fondre l'acier
pour créer le soc et la charrue
qui creusera la terre
où l'on sèmera l'amour
pour nourrir tous les enfants [...]⁽⁸⁵⁾.*

(78) Saïda Menebhi, *Poèmes, lettres, écrits de prison* (Rabat : Éditions Feed-Back, 2000), 45.

(79) *Ibid.*, 40.

(80) *Ibid.*, 29-31.

(81) *Ibid.*, 34.

(82) *Ibid.*, 98.

(83) *Ibid.*, 99.

(84) *Ibid.*

(85) *Ibid.*, 43.

Sources

~ Saïda Menebhi, *Poèmes, lettres, écrits de prison* (Rabat : Éditions Feed-Back, 2000).

~ Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza el-Kholy et Moha Ennaji eds., *Women Writing Africa, the Northern Region* (New York : The Feminist Press, 2009), 240-241.

~ Susan Slyomovics, *The Performance of Human Rights in Morocco* (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2005), 149-151.

Femmes politiques du Maroc actuel

La présence des femmes sur la scène politique marocaine ne se limite pas aux siècles et décennies passés. En fait, les femmes sont de plus en plus présentes dans la sphère politique contemporaine. Comme notre but n'est pas d'en dresser une liste exhaustive, on se propose plus modestement dans ce chapitre de souligner le rôle joué par quelques-unes de ces militantes.

Khadija Ryadi (1960—) a présidé l'Association marocaine des droits humains (AMDH) de mai 2007 à mai 2013. À ce titre, elle a œuvré pour la protection, la promotion et la mise en œuvre des droits fondamentaux au Maroc. Si à cet égard, elle a continué le travail de ses prédécesseurs, elle a aussi accordé un intérêt particulier aux droits économiques et sociaux. De surcroît, elle a contribué au changement des mentalités relatives au leadership féminin dans la société en général, et au sein de l'AMDH en particulier. De nos jours, la parité entre les sexes est atteinte au bureau central de l'AMDH, pendant qu'un quota d'un tiers de femmes est exigé pour les autres instances de l'association. Or de telles politiques ont contribué à la féminisation des membres de l'association, y compris dans les villages reculés. Autrement dit, les Marocaines, toutes couches sociales confondues, participent de plus en plus à l'avancement des droits fondamentaux dans leur pays.

Partageant avec Ryadi les préoccupations féministes et socioéconomiques, Khadija Rhamiri (1955—) a œuvré quant à elle dans le monde syndical. Aussi elle a réussi au fil des décennies à changer en profondeur les structures masculines de l'Union marocaine du travail (UMT). Entre autres, elle a lutté pour que les femmes puissent accéder aux

instances de l'UMT. Si de nos jours la parité entre les sexes n'est pas encore atteinte, un quota d'au moins 30 % de femmes dans toutes les instances de l'UMT a été en revanche institué. Par ailleurs, elle a lutté pour que le syndicat soit accessible aux travailleuses au même titre que les travailleurs. Depuis, l'UMT fait des efforts pour tenir compte des besoins spécifiques des femmes syndicalistes. Ainsi, les réunions ont lieu lors des plages horaires convenables pour les femmes, et dans les locaux du syndicat plutôt que dans les cafés, établissements rarement fréquentés par les militantes issues de familles conservatrices. Cela va sans dire qu'avec la féminisation de l'UMT, les préoccupations de ce syndicat se sont étendues à des problématiques nouvelles, telles que le harcèlement sexuel, la parité salariale et le droit à un congé de maternité.

Malgré l'impact qu'ont eu sur leurs organisations respectives des militantes comme Ryadi et Rhamiri, mesuré ici en termes de féminisation des membres, des instances et des objectifs de ces organismes, Hakima Chaoui (1958—) se montre plus critique à l'égard des partis politiques et de la société civile. Comme les mentalités patriarcales ont imprégné le tissu social, Chaoui estime que seul l'engagement politique massif des femmes pourrait changer ces mentalités. Or après une longue carrière d'un militantisme pluriel, celle-ci a remarqué que lorsque les femmes se distinguent par leur activisme, les organisations et les formations politiques tendent à les orienter vers les commissions des femmes, sous prétexte que ces membres connaissent mieux les besoins spécifiques de leur sexe. Pourtant, une telle politique écarte tout bonnement les femmes des postes de responsabilités. Pis encore, elle marginalise les problématiques des femmes et du genre dans les pratiques politiques courantes. C'est la raison pour laquelle Chaoui plaide pour que les organisations et formations politiques, y compris les associations de femmes, inscrivent leurs activités féministes dans les problématiques plus larges de démocratie et de progrès social. Pour que ses plaidoiries ne restent pas lettre morte, Chaoui est membre exécutif du secrétariat national au sein de sa formation politique, et elle encourage les autres militantes à en faire autant.

Si les prises de position de Chaoui concernant le militantisme féminin rejoignent celles de nombreux politologues⁽⁸⁶⁾, il s'avère intéressant par ailleurs de constater que plusieurs activistes ont contribué à la démocratisation et au progrès social de leur société en limitant leurs activités aux problématiques des femmes et du genre. Citons à titre

d'exemple Zohra al-Koubia (1967—), qui a fondé et présidé le Forum des femmes au Rif à al-Hoceima en 1998. Celle-ci a accompli un changement significatif des perceptions des femmes, de leurs droits et de leur rôle au sein de leur société, au nord du Maroc. D'un côté, al-Koubia et son équipe font du porte-à-porte pour informer les femmes qu'un espace public, créé spécialement pour elles, leur offre de nombreux services, dont des cours d'alphabétisation, des formations professionnelles, des microcrédits, de l'accompagnement juridique et un centre d'écoute pour les femmes victimes de violence. D'un autre côté, elles conscientisent les fonctionnaires de l'État et les membres de la société civile à l'approche genre, aux besoins spécifiques des femmes et aux normes internationales relatives à leurs droits fondamentaux. Mais si le Forum des femmes au Rif œuvre uniquement à déstabiliser les structures sociales patriarcales par « en bas », il n'en demeure pas moins que ses activités participent aux problématiques plus larges de démocratie et de progrès social. Comme les régimes autoritaires tendent à être également des régimes patriarcaux, toute tentative de démocratisation de la sphère privée contribue à la démocratisation des structures politiques.

Inversement, à en croire la nouvelle génération d'activistes qui militent au sein du Mouvement du 20 février (M20F), l'avènement de la démocratie se traduirait entre autres par la démocratisation de la sphère privée. Rappelons à ce propos que si le M20F réclame le droit à l'autodétermination du peuple, défini comme le droit des gouvernés de choisir librement leurs dirigeants, ce mouvement ne fait en revanche aucune référence aux droits humains des femmes. Néanmoins, il ne faut pas en conclure pour autant que les militantes – et militants – du M20F ignorent les problématiques des femmes et du genre. Comme l'explique la militante Nidal Salam Hamdache (1985—), de nombreuses jeunes femmes ont participé à toutes les étapes de création du mouvement, y compris aux comités d'organisation, à l'élaboration des revendications et à la formulation des slogans. Aussi les démarches du M20F ont été influencées par l'approche genre. Par exemple, la première vidéo du M20F postée sur YouTube alterne les appels à la manifestation lancés par des femmes avec ceux lancés par des hommes⁽⁸⁷⁾.

De même, lors des sit-in et manifestations, les protestataires soulignent la présence des femmes en scandant alternativement : « Vous, les filles du peuple, vous, les fils du peuple... » Cependant, bien que les militantes aient

eu la possibilité d'exprimer des revendications spécifiquement féministes, elles n'ont pas jugé nécessaire de le faire, parce qu'elles croient que l'avènement de la démocratie apporterait également les droits humains des femmes. Pourtant, cette position ne fait pas l'unanimité. La féministe Asma Lamrabet déplore à cet égard que les femmes luttent pour les droits de tous, mais se taisent au sujet de leurs propres droits⁽⁸⁸⁾.

À en croire cet échantillonnage de femmes, si les Marocaines tendent à avoir des préoccupations communes, en l'occurrence l'avènement de la démocratie et la démocratisation de la sphère privée, elles enrichissent la scène politique actuelle d'une diversité de voix et de démarches.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre librairie en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

(86) Shirin Raj et Nations Unies, *Mainstreaming Gender, Democratizing the State ? Institutional Mechanisms for the Advancement of Women* (New York : Manchester University Press, 2003).

(87) « Pourquoi le Mouvement du 20 février », dernier accès le 19 mai, 2013 : <http://www.facebook.com/video/video.php?v=10150104012353701>

(88) Jules Crétois, « Asma Lamrabet, écrivaine », *Telquel*, 8 au 14 mars 2013, 7.

Conclusion

Les Marocaines ont investi la sphère politique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Elles ont été des reines telles que Tin Hinan, des reines de facto telles que Zaynab al-Nafzawiyya, des vizirs de facto tels que Khnata bent Bakkar, des dirigeantes telles que Hakimat Tétouan, des régentes telles que Subh, des médiatrices telles que Lalla Aziza Seksawiya, des guerrières telles que la Kahina, des caïdas (leaders des tribus) telles que Chamsi az-Ziwawiya, des conseillères telles que Kenza al-Mardhia, des ambassadrices auprès des nations européennes et celles du Moyen-Orient telles que Sahaba er-Rahmania, des instauratrices d'infrastructures publiques majeures telles que Ouda al-Wazkitia, des poètes de cour royale telles que Hafsa ar-Rakuniya, des intrigantes tyranniques telles que Zidana, des héroïnes de luttes paysannes contre le pouvoir central telles que Kharboucha, des résistantes lors des luttes anticoloniales telles que Taougrat, des bâtisseuses de l'État moderne telles que Malika al-Fassi, des militantes qui ont sacrifié leur vie pour les idéaux de démocratie, d'équité sociale et de justice internationale, comme Saïda Menebhi, des féministes qui ont modifié les perceptions masculines de la démocratie comme Hakima Chaoui, des syndicalistes qui ont féminisé les syndicats, comme Khadija Rhamiri, des militantes qui ont inébranlablement œuvré pour l'avancement des droits fondamentaux, comme Khadija Ryadi, des jeunes engagées qui ont œuvré pour l'avènement de la démocratie sociale dans le cadre du Mouvement du 20 février 2011, comme Nidal Salam Hamdache, et des actrices à la fois efficaces et discrètes du double changement social et politique, comme Aïcha Mekki.

Et puis, il y a les autres, toutes celles que les chroniqueurs de leur temps ont mentionnées sans vraiment s'y intéresser, c'est-à-dire qu'ils leur ont à peine consacré les phrases nécessaires décrivant l'événement historique majeur dont elles sont actrices. Si la liste de ces dernières est trop longue pour être rapportée au complet ici, mentionnons seulement la fille du leader Mehdi ibn Toumart, une guerrière qui a convoité le califat, la plus haute instance décisionnelle politique du monde musulman ; Qamar, qui a orienté les décisions politiques de son conjoint, le sultan Ali ibn Youssef ben Tachfine ; l'almoravide Mimouna ou Tamagounte, qui a négocié sa libération et celle de quatre-cents autres captives de guerre auprès de Mehdi ibn Toumart ; Amat al-Aziz, princesse almohade, qui a veillé sur le trône de son frère Abou al-Hasan, et qui n'a pas hésité à assassiner son conjoint parce qu'il complotait contre son frère ; Hababa qui, grâce à son ingéniosité, a réussi à convaincre les chefs militaires à proclamer son fils, Rachid, sultan du Maroc alors qu'il avait à peine quatorze ans ; Zhor al-Ouatassiya qui a gouverné Fès au 15^e siècle ; Jawhar, connue comme al-Khizrane, concubine du sultan Ahmad al-Mansour ad-Dahbi, qui grâce à son influence dans la cour royale a su renforcer la carrière politique de ses fils au détriment de celle des fils de ses rivales ; et Faïda ou Farida Hassan qui a espionné les camps militaires espagnols lors de la guerre du Rif menée par Abd el-Krim al-Khattabi contre l'Occupation espagnole. Par conséquent, la participation des femmes marocaines dans la sphère politique est loin d'être un fait exceptionnel, ou encore un fait nouveau.

Toutefois, il serait erroné de considérer cette participation comme un indicateur de l'émancipation des femmes. Bien au contraire, les textes historiques témoignent de l'existence d'un ordre patriarcal, où les femmes sont inféodées aux hommes, comme les enfants sont inféodés au père ou à un tuteur masculin. Aussi ces dernières sont toujours identifiées par un homme. Elles sont alors sa mère, sa conjointe, sa sœur, sa fille, et parfois sa tante. D'ailleurs, autant les historiens enregistrent avec soin la lignée paternelle des acteurs historiques, autant ils omettent leur lignée maternelle. De plus, cette omission semble aller de soi : les femmes ne peuvent être l'objet légitime de l'histoire, c'est-à-dire du changement, parce que précisément, le changement serait suscité par le dynamisme actif des hommes, tandis que l'immobilisme caractériserait l'essence passive des femmes.

Il va sans dire que cet ordre social patriarcal place les femmes qui ont participé à la sphère politique dans une position incohérente. Entre autres, certaines de ces femmes sont entrées initialement sur la scène de l'histoire parce qu'elles ont perpétué bon gré mal gré l'ordre patriarcal en donnant naissance à un fils. Il en a été ainsi pour Kenza al-Mardhia. De même, certaines de ces femmes ont été à la fois puissantes et asservies. Khnata bent Bakkar, par exemple, a entretenu des relations diplomatiques avec le roi de France Louis XV et les États généraux de Hollande. Cependant, autant elle a voyagé loin grâce à sa correspondance diplomatique, autant elle est demeurée cloîtrée dans le harem de son conjoint. À en croire les chroniqueurs de l'époque, les femmes du sultan Moulay Ismaïl étaient enfermées dans leur chambre et ne sortaient en ville qu'une fois par an, le jour de la naissance du Prophète, pour aller à la mosquée. De même, certaines de ces femmes ont eu le pouvoir de décider pour toute la nation, mais dans le privé, elles pouvaient rarement décider pour elles-mêmes. La célèbre pirate et dirigeante de Tétouan et du nord-ouest du Maroc, Sayyida al-Horra, par exemple, a terrorisé les envahisseurs portugais et espagnols, mais a eu besoin d'un tuteur masculin, en l'occurrence son frère, pour pouvoir contracter légalement son mariage avec le sultan du Maroc, Ahmad al-Ouattassi. Enfin, ces femmes ont gouverné sans avoir eu la légitimité de le faire. Donc, pour réconcilier l'irréconciliable, elles ont gouverné à travers un homme. Ainsi, en jouant le rôle de conseillères politiques, Zaynab an-Nafzawiya a gouverné à travers son conjoint, Youssef ben Tachfine, pendant que Subh à travers son conjoint, al-Hakam II, puis à travers son fils, Hicham.

Précisons néanmoins que plusieurs autres femmes ont gouverné en toute légitimité. Tin Hinan, la Kahina, Chamsi az-Ziwawiya, Lalla Aziza Seksawiya, Rqia bent Hadidou et Hakimat Tétouan en sont quelques exemples. Mais qu'elles aient gouverné légitimement ou non, les femmes politiques ont subi le même sort au fil des siècles. L'histoire officielle les a condamnées à un assassinat historique – pour reprendre la terminologie de la sociologue Fatima Mernissi⁽⁸⁹⁾. Dès lors, sans ces présences gênantes, l'ordre social patriarcal pouvait réaffirmer ses convictions : la politique serait masculine parce que le pouvoir serait une affaire d'hommes. À propos, de nombreux auteurs véhiculent la croyance selon laquelle la Constitution considérerait les femmes comme des citoyennes à part

entière⁽⁹⁰⁾, quand en fait, elle consacre le pouvoir politique masculin. Rappelons que l'article 43 de cette constitution stipule que :

« la Couronne du Maroc et ses droits constitutionnels sont héréditaires et se transmettent de père en fils, aux descendants mâles en ligne directe et par ordre de primogéniture de Sa majesté Mohammed VI, à moins que le roi ne désigne de son vivant un successeur parmi ses fils autre que son fils aîné. Lorsqu'il n'y a pas de descendants mâles en ligne directe, la succession au trône est dévolue à la ligne collatérale mâle la plus proche et dans les mêmes conditions ».

Certes, la majorité écrasante des Marocaines ne sont pas directement concernées par cette disposition. Toutefois, en attribuant l'autorité aux hommes, cet article condamne indirectement les femmes à la subordination.

Quoi qu'il en soit, il a fallu attendre les années 70 pour que le décès de la militante Saïda Menebhi révèle à la population marocaine l'existence des prisonnières politiques, c'est-à-dire du fait politique au féminin. D'ailleurs, les tortionnaires du patriarcat officiel ont dû changer leur perception des femmes, parce que malgré la torture, Menebhi n'a pas renoncé à ses convictions politiques. Puis, lors des sessions de l'Instance équité et réconciliation ainsi que des séances d'écoute parallèles organisées par l'Association marocaine des droits humains, d'autres témoignages de femmes victimes de violence étatique en raison de leurs engagements politiques ont ébranlé les croyances populaires concernant la soi-disant absence des femmes du champ politique. Finalement, avec les témoignages des femmes qui ont participé aux luttes anticoloniales, y compris la résistance armée, une reconnaissance timide du fait politique au féminin se fait progressivement.

Somme toute, la participation des femmes à la sphère politique est endogène à la société marocaine. Mais plus que cela, c'est la résistance des femmes à l'ordre patriarcal qui est endogène à cette société, puisque la présence des femmes dans le champ politique indique qu'elles ont tout bonnement résisté à un ordre social conçu pour les en écarter. Dit plus explicitement, à tous ceux et celles qui croient que les demandes d'instauration de quotas assurant la parité entre les sexes dans les instances politiques seraient dues à la pression des organisations internationales, ou encore à celle des institutions financières internationales, il n'en est rien. Les Marocaines ont la capacité de penser par elles-mêmes et de se mobiliser à travers un mouvement organisé, entre autres dans le dessein de

révolutionner la conception masculine d'une démocratie qui n'est pas inclusive.

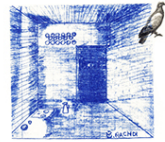
(89) Fatima Mernissi, *Sultanes oubliées : femmes chefs d'État en Islam* (Paris : Albin Michel, 1990), 9.

(90) Latifa Akharbach et Narjis Rerhayé, *Femmes et politique* (Casablanca : Le Fennec, 1992), 13.

TARIK
éditions

Ahmed Marzouki

TAZMAMART
Cellule 10



Osire Glacier

Femmes politiques au Maroc
d'hier à aujourd'hui



La résistance et le pouvoir au féminin

Tarik Éditions • Essais

Abdefettah Fakihani

Le couloir

*Bribes de vérité
sur les années de plomb*

Collection
Témoignages

www.tarikéditions.com

Illustration de couverture : *1001 Nights - Sheherazade and the Sultan*

© Erica Guilane-Nachez - Fotolia.com

Couverture : Elisabeth Muscat

© Tarik Éditions, 2016

321, boulevard Brahim Roudani

20390 Casablanca, Maroc

www.tarikéditions.com

Tous droits réservés pour tous pays.

e-ISBN : 9789954419823

© 2016, version numérique Primento et Tarik Éditions

Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr